

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 36
Montreal, 3 Fevrier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



PLAISIRS D'HIVER — SUR LA GLACE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

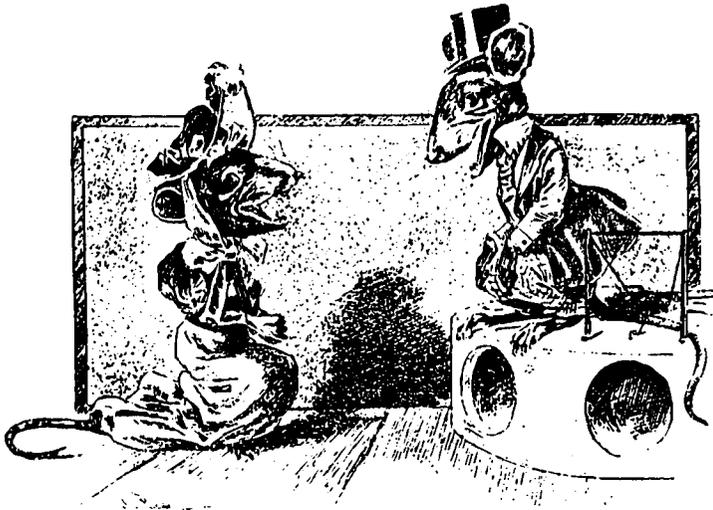
Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 3 FÉVRIER 1900

DU TROUBLE À L'HORIZON



Première souris (joyeux). — J'ai entendu dire que les dames du cercle de couture se réuniraient ici cet après-midi.

Deuxième souris. — Quelle aubaine! Quel bon temps nous allons avoir! Ferons-nous notre apparition ensemble ou séparément?

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Le pseudonyme est très employé dans le commerce littéraire. Mais, généralement, on ignore la genèse de cet usage. Il ne sera donc pas hors d'intérêt de lire ce qui suit—emprunté au *Musée des familles*.

Desforges-Maillard avait composé, pour concourir à l'Académie française, en 1732, un poème sur les progrès de la navigation. Ce poème ne fut pas couronné. L'auteur crut devoir en appeler au jugement du public. Il envoya son poème au chevalier de la Roque, qui était alors directeur du *Mercury de France*. Un parent de Desforges porta lui-même ces vers à M. de la Roque, qui refusa de les insérer dans son journal, pour ne pas se brouiller avec l'Académie. Le parent ayant voulu insister, le journaliste se fâcha, jeta les vers au feu, et jura qu'il n'imprimerait jamais rien du Desforges-Maillard. Le poète eut alors la singulière idée de forcer, par un subterfuge, M. de la Roque à violer son serment.

Il habitait alors à Brederac une maison de campagne, de laquelle dépendait une vigne nommée Malerais. Il fit transcrire par une dame de ses amies plusieurs pièces de vers, qui furent signées du nom de Mlle Malerais de la Vigne, et les envoya à M. de la Roque qui, non seulement en fut enchanté, mais se prit de belle passion pour cette muse féminine, à laquelle il écrivit qu'il l'aimait.

Le directeur du *Mercury* ne fut pas seul la dupe de cette supercherie. Mlle Malerais de la Vigne, dont le *Mercury* avait publié les vers, devint la Sapho, la Des Houlières du temps; il n'y eut pas de poète en renom qui ne lui rendit hommage dans ce même journal. Destouches, qui ne l'avait jamais vue (pour une bonne raison), célébra

De ses beaux yeux le feu doux et charmant.

Voltaire lui-même, lui adressant son *Histoire de Charles XII*, l'accompagna de quelques vers plus qu'élogieux :

J'ose envoyer, au pied de ta muse divine,
Quelques faibles écrits, enfants de mon repos.
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon héros,
Et tu seras mon héroïne.

On ferait certainement un volume entier des vers publiés à sa louange. Et Dieu sait quelle fut la surprise des soupirants quand Mlle Malerais de la Vigne vint se montrer à Paris sous les traits de M. Desforges-Maillard, qui fut sifflé, bafoué, surtout par ceux qui s'étaient mis en frais d'éloges outrés.

Quoi qu'il en soit, Desforges-Maillard ne marqua guère, comme poète, dans le mouvement littéraire de son temps; et son nom serait, comme ses vers, complètement oublié de la postérité, si l'on ne se rappelait que le singulier épisode de ses débuts fournit à Piron le sujet de la *Métromanie*, qui est considérée comme un des chefs-d'œuvre de la scène française.

MISTIGRIS.

NOTES DE LA REDACTION

A MME X. (*Nouvelle-Orléans*).—L'ouvrage que le SAMEDI publie actuellement en feuilleton n'est pas encore en librairie. Il nous a été envoyé comme primeur spéciale par notre représentant à Paris.

* * *

SOCIÉTÉ DE COLONISATION MUTUELLE DES OUVRIERS. — Cette société conviait, ces jours derniers, nos principaux citoyens et les représentants de la presse locale à un magnifique banquet à l'hôtel Richelieu. D'excellents discours ont été prononcés sur le but visé : établir des ouvriers sur nos belles terres encore incultes. Le SAMEDI s'associe de tout cœur à ceux qui demandent au gouvernement provincial de mettre dans son budget un montant raisonnable pour aider à cette œuvre si pratique et si patriotique.

VEINARD AU SUPERLATIF

—Il était ruiné, mais il a une veine extraordinaire : son frère s'est pendu, sa tante a été écrasée par un omnibus, l'un de ses cousins a assassiné son vieil oncle qui était millionnaire et dont il a hérité.

NÉOLOGISME

Madame. — Henri, quel mot pourrait-on employer pour désigner un homme qui a recours à un subterfuge?

Monsieur. — On pourrait l'appeler un subterfugitif.

SA PENSÉE

Sa visite durait déjà de puis deux heures quand il lui dit qu'il croyait pouvoir lire sa pensée. "Alors, pourquoi ne vous en allez-vous pas", répondit-elle.

A MONACO

—Vous voyez cette dame? Eh bien, elle vient d'attraper une culotte de vingt-cinq mille francs, sans sourciller.

—Diable! Eh bien, elle a de l'estomac!

LE PLUS LONG JOUR

Il est très important, quand nous parlons du plus long jour de l'année, de dire de quelle partie du monde nous parlons; la liste suivante donne la longueur du plus long jour dans plusieurs villes :

A Stockholm, le plus long jour dure treize heures et demie.

Dans le Spitzberg, il dure trois mois et demie.

A Londres et à Brême, il dure seize heures et demie.

A Hambourg et à Dantzig, il dure dix-sept heures.

A Saint-Pétersbourg et à Tobolsk (Sibérie), le plus long jour dure dix-neuf heures et le plus court cinq heures.

A Tornea (Finlande), le 21 juin apporte un jour qui dure presque vingt-deux heures, et le jour de Noël ne dure pas trois heures.

A New-York, le plus long jour dure quinze heures et à Montréal seize.

A Vardac (Norvège), le plus long jour dure du 21 mai au 22 juillet, sans interruption.

DIFFICILE À EMPLOYER

Le mendiant. — Je vous assure, madame, que je ne mendierais pas mon pain de porte en porte si je pouvais trouver du travail dans ma profession.

La bonne dame (lui donnant un pâté). — Pauvre homme! Quelle est votre profession?

Le mendiant. — Je suis un capitaine de bâtiment aérien.

FEMMES vs. NATURE

—Dites donc, avez-vous déjà remarqué quel admirable travail la nature opère en créant le froment?

—Oui, et aussi à l'œuvre abominable que font certaines femmes en les transformant en pâtés.

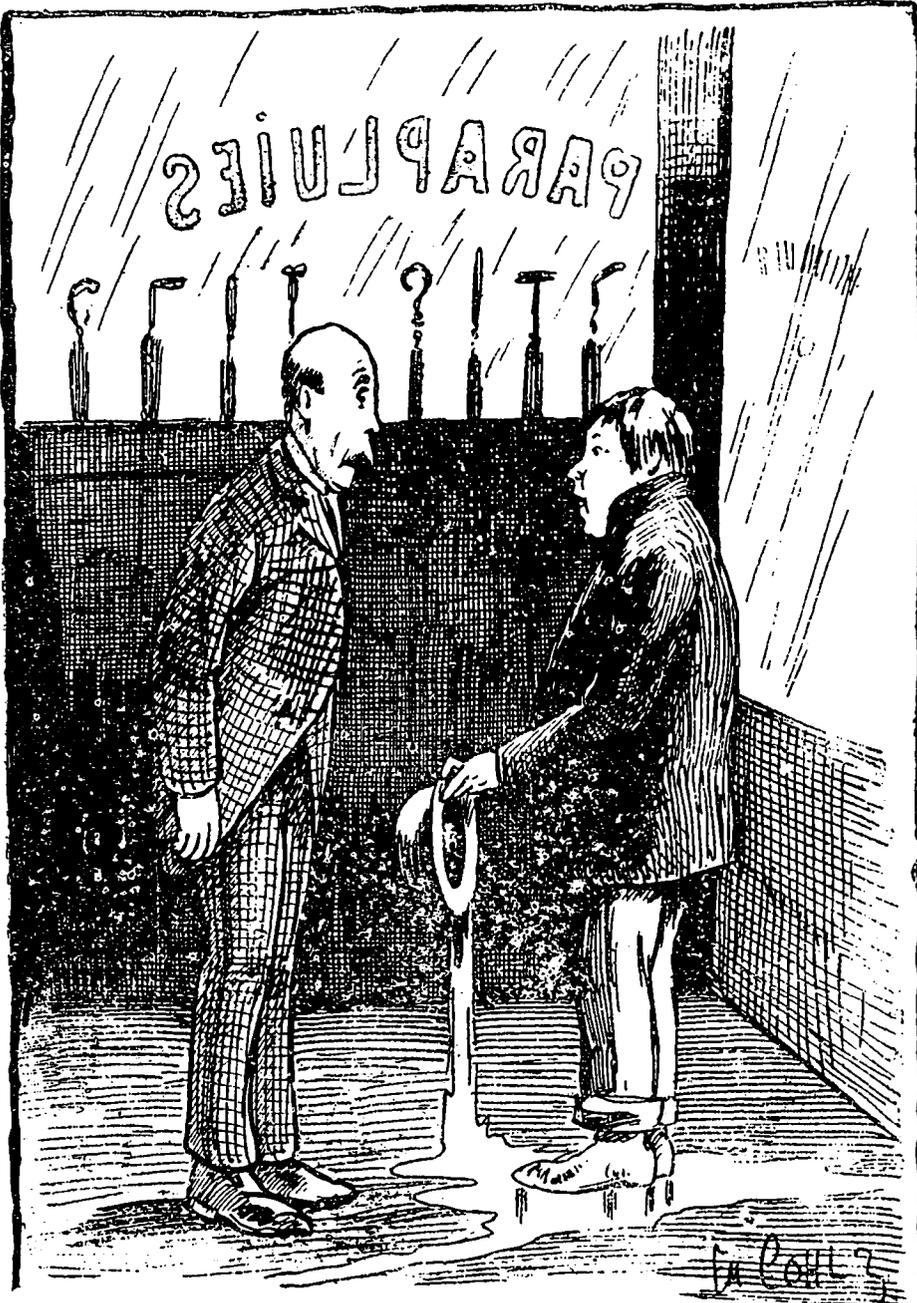
Ne dis pas de mal de tes amis ni de tes ennemis.

CE QU'EST LE COUSIN



—Tenez, monsieur Verdeau, je le connais bien, votre cousin, c'est un homme qui vous passe la main dans le dos par devant et qui vous crache à la figure par derrière...

AU MAGASIN MORGAN



—Vous désirez un parapluie?...
—Pas précisément; vous seriez bien aimable de me laisser attendre, dans votre magasin, que la pluie cesse un peu!...

MOSAÏQUE

Je m'empresse de céder la majeure partie de mon espace de cette semaine à la communication suivante, adressée par les patrons du déjà célèbre Cercle Français de l'Université Harvard :

L'écrivain français choisi par le "Cercle Français de l'Université Harvard" pour donner, en 1900, la troisième série annuelle de conférences françaises organisées par ce Cercle et données sous ses auspices à Cambridge, est Monsieur Henri de Régner, le poète célèbre. M. de Régner fera, à partir du premier mars, huit conférences sur la "Poésie Française Moderne."

Parmi les collèges et universités qu'il visitera, nous pouvons citer, à part Harvard : Collège Adelphi, Brooklyn, Alliance Française, Comité de New-York, Institut des Arts et des Sciences de Brooklyn, l'Université Brown, le Collège de Bryn Mawr, le Cercle Français de l'Alliance, à Boston, les Universités de Californie, de Chicago, Columbia, à New-York, Cornell, le collège Mount Holyoke, l'Institut Packer, de Brooklyn, les Universités de Pensylvanie, Princeton, San Francisco, les Collèges Vassar, Wellesley, Wells, Williams, l'Université Yale, etc.

M. Henri de Régner est né à Honfleur, Calvados, France, le 25 décembre 1864. Il commença de fort bonne heure à écrire des vers. Les premiers parurent en novembre 1885, sous le titre de "Les Lendemain". Cette mince brochure, d'une trentaine de pages, fut suivie l'année d'après d'un autre recueil : "Apaisement", 1886. Ce début ne passa point inaperçu, mais ce ne fut qu'en 1887, avec un album de sonnets intitulés "Sites", qu'il attira l'attention des lettrés. M. Henri de Régner faisait partie du groupe de jeunes poètes qu'on appela du nom de Décadents ou de Symbolistes, appellation qui a prévalu, et qui reconnaissent pour maîtres Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé.

À partir de 1887 les ouvrages de M. Henri de Régner se succédèrent. La critique s'en occupa et ils furent vivement attaqués. Maltraités par les uns, ils furent défendus par les autres et servirent de prétextes à de violentes polémiques entre les défenseurs du passé et les amateurs de nou-

veautés. Voici les titres de ces divers poèmes. "Episodes", 1890; "Tel qu'en Songe", 1892; "Aréthuse", 1895. Tous ces recueils publiés à petit nombre furent réimprimés par la Société du Mercure de France en trois volumes "Premiers poèmes", "Poèmes", "Les Jeux rustiques et divins", qui contiennent, outre Aréthuse, un grand nombre de poésies nouvelles qui sont parmi les plus appréciées de celles écrites par M. de Régner.

M. Henri de Régner est un écrivain très fécond. Outre ses vers il a donné, en 1895, un recueil de Contes sous le titre de "La canne de Jaspe" et un autre en 1899, sous le titre de "Le Trèfle Blanc". M. Henri de Régner a collaboré en vers et en prose à la plupart des revues d'avant-garde. Maintenant les plus grandes revues se sont ouvertes devant lui. Il écrit à la Revue des Deux Mondes et à la Revue de Paris et dans plusieurs journaux importants où il signe des chroniques littéraires remarquées.

Ajoutons encore que l'Académie Française lui a décerné cette année le Prix Vitet pour l'ensemble de ses œuvres et Monsieur Gaston Boissier, Secrétaire de l'Académie, s'exprimait comme suit, à l'occasion de cette récompense.

"M. de Régner est l'un des chefs de cette nouvelle école qui ne se propose rien moins que de modifier la forme et l'esprit de la poésie française. L'entreprise est hardie. Tout le monde reconnaît que M. de Régner possède de rares dons poétiques, l'abondance et l'éclat des images, l'ampleur et l'harmonie de la période, une grâce à la fois irritante et naturelle qui le fait agréer de ceux mêmes qu'estarouchent ses hardiesses."

M. Henri de Régner a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1897.

Rappelons pour finir que M. de Régner a épousé la seconde fille de M. José-Maria de Heredia, de l'Académie française, le célèbre auteur des "Trophées", et qu'il est par ce mariage le beau-frère de M. Pierre Louys, l'auteur "d'Aphrodite" et des "Chansons de Bilitis".

* * *

Il n'y a pas bien longtemps une dépêche nous annonçait la mort d'un prince de la maison des Bourbons. Le vœu est comblé. Laissons la parole au chroniqueur de l'Illustration :

"Le prince et la princesse Auguste-Jean de Bourbon ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils, le Dauphin Charles-Louis."

Tel est le libellé d'une carte timbrée aux armes royales de France, que je viens d'avoir l'honneur de recevoir. Elle est datée de Lunel, et le nom de cette ville contribuera sans doute à rafraîchir la mémoire de nos lecteurs au sujet de la qualité des père et mère du jeune Dauphin. L'Illustration eut, en effet, il y a environ un an, l'occasion de signaler à Lunel (Hérault), le mariage d'un descendant direct du fameux Naundorff, autrement dit Louis XVII. En attendant le succès problématique de ses revendications, le roy *in partibus*, homme avisé et philosophe pratique, éprouvant le besoin de s'arranger une vie d'honnête citoyen, prenait une double résolution : il s'établissait négociant en

vins et épousait en justes noces une jeune personne à son gré. On apprendra certainement avec plaisir que cette union n'est pas demeurée stérile et que la naissance d'un héritier présomptif assure des chances de durée à la postérité de Louis XVI ce qui, faute d'un résultat plus positif, prolongera l'intérêt de la grande querelle entre les partisans et les adversaires de la survivance du prisonnier du Temple.

Henri IV fit son entrée dans le monde en humant une goutte de vin de Jurançon. Pour le jeune Charles-Louis de Bourbon, le vin de Lunel était tout indiqué. Nous lui souhaitons sincèrement de succéder à son père... dans le commerce des crûs français. Cela vaudra mieux que de régner, et surtout que de s'exposer par d'imprudentes équipées à comparaître devant la Haute-Cour — si toutefois il y a encore une Haute-Cour en ce temps-là.

* * *

Un curieux exemple de mariage à la vapeur nous est fourni par la chronique de l'Etat d'Indiana.

Le journal à qui nous empruntons le fait nous apprend d'abord qu'on se marie un peu partout aux Etats-Unis; on n'est pas difficile sur l'endroit où s'accomplit cet acte important de la vie. Ainsi l'on se marie indifféremment à l'église, ou bien à l'hôtel de ville quand ce n'est pas au tribunal ou à domicile. Un plaisant prétend même qu'on pourrait se marier jusque dans la tête de la colossale statue de la Liberté, élevée à l'entrée du port de New York. Mais l'idée n'était jamais venue à personne de prendre femme dans un train marchant à toute vitesse. Il est vrai que celui qui a inauguré cette nouveauté était un employé de chemin de fer qui probablement n'avait pas beaucoup de temps à lui, passait sa vie sur la ligne, en un mot était "un jeune homme pressé".

Le fait a eu lieu sur la ligne entre Rushville et Connersville; c'est sur la plateforme d'un wagon du train qui filait à grande vitesse que s'accomplit la cérémonie. Là se tenait le couple à marier, entouré des témoins, avec le pasteur protestant qui unit et bénit les nouveaux époux.

OMNIBUS.

La parodie s'attaque à toutes les grandes œuvres; c'est la revanche gamine de l'admiration. — G.-M. VALROUX.

SUPPOSITION GÉNÉREUSE



—Ça doit être un membre de la Société protectrice des animaux qui va donner à manger aux poissons.

LA ROBE DE BAL

Ce matin-là, un peu avant dix heures, Edgar Bidoche allait partir pour son bureau, quand son concierge, l'interpelant au passage, lui cria :

—Dites donc, monsieur Bidoche ?

—Quoi donc, madame Bonnet ?

La portière prit un air de circonstance et murmura :

—Bé dame... ça n'est pas pour vous tourmenter, mon pauvre monsieur... Mais enfin, voilà trois termes qui sont en retard...

—Je sais... je sais bien... jeta Edgar, que ce rappel brutal à la réalité rendit subitement rêveur, qu'est-ce que vous voulez, madame Bonnet, est-ce que vous croyez que je n'aimerais pas mieux pouvoir faire honneur à mes affaires ? Seulement, les circonstances...

—C'est que M. Dufour, le propriétaire, qui habite la maison, a l'œil comme de juste... Il a bien voulu, à cause de ce que je lui ai dit, vous laisser encore un peu de temps ; mais si, avant la fin de la semaine, vous ne lui versez pas au moins un acompte, je crains bien que...

—Je tâcherai, madame Bonnet, je ferai tout mon possible...

Et ayant pris congé de sa concierge, Edgar sortit pour remonter en hâte la rue de Vaugirard.

Edgar Bidoche avait vingt-cinq ans. Il était depuis près de dix-huit mois employé à l'Assistance publique — qui, par une de ces ironies dont la vie est pleine, l'avait délégué à la distribution des secours du bureau de bienfaisance du XV^e arrondissement, — et c'était là que, de dix heures à midi, et de deux à quatre, il soulageait la misère parisienne avec autant de générosité que le lui permettait la largesse des crédits municipaux.

Lui seul se trouvait dans le besoin.

Il est vrai qu'il avait tourné la difficulté par un procédé aussi simple que pratique. Incapable de tout solder sur ses maigres mensualités, il avait résolu de traiter, comme il disait, ses créanciers par "l'expectative".

Cependant, le dernier avertissement de la concierge était comminatoire. Arrivé à son bureau, Edgar y songea. Que faire ? On était au 17. Il n'avait plus qu'une quarantaine de francs pour atteindre la fin du mois ; et justement il venait, en sa qualité d'employé de l'Assistance publique, d'être nommé commissaire d'un bal de bienfaisance qui devait avoir lieu le surlendemain à la mairie. Il aurait vraisemblablement quelques frais à faire, le buffet n'étant pas gratuit. Tout bien calculé, il lui était impossible d'accorder le moindre acompte à son propriétaire.

Et voilà qu'en cherchant un moyen de se tirer de ce pas difficile, il eut une idée. Il se rappela que, comme commissaire du bal, il disposait de plusieurs invitations inutilisées, et se dit :

— Si j'en donnais une à ma concierge ? Ce serait toujours une manière de lui prouver mon bon vouloir ; peut-être puiserait-elle dans le sentiment

de sa reconnaissance quelques arguments qui militeraient en ma faveur auprès de M. Dufour !

Il prit un carton qu'il glissa dans sa poche, et, le soir même, en revenant de son bureau, il entra chez la concierge.

Mme Bonnet, précisément, se trouvait seule, son mari, garçon de bureau à la Compagnie du gaz, étant encore à ses occupations. Au sourire d'Edgar, la concierge augura bien de ses dispositions.

—Il doit être en fonds ! se dit-elle.

Et déjà, après l'avoir invité à s'asseoir, elle disposait à ouvrir sa cassette pour y prendre les quittances, quand M. Bidoche hasarda :

—Dites donc, madame Bonnet, est-ce que cela vous ferait plaisir d'aller danser ?

La brave femme resta interdite, les yeux arrondis, les traits figés.

—Si ça me ferait plaisir d'aller danser ?

—Oui.

—Dame ! ça dépend... avec qui ?

—Avec moi...

Cette fois elle crut que son locataire se moquait d'elle.

—Danser avec vous ? Et où ça ? demanda-t-elle.

D'un mot Edgar lui expliqua qu'il était commissaire d'un grand bal, qu'il avait tout de suite pensé à elle, et qu'ayant fait l'impossible pour obtenir une invitation, il venait la lui offrir...

—Oh ! fit-elle, comme vous êtes aimable !... Et c'est pour quand ?

—Pour demain samedi !

—Pour demain ?

Mais, à ces mots, son sourire se figea, et prise d'un regret sincère, elle soupira :

—C'est que je n'ai pas de robe !

—Diable ! exclama Edgar, désappointé ; et moi qui comptais vous faire vis-à-vis au quadrille !... Car M. Bonnet ne dira rien, je suppose ?

—Lui ? s'écria la concierge.

Et son bras replié décrivit un mouvement expressif qui semblait dire : Je voudrais bien voir ça !

—Comment ! vous n'avez pas de robe ?... Pas même votre robe de mariée ? reprit Edgar Bidoche.

—Mais non... je l'ai fait teindre... Pensez, depuis dix ans !

Un instant ils restèrent silencieux, Mme Bonnet fixant le carton glacé, et Edgar épiant la physionomie de sa concierge qui, soudain, se frappa la tête et s'écria :

—Si !... j'ai mon affaire !... J'en demanderai une à Rosalie !

—Qui ça, Rosalie ?

—Une ami... dans la maison !...

—Alors, vous viendrez ?

—Je vous crois !... A quelle heure que ça commence ?

—Soyez prête à neuf heures ; nous partirons ensemble. Je vous offrirai une place dans ma voiture...

—Merci bien, monsieur Bidoche ! fit Mme Bonnet, flattée, ça ne vous dérangera pas ?

—Mais non : entendu...

Et Edgar, ravi de son acceptation, ressortit pour aller dîner...

A peine fut-il parti, que Mme Bonnet gravit en hâte l'escalier et alla sonner discrètement chez le propriétaire.

Ce fut précisément Rosalie, la femme de chambre de Mme Dufour, qui vint lui ouvrir.

—Dites donc, lui dit-elle mystérieusement, vous ne pourriez pas descendre un instant ?

—Pourquoi ?

—J'aurais quelque chose à vous dire !

La soubrette la suivit, et, quand elles furent toutes deux sur le palier, Mme Bonnet se mit à lui chuchoter sa confidence avec des airs affairés.

—Dame, écoutez... je veux bien essayer ! finit par dire Rosalie. Seulement, faudrait pas en parler... Pensez que si jamais madame arrivait à savoir que je vous ai prêté une de ses robes !...

—C'est entre nous, voyons...

—Et pour quel bal ?

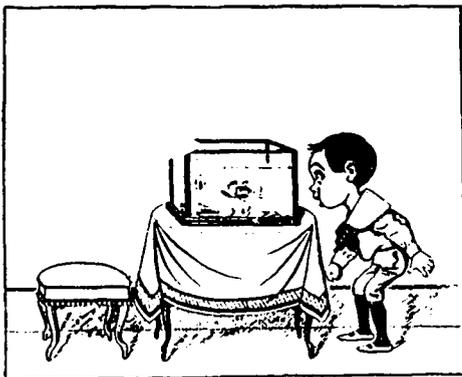
—Le bal de la mairie !...

—Mazette !... Vous avez plusieurs billets ?

—Un seul... C'est un locataire de la maison qui me l'offre.

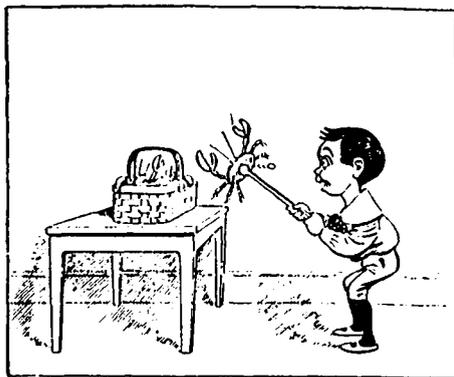
—M. Bonnet n'ira pas ?

CHACUN SON TOUR



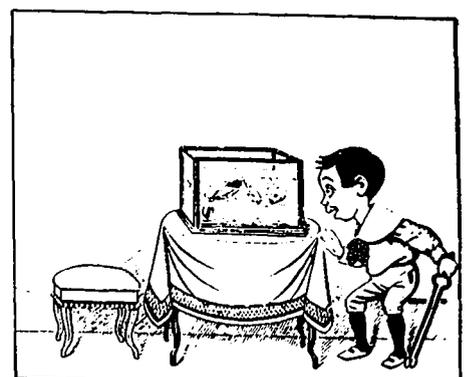
I

Tata. —Comment, ce chat m'a encore chippé un poisson !...



II

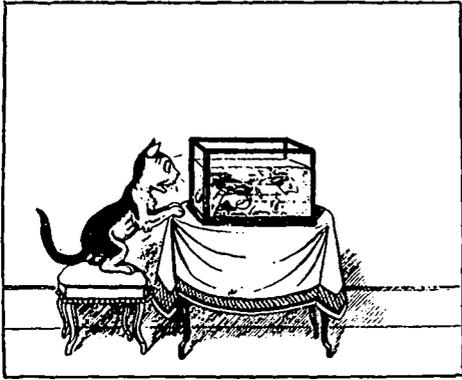
... Mais je parie bien que ce homard sera enchanté d'être dans des eaux fraîches...



III

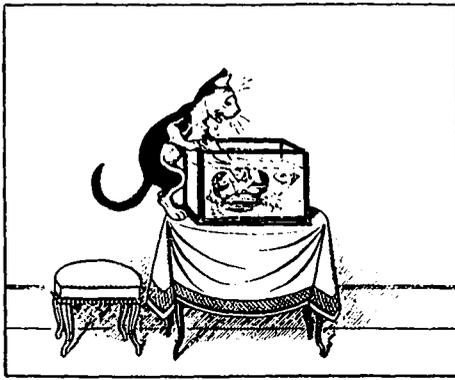
... Rien qu'à le voir, on voit bien qu'il est content.

CHACUN SON TOUR — (Suite et fin)



IV

Le chat. — C'est aujourd'hui vendredi et je vais me payer un peu de homard...



V

... Il y met un peu de façon, mais je ne manquerai pas mon coup...



VI

...! *! *! *! *!

—Et la loge, donc ?
Rosalie parut réfléchir.
—N'allez pas me prêter quelque chose de trop beau ! reprit la concierge. Pourvu que ça soit un peu garni et qu'il y ait une traîne...
—Oui... attendez... laissez moi chercher ! poursuivit Rosalie, toujours songeuse.

Et, tout en cherchant, elle se demandait si elle n'allait pas lui refuser ce service ; d'abord, parce qu'elle se rendait bien compte que M. Dufour n'offrirait pas à sa femme des robes de cinq cents francs pour qu'elle les fit porter par sa concierge, et surtout parce qu'il ne lui eût pas déplu d'être aussi de la fête. Mais, réflexion faite, elle estima qu'elle avait tout avantage à se ménager les bonnes grâces de Mme Bonnet.

En effet, ce même soir Rosalie descendit dans la loge un énorme paquet enveloppé dans un rideau de mousseline. C'était la robe de bal de Mme Dufour ; une toilette superbe, en soie violette, qu'elle déposa sur le lit de la concierge.

Mme Bonnet n'en dormit pas de la nuit.

Le lendemain, sitôt le lit fait, elle y plaça le précieux paquet, qu'elle dissimula dans l'alcove, et pendant toute la journée elle eut des curiosités et des coquetteries d'enfant, s'essayant des coiffures devant la glace et découvrant de temps à autre l'enveloppe de la robe pour juger de son élégance, de ses reflets et de ses dimensions.

—Tout de même ! observa Bonnet, quand il fut au courant de la situation, faut avoir un rude aplomb pour mettre c'te robe !

Mais il était bon enfant. Il n'empêcha rien. Même, quand vint pour sa femme le moment de se préparer, comme la loge ne comportait qu'une pièce et un tout petit cabinet, il épingla aux rideaux de vitrage de la porte une lustrine épaisse pour que les allants et venants ne vissent pas, au passage, ces préparatifs insolites — auxquels, seule, Rosalie fut admise.

Enfin, vers neuf heures et demie, Mme Bonnet fut prête. Son mari alla prévenir M. Bidoche ; puis il redescendit pour aller chercher un fiacre, et ils profitèrent d'un moment où personne ne passait dans le couloir pour monter en voiture, tandis que Rosalie, en proie à un commencement d'inquiétude, se reprochait déjà sa complaisance.

Cependant la concierge avait promis de prendre les plus minutieuses précautions. Pour ménager la robe et lui épargner des taches, il avait même été convenu que Mme Bonnet demanderait à M. Edgar sa clé, qu'elle rentrerait avant lui ; et comme son logement comprenait deux gran les chambres, qu'elle étendrait sa toilette dans la pièce d'entrée pour le reste de la nuit. M. Bonnet monterait la prendre vers midi.

Tout cela était bien combiné, et Edgar pouvait se flatter d'avoir eu une heureuse inspiration en faisant une seule occasion de lui présenter des amis. De sorte qu'elle ne resta pas un instant sur sa chaise, rouge comme une pivoine, appliquée sans cesse à remonter ses gants, qui lui-saient voir une chaire écarlate. Elle se trémoussa même tellement que la transpiration finit par pliquer aux entourures du corsage des croissants d'ombre qui l'épouvantèrent.

Mais aussi quelle ne devrait pas être sa gratitude !

Pendant la dernière polka qu'elle crut pouvoir danser encore avant de quitter le bal, elle tranquillisa Edgar en lui murmurant de petites phrases courtes coupées par l'essoufflement de la sauterie.

—Vous savez, pas besoin de vous tourmenter ! lui... parlerai au propriétaire !... Est assez riche !... Peut bien attendre !...

—Merci, ma-lame Bonnet... Attendez ! nous avons perdu le pas...

—Voilà, nous y sommes...

Enfin, vers quatre heures du matin, elle partit.

Edgar la mit en voiture et lui donna sa clé, qu'elle devait replacer sous le paillason.

A peine rentrée, elle monta vite chez M. Bidoche, quitta sa robe qu'elle étendit sur deux chaises et se lescoûdit.

—Eh bien ? questionna Bonnet, curieux de connaître les impressions de sa femme.

—Un succès, mon cher ! Ils ont dû me prendre au moins pour une baronne !

Edgar, lui, ne fut de retour que vers six heures, un peu las, mais pleinement satisfait de son bal.

En gagnant sa chambre, il aperçut la robe violette étalée soigneusement dans la pièce d'entrée, fit un détour pour ne pas la frôler et se mit au lit.

A midi, il dormait encore. Mais vers midi et demi, ayant entendu

frapper, il se réveilla, et, se rappelant que le concierge devait venir chercher la robe, il se leva. M. Bonnet commençait à s'impatienter. Trois nouveaux coups ébranlèrent la porte.

—Voilà... voilà... on y va ! répondit-il encore tout engourdi... Laissez-moi le temps.

Et, ayant passé un pantalon, il prit la robe et alla ouvrir.

Mais soudain, il recula. Dans le cadre de la porte apparaissait la silhouette furibonde de M. Dufour qui, les poings serrés, les yeux flamboyants, venait en personne lui réclamer le montant des termes arriérés. A sa vue, Edgar faillit lâcher son paquet.

Et le propriétaire aussi resta interloqué !

Instinctivement ses regards s'étaient portés sur la robe, cette fameuse robe violette pour le règlement de laquelle il s'était précisément querellé avec Mme Dufour !

—Hein ! fit-il... Toi... chez vous... la robe de ma femme ?

A ces mots, Edgar crut que son propriétaire perdait la raison.

—Qu'est-ce que vous dites ? La robe de votre femme ?

—Eh quoi !... cette toilette violette... avec ces garnitures ?... Comment ! misérable ! non seulement vous ne vous acquittez pas envers moi, mais encore vous me...

Il ne put en dire davantage. La rage l'étouffait.

Une heure plus tard, il entra comme un ouragan chez son huissier. Le lendemain Edgar déguerpissait ; et depuis lors le malheureux garçon n'a jamais pu s'élever au delà du grade de commis principal, étant noté à l'administration comme "un employé qui ne payait pas son terme et qui — pour comble d'imprudence — débauchait les femmes de ses propriétaires !"

PAUL BONHOMME

LA RAISON

Elle. — Tu ne m'apportes plus de fleurs ni de bonbons, comme tu avais l'habitude de faire avant notre mariage ?

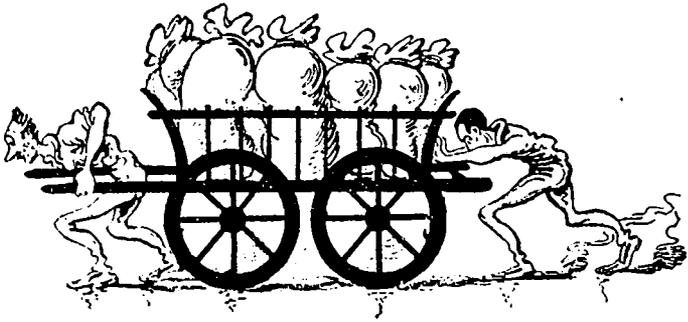
Lui. — Non, ma chère Je ne t'achetais pas des chapeaux de quinze piastres et des robes de cinquante piastres, dans ce temps-là.

REPORTAGE



—Monsieur, vous avez été traité de canaille par tous les journaux du matin ?
—Eh bien ?
—Je viens vous interviewer pour savoir ce que vous en pensez.

TOUCHANT ACCORD



I
— Tire, je pousse.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Le spirituel chroniqueur qu'est Richard O'Monroy s'insurge contre l'innovation qui consiste à ne plus compter comme autrefois. Dans le temps où nous avons appris à lire sur un cadran la notion des heures vécues, il était de mode de les compter pas plus loin qu'à douze. Maintenant, si l'innovation prend racine, il faudra aller jusqu'à vingt-quatre.

Vous voyez ça d'ici, même si vous êtes myope.

D'abord, une perte de temps. Entendons-nous : pas une perte de temps par le fait de dire vingt-quatre au lieu de douze, mais le calcul... Parce que — c'est fatal — il nous faudra bien calculer pour arriver à dire le lendemain, après une nuit orageuse : je suis arrivé à dix-sept heures.

A dix-sept heures ! Vous comprenez de suite que l'épouse — justement indignée — croit qu'on veut lui en imposer, en mettant un peu plus d'heure... quand on en a tant sur la conscience.

Ces remarques quelque peu décousues me viennent parce que j'ai lu ce qui suit — toujours de Richard O'Monroy.

Entre autres chambardements des anciennes idées promises par le nouveau siècle, il y en a un qui va diamétralement changer nos habitudes. Je suis sûr que vous lisez très rarement *l'Annuaire du Bureau des longitudes*. Vous avez tort, car on y rencontre parfois des choses intéressantes. J'ai découvert là, en effet, qu'à partir du 1er janvier prochain toutes les heures seront exprimées en temps civil (h) de zéro à vingt-quatre heures, la première heure partant de minuit-zéro, et étant par conséquent une heure du matin. J'aurais compris, à la rigueur, qu'on recourût au système décimal, et que le cadran fût divisé en dix heures, mais le nouveau changement est autrement grave. Plus de midi, ô canon du Palais-Royal ! plus de minuit, ô poètes ! ô cambrioleurs ! plus d'heure du crime ! Dans la vie courante — nous pourrions dire galopante — on dira donc : il est douze heures, il est vingt-quatre heures. Dans la *Belle-Hellène*, rajournée au goût du jour, la reine de Sparte ne dira plus à Paris : Venez dîner à huit heures. Mais : Nous vous attendons à dix-neuf heures. On dira que la pièce du Gymnase commencée à vingt heures trente, et les petits "cinq à sept", chers aux amants, auront lieu entre la seizième et la dix-septième heure.

On nous affirme que déjà plusieurs horaires de chemins de fer étrangers ont adopté depuis l'an dernier ce mode de division qui sera très simple... quand nous y serons accoutumés, ce qui ne se fera pas tout de suite. Et les sonneries des horloges et des pendules seront, elles aussi, modifiées ! Il n'est déjà pas très agréable d'entendre sonner minuit comme le vers imitatif, avec effet de rejet, si souvent cité et commis par Victor Hugo :

On entendit sonner à l'horloge de bronze
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze,
Douze !...

Mais voyez-vous en pleine nuit, quand il faudra attendre, pour reprendre son sommeil interrompu, le tintement, avec rejet, du vingt-quatrième coup ! Ce sera à devenir fou, et pour beaucoup de sensitifs et de névrosés, ce sera la fâcheuse insomnie. Il faudrait donc réclamer d'urgence la démolition de tous les beffrois et de toutes les pendules, si tant est qu'il nous en reste quelques-unes depuis 1870. Cela n'a l'air de rien, mais de midi à minuit, vieux style, ce sera un changement complet dans toutes nos habitudes, une trame nouvelle de l'étoffe dont la vie est faite, et il arrive un âge où l'on n'aime pas essayer de nouvelles étoffes, ni changer d'horloge.

Je suis persuadé que messieurs les honorables membres du bureau de *l'Annuaire du Bureau des longitudes*, sont tous de beaux jeunes gens, aux cheveux bouclés, en plein printemps : mais comment ne comprennent-ils pas que chaque changement étant une étape, changer c'est vieillir ?

Comment oublient-ils ces beaux vers que Musset adressait à son cœur inconstant :

Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est perdre, en chemin, le temps du bonheur ?

KODAK.

LA MAIN GAUCHE

Simple discours d'un disciple de Thomas Vireloque.

— Mes enfants, lorsque le premier homme est venu au monde, il avait deux mains, deux mains égales entre elles et semblables l'une et l'autre. Entre nous, c'est la bêtise, ou le caprice de nos ancêtres, comme vous voudrez, qui a dénaturé ce primitif état de choses en inventant une main droite et une main gauche.

S'il est un ridicule préjugé contre lequel il faille réagir, c'est bien celui en vertu duquel les enfants sont stylés à ne se servir que de la main droite, la main gauche étant tenue comme une incapable ou une favorite. Pourquoi est-elle exclue de toute éducation physique et morale ? Et pourquoi, par extension, les vieilles femmes qui disent la bonne aventure ne regardent-elles que les lignes de la main droite.

Il y a eu, sur la fin du dernier siècle, un grand philosophe américain du nom de Benjamin Franklin. Dans sa vie, très belle, cet enfant du peuple a exercé plusieurs métiers : il a été coutelier, ouvrier typographe et intrépide physicien, puisque, au péril de sa vie, à l'aide d'un cerf-volant, il a inventé le paratonnerre. Ce même bonhomme a été, avec George Washington et La Fayette, le fondateur de la grande République des Etats-Unis.

Très fin observateur, il avait, lui aussi, été choqué de voir qu'on n'utilisât pas la main gauche ; c'est pourquoi, un jour, avec son admirable bon sens, il a rédigé un chef-d'œuvre en une page. Cela a pour titre : *Pétition d'une sœur cadette à ses parents*. — Cette sœur cadette, c'est la main gauche, la main déshéritée.

Benjamin Franklin s'adresse aux parents, c'est-à-dire à la tête, au cerveau, à la poitrine, au cœur, au foie, à tout ce qui constitue la personnalité humaine, et il se plaint très amèrement d'un déni de justice, qui est aussi la plus grande des sottises. — Pourquoi donc tout est-il attribué à la sœur aînée, c'est-à-dire à la main droite, et pourquoi donc la main gauche, qui pourrait rendre tant de services, est-elle si négligée ?

Voilà cent ans que cette admirable pétition a été lancée et personne ne lui a encore fait une réponse.

LA OÙ IL N'Y A RIEN...

— Tu as l'air fatigué de ton voyage.
— J'étais si mal placé dans le wagon !
— Fallait changer de place !
— Avec qui ? j'étais tout seul.

ATTRAPÉE

Le mari.—Ma chère, tu n'as pas de toilette à porter ?

Madame.—Eh ! non... j'ai honte de sortir, surtout d'aller au théâtre.

Le mari.—Je le savais et c'est pour cela que j'ai refusé deux billets de faveur pour aller à l'opéra ce soir. Je n'en ai pris qu'un... pour moi. A tantôt !

DU SUPERFLU

Galant bandit (volant les bijoux d'une jeune dame).—Je vous assure, madame, qu'une bague en diamant est une chose tout à fait de superflu sur une aussi jolie main...

SUR PLACE

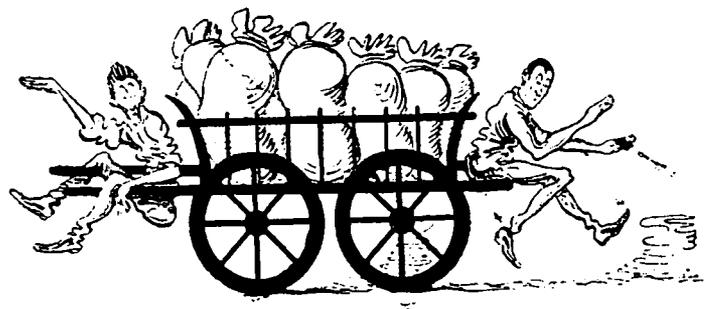
Mlle Asprie.—Je pense qu'il est très impoli pour un homme d'envoyer un baiser à une dame.

Mlle Bonnelangue.—Je le pense également. Il devrait toujours en faire lui-même la livraison.

UN MODESTE

Le père.—Et que possèdes-tu pour oser me demander, par lettre, la main de ma fille ?

Le soupireur.—Je ne possède rien, mais je suis très intelligent.



III
— Puisqu'il pousse...

IL A COMPRIS



—Je lui ai dit : “ Monsieur, je viens vous demander si la main de mademoiselle votre fille est disponible.” Il m’a répondu : “ Nou, monsieur, mais mon pied l’est.” Alors, je n’ai pas cru devoir insister.

AU COIN DU FEU

*Funèbre jour d’hiver. Dans les cieux ardoisés,
Des nuages, hagards, voilent leur masse sombre...
Derant l’âtre rougi, que le bois mort encombre,
J’écoute un chant qui sort des tisons embrasés :*

*“ L’Éternel nous créa !... L’Homme nous a brisés !...
Nous n’écouterons plus chanter les nuits sans nombre,
Et ne verserons plus la fraîcheur de notre ombre
Aux amoureux dont nous comptions les doux baisers !*

*Nous, c’était le Soleil qui caressait nos têtes !...
Mais le Printemps sacré n’a, pour nous, plus de fêtes...
L’homme, avec sa cognée, a vidé notre cœur !...”*

*Et le mien répondit : “ Chacun paye la somme
Dont il est redevable au sort, de tous vainqueur...
— La cognée abat l’arbre, et la souffrance l’homme !*

BLANCHE SARI-FLÉCHIER.

COURRIER FEMININ

Aujourd’hui un mot sur certaines modes d’autrefois.

La coiffure jouait un rôle important dans l’ajustement des femmes grecques. Celles d’Athènes portaient la chevelure partagée sur le front et rassemblée derrière en tresses qui couvraient le haut des oreilles. Les jeunes filles les nouaient ordinairement sur le haut de la tête et les roulaient sur la nuque autour d’une grosse épingle. A Sparte, elle était négligée et retenue par un simple nœud. Les principaux genres de coiffure étaient nombreux et variés.

La tête était souvent ceinte de bandeaux savamment et diversement arrangés. On faisait usage de peignes et d’épingles pour partager la chevelure en tresses et l’attacher de différentes manières ; de fleurs ou de pierreries pour l’orner, de parfums pour l’embaumer ou la rendre plus lisse et plus souple. On la teignait en noir, ou en blond et on portait des cheveux postiches, comme l’indique une épigramme ainsi traduite :

*Nérine teint sa chevelure,
Prétendez-vous, c’est une erreur ;
Je la vis noire, je vous jure,
A l’étalage d’un coiffeur.*

La Mitre, de couleurs variées, enveloppait complètement la tête, s’abaissait un peu sur le front, passait derrière l’oreille, et se relevait par derrière en touffe qui, par une ouverture, laissait saillir les cheveux en forme de chignon.

Le Diadème était un tissu d’or enrichi de pierreries, qui allait en se rétrécissant vers les deux bouts, dont on se servait pour l’attacher derrière la tête.

Le Sphendone était une coiffure large au milieu, qui s’appuyait sur le front, et s’attachait comme le diadème par les extrémités plus étroites.

Le Dracon était un bandeau roulé en spirale.

L’Anadème était une bandelette qui faisait plusieurs fois le tour de la tête.

Le Strophe était un simple bandeau en laine blanche.

Le Piléon des femmes du peuple était une sorte de coiffe.

Le Céciphale, de forme conique, n’était pas la coiffure des épouses. Quelquefois il se plaçait sous la mitre, en guise de serre-tête.

La Ca’iptra était un simple couvre-tête, qui tantôt rassemblait élégamment une partie de la chevelure en forme de coiffe, tantôt couvrait seulement le derrière de la tête, dont le devant était ceint du sphendone.

La Tolia ressemblait à une tortue ou à une voûte.

Le Credemnon était un filet aux mailles tressées de fils ou de cordons d’or, comme l’Ampix.

Le Nimbe ou Polos consistait en une auréole ou lame de croissant ; il était surtout adopté par les femmes au front trop haut, qu’il faisait paraître plus étroit, un des caractères de la beauté chez les Grecs.

La Chaussure tantôt couvrait tout le pied jusqu’à la cheville, tantôt n’était qu’une simple semelle retenue au dessus du pied par des rubans ou des courroies. Mais que de variétés dans ces deux espèces de chaussures : Pollux n’en compte pas moins de vingt-deux. Il y avait les Sandales ou pantoufles légères ; les Crépides ou souliers forts, qui s’attachaient autour du pied ; les chaussures à la Tyrrhénienne, dans lesquelles on plaçait jusqu’à quatre semelles de liège pour hausser la taille, s’attachant seulement aux doigts des pieds et au bas de la jambe ; le Cothurne, qui couvrait entièrement le dessus du pied ; les Péribarides, en forme de gondole ; enfin les Pétiscélides étaient un ornement des jambes, destiné à donner aux femmes de la grâce en marchant.

Les Bijoux étaient comme ceux de notre temps : agrafes, boucles d’oreilles, colliers, bracelets, anneaux, etc.

Les femmes grecques faisaient usage de parasole, que des esclaves portaient au-dessus de la tête de leurs maîtresses à la promenade.

Il n’est pas question de poches ni de bourses ; la ceinture renfermait les menus objets de luxe ou d’utilité. On ne connaissait pas les clefs : on scellait les fermetures avec un cachet ou un anneau.

XXX

POUR UN AUTRE

—Oh ! mademoiselle, si vous saviez comme mon cœur déborde de joie !...

—Mais cher monsieur, le mien aussi !...

—Grands dieux ! est-ce possible ! il me semble que le ciel s’ouvre devant moi. Alors vraiment votre cœur aussi a parlé ?

—Oui, je l’avoue ; ne m’avez-vous pas vu danser tout à l’heure avec votre ami le lieutenant X... ?

PAS COMPROMISE

Le visiteur.— Etes-vous absolument certaine que Mlle Saccor n’est pas ici ?

La bonne.—Doutez-vous de sa parole, monsieur ?

ENTRE BONS VIEUX

—Pardon, je vous prie pour mon ami Poire !

—Vous m’étonnez ! Je ne le connais même pas !

NAUSÉABONDERIE

—Monsieur, il y a un témoin très important qui dépose depuis une heure et demie.

—Moi aussi !...

CONTRE L’INSOMNIE

—Bien, comment avez-vous dormi, la nuit dernière ? Avez-vous suivi mon conseil et commencé à compter ?

—Oui, j’ai compté jusqu’à dix-huit mille.

—Et alors vous vous êtes endormi ?

—Non, alors il était temps de se lever.

DEUX COUPS D’UNE PIERRE

Elle.—Oh ! le joli singe qu’a ce joueur d’orgue. Je désirerais en avoir un semblable.

Lui.— Dites que vous m’acceptez, chérie, et le singe est à vous.

Un fauteuil académique est un siège de juge.

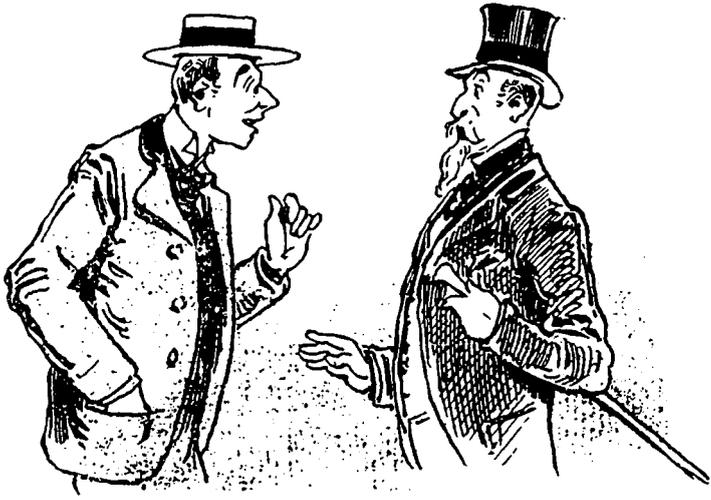
Vicomte de LAUNAY.

AU TÉLÉPHONE



—Allo... Un parapluie ? Oui, monsieur, je sais qu’on en a oublié un... Est-ce celui-ci ?

AUTRE CHOSE



—J'apprends à l'instant que ce pauvre Philidor vient d'être cruellement frappé.
—Il a perdu sa femme ?
—Non... il a reçu une paire de gilles.

SOURIS MYOPHAGES

Consultez nos excellentes ménagères, elle seront unanimes à vous affirmer que les souris sont la plaie des maisons, et *plaie* ne me semble pas trop fort.

Mille procédés sont en usage en vue de supprimer ces intolérables parasites.

Quelques personnes arrivent à ce résultat en insligeant subrepticement aux souris une alimentation des plus toxiques, torti-boyaux, mort-aux-rats ou autres.

D'autres attirent insidieusement la gent trotte-menue en des pièges d'où elle ne sort que pour être livrée au trépas.

Le chat est également fort employé, son instinct le poussant à la destruction de nos petits ennemis.

Certains inventeurs ont préconisé différents systèmes qui se signalent par leur originalité.

Rappellerai-je brièvement le procédé de ce savant qui fait périr ses souris, rats, cancrelats, punaises et autres nuisances au moyen d'un simple chaud et froid.

De grands feux allumés durant quelques jours par toute la maison sont brusquement éteints un beau soir, les portes et fenêtres sont alors ouvertes à tous battants, et la pleurésie fait son œuvre.

Quelle bête résisterait à ce régime ?

(Inutile d'ajouter que ces messieurs et ces dames habitent, pendant cette expérience, un autre séjour.)

Evidemment, l'idée est ingénieuse, mais la pratique en est-elle bien commode ? Je ne le crois pas.

Je travaille la question de la destruction des souris depuis bientôt un an, je la travaille sans relâche, et je puis affirmer que mon âme ignore le découragement autant qu'il était à naître.

Je crois modestement avoir réussi.

Le fruit de mes veilles, je vous le livre, sans espoir d'autre récompense que ma conscience satisfaite et la joie de nos ménagères enfin rassurées sur leurs provisions.

Le système consiste à capturer quelques souris qu'on enferme dans une boîte de ferblanc (autant que possible) et auxquelles on fait suivre un traitement spécial.

Pas de pain, pas de grain, en un mot rien de végétal dans leur alimentation.

De la viande, rien que de la viande.

La souris, qui, à l'état libre, est éminemment panphage, devient carnivore avec une facilité surprenante.

Non seulement carnivore, mais carnassière, dois-je dire, et cruellement carnassière.

Au bout d'un mois, toute souris soumise au régime exclusif de la viande s'est transformée en une sorte de petit animal féroce qui n'hésite pas à tuer ses congénères pour s'abreuver de leur sang et se repaître de leur chair.

C'est à ce moment qu'on remet en liberté ces inexorables barbares.

Alors, se produit un indicible carnage, un massacre général qui rappelle les plus tristes pages de notre histoire.

Puis, soudain, un grand silence.

Les vainqueurs repus s'endorment sur les cadavres mi-rongés des victimes ; l'ordre règne à Varsovie.

Recommandation importante : Pour arriver à créer une race de ces souris fratricides il faut, bien entendu, se servir d'animaux des deux sexes, mais pour accomplir l'œuvre de destruction, ne lâcher que des femelles, beaucoup plus féroces que les autres et incapables ensuite de procréer des lignées de rongeurs qui se retourneraient un jour contre nous.

Si l'année prochaine, il subsiste une seule souris en France, avouez que ce ne sera pas de ma faute.

ALPHONSE ALLAIS.

UNE SUGGESTION

—Mon cher client, vous êtes ma première cause... je donnerais je ne sais quoi pour vous faire acquitter... voyons... je pourrais dire...

L'assassin (vivement).—Que c'est vous qu'avez fait l'coup !...

N'ABUSEZ PAS

Madame Jeunemariée.—Brigitte, renvoyez ces poules au boucher ; elles sont trop vieilles pour être mangées. Dites-lui aussi de ne pas m'en envoyer d'autres. Je puis être une nouvelle maîtresse de maison, mais je ne m'en laisserai pas imposer.

PAS L'ARTICLE

Blanche.—Est-ce vrai qu'il n'est plus question de mariage entre toi et M. Tientbon ?

Berthe (avec un soupir).—Oui. J'ai trouvé que son amour pour moi n'était pas assez profondément sincère et je l'ai prié de reprendre sa parole.

Blanche.—Comment as-tu découvert cela ?

Berthe.—C'était facile à voir. Il se permettait de jurer chaque fois que ce pauvre Fido le mordait.

CHANGEMENT À VUE

L'agent d'immeubles.—Bonjour, monsieur. Que puis-je faire pour vous ? Jean, apporte donc un cigare à monsieur. Désirez-vous acheter un lot ?

Le visiteur.—Non, monsieur ; je désire plutôt vendre.

L'agent.—Jean, point n'est besoin de cigare.

UNE JUSTE PLAINTÉ

La petite Blanche (son premier matin à la ferme).—Pardon, monsieur Penoute, vos cops ont parlé tellement fort, ce matin, qu'ils m'ont éveillée.

SON GOUT

—Mais enfin, vous vous y trouvez donc bien en prison, que vous vous fassiez continuellement arrêter ?

—Que voulez-vous, moi je suis un homme d'intérieur.

CONSEIL

N'épousez jamais une femme qui n'a pas peur d'une souris, à moins que vous ne désiriez jouer le second violon.

ALLIANCE DÉFENSIVE



I

M. Bourgeois.—Toujours ces gamins qui m'attendent au détour avec leurs "pelottes" de neige. Si je pouvais les éviter...



II

...Une idée... Je vais parler à cet homme-réclamo...



III

Mon ami, vous allez me suivre de très près et je vous donnerai vingt-cinq cents.



IV

Les gamins. — Le voilà... Il ne faut pas le manquer.



V

M. Bourgeois. — Très près, mon ami, très près...



VI

... Enfin ! L'idée était bonne et vous avez su admirablement la comprendre. Voici votre paiement et n'oubliez pas qu'à la prochaine "bordée" je compte sur vous.

L'EMBARRAS DU CHOIX

Chacun aime assez dans la vie
Choisir ce qui lui fait envie,
Il est cependant bien des cas
Où choisir est un embarras,
Et Salomon par sa sentence
A prouvé jusqu'à l'évidence
Qu'il est très gênant quelquefois
D'avoir l'embarras du choix !

Un créancier frappe à ma porte :
Fourre... que la peste l'emporte !
"Je voudrais, dit-il, mon argent,
Mais je ne suis pas exigeant :
Et si par hasard l'or vous manque,
Vous paierez en billets de banque !"
Il est très gênant quelquefois
D'avoir l'embarras du choix !

L'an dernier, traversant la Chine,
Je veux goûter à la cuisine
Pour me régaler, quel plaisir !
Mon hôte me donne à choisir :
Ou la soupe aux nids d'hirondelles,
Ou le pâté de sauterelles !
Il est très gênant quelquefois
D'avoir l'embarras du choix !

Par une nuit sombre, un brave homme,
Porteur d'une assez forte somme,
Est accosté par un bandit
Qui, pistolet au poing, lui dit :
"Halte-là ! selon votre envie
Donnez-moi la bourse ou la vie !"
Il est très gênant quelquefois
D'avoir l'embarras du choix !

Un grand amateur de voyages
Tombe chez des anthropophages
Qui trouvent que son emboupoint,
Pour la cuisson, est juste à point.
Pourtant avant qu'on le désosse,
On lui laisse choisir la sauce !
Il est très gênant quelquefois
D'avoir l'embarras du choix !...

UN NAVIRE ILLUSTRE

Le musée de la Marine du Louvre (Paris) a reçu récemment de M. Rigens le don doublement généreux, puisqu'il est fait par un étranger, du modèle du bâtiment le *Fram*, sur lequel Nansen entreprit et mena à bien son exploration vers le pôle Nord, en 1893. Les objets qui composent ce don sont réunis dans une vaste vitrine qui contient non seulement le *Fram*, mais encore divers accessoires, tels que traîneaux pour chiens, raquettes à glace, fourneau de cuisine, etc. ..., qui furent si utiles à Nansen et à son compagnon, quand ils abandonnèrent leur navire emprisonné dans la banquise.

Le modèle du *Fram* est la pièce la plus importante. Nansen, dans son ouvrage *Vers le Pôle*, nous donne sur sa construction des détails très précis qu'il avait longuement médités, puisque, dit-il, l'organisation de son exploration a exigé trois ans et que, neuf ans avant son exécution, le plan en était déjà conçu et arrêté. Il jaugeait 402 tonneaux bruts, 307 nets. Il était court et large, vu qu'il comptait comme largeur le tiers de sa longueur. De plus, il présentait une surface très arrondie pour éviter toute prise à la glace, "l'essentiel était de lui donner des lignes telles que lors "des pressions des glaces, il fût soulevé en l'air au lieu d'être broyé." Le gouvernail, pour être à l'abri, fut placé si bas qu'il était à peine visible au-dessus de l'eau et protégé par un renflement de la poupe. Quant à la carapace du navire, elle était composée de trois couches de chêne chevillé, et boulonné, et maintenues à l'intérieur par des traverses solides qui faisaient ressembler la cale à une toile d'araignée formée d'épontilles, de cabriens et d'arcs-boutants.

Le *Fram* était gréé en trois-mâts-goélette, avec machine à vapeur et voilure de 600 verges carrées de superficie ; le logement se composait, autour du salon, qui était placé à l'arrière, de quatre cabines à une couchette et de deux cabines à quatre couchettes. Le plafond, les murs, avaient été revêtus de linoléum, de liège et de bois, toutes-matières non conductrices de la chaleur, pour éviter l'introduction dans les cabines de l'air chaud qui se serait, après condensation, transformé en glaco.

L'électricité était l'éclairage du bord ; elle était produite par un dynamo actionné par la machine quand c'le était en marche et par un moulin à vent quand le bâtiment était stationnaire. De plus, le navire était muni de huit embarcations dont deux très grandes, capables de recevoir l'équipage entier avec les approvisionnements.

Dans la vitrine du musée, on remarque d'abord deux raquettes à pied appelées "ski", qui permettent de courir sur la glace. Ces "ski" glissent rapidement, sans le moindre effort, surtout lorsqu'on marche dans la même direction que le vent. A côté, on peut voir un bâton, muni à son extrémité supérieure d'une pointe ferrée et d'une rondelle horizontale découpée.

Le sac pour coucher est le modèle de celui dont Nansen et son compagnon Johansen se sont servis pour leur hivernage dans la terre François-Joseph ; à côté, on a placé deux raquettes courtes et larges qui servaient, comme les "ski", à marcher sur la glace.

Plus loin, un modèle de "kayak", sorte de périssière en peau qui ne peut recevoir qu'un seul homme. "Afin, dit Nansen, que l'eau ne puisse pénétrer dans l'intérieur du canot, le rameur est vêtu d'une jaquette en peau de phoque absolument imperméable, s'adaptant, comme un tablier, sur un cercle en bois garnissant l'ouverture. L'homme fait, ainsi, corps avec le canot. Ces "kayaks" peuvent contenir chacun trois mois de conserves et une certaine quantité de vivres pour les chiens."

NOUVEAUX D'ARGENT

X...—Votre ami... a fait plusieurs fois faillite, à ce qu'on dit.

Y...—Oui, tout juste vingt-quatre fois, la prochaine fois ce sera sa faillite d'argent.

PAS JUGE DANS SA CAUSE

—Eh ben ! Ton procès ?...

—Ils m'ont fait m'couper... Ça fait que j'ai perdu !

—Les juges, c'est tout de même des malins...

—Oh ! des malins... Faut voir ! J'vas toujours en rappeler !

PROPOS DE BABORD

—L'amiral Veillograin ! Un peu que j'ai connu ; même qu'à bord de la frégate *La Proserpine* il m'a fichu quatre jours de fer pour avoir monté dans la mâture sans mes souliers...

—Bizarre ! A moi, à bord de *l'Incommensurable*, il m'en a collé huit pour ne pas les avoir ôtés.

LES OMNIBUS AU VINGTIÈME SIÈCLE

Tout y sera automobile... jusqu'au conducteur !

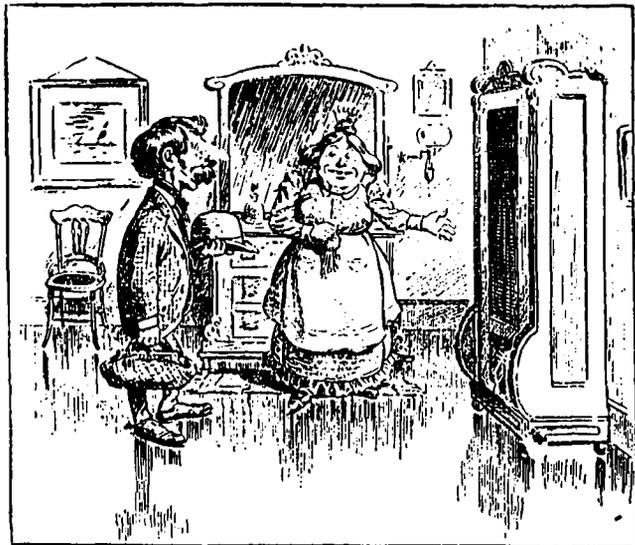
A L'ARMÉE



—On vous reproche d'être chicaneur, querelleur.

—Mon colonel, je suis avocat, je ne tiens pas à me rouiller pendant mes vingt-huit jours.

UN ROMAN RÉSUMÉ



I
—Rien que cinq piastres le loyer de cette chambre, et remarquez le lit à combinaison quo...
—Bien, très bien même. Je retiens cette chambre.

Tout ce qui Reluit n'est pas Or

C'était pendant l'une de nos expéditions dans le sud de l'Algérie.

Nous allions soumettre des tribus du désert qui avait prêté aide et protection à des tribus du Tell ; jamais nos colonnes n'eurent plus chaud, plus soif et plus faim.

Un grand convoi suivait les régiments, portant les vivres et l'eau à travers ces sables arides ; des tirailleurs nombreux et des pelotons de cavalerie le protégeaient depuis l'entrée en campagne ; mais il arriva qu'un jour les Arabes attaquèrent nos bagages avec tant d'acharnement, que l'on dut en doubler la garde.

Ce jour-là, un renfort de chasseurs d'Afrique, envoyé de Laghouat, nous avait amené un couple assez original : un touriste anglais et son domestique, qui durent marcher au milieu du convoi.

Le troupier français a ce bizarre côté de caractère qu'il est fataliste ; tous nos écrivains militaires l'ont constaté. Or, la furieuse charge de l'ennemi ayant eu lieu le jour même où l'Anglais et son domestique avaient paru, les soldats prétendirent que l'*English* (sic) avait porté malheur à l'escorte.

Plus tard, ce fut bien pis.

A partir de ce moment, les cavaliers indigènes ne cessèrent de harceler le convoi, ne lui laissant ni repos, ni trêve ; si bien qu'il fallut l'énergique intervention d'un général pour défendre aux soldats du convoi de chasser l'Anglais auquel ils attribuaient la déveine.

Mais ce que personne ne put empêcher, ce furent les quolibets et les rires dont on saluait le maître et le laquais, quand ils apparaissaient le matin à la levée du camp.

Le touriste (un excentrique s'il en fut jamais) avait cru devoir faire une concession aux us et coutumes du pays : il portait le burnous ; mais au lieu du fin et délicat burnous blanc, dont nos officiers savent se draper gracieusement, il en avait un de couleur sombre, en poils de chameau.

Puis, contraste qui amenait un sourire sur les lèvres les plus sérieuses, il s'était coiffé d'un chapeau noir !...

Qu'on s'imagine cette tête d'Anglais, devenue rouge-brique au soleil, ornée de favoris filasse, agrémentée de deux accroche-cœur singeant l'étope, guindée dans un immense faux-col et placée sous le burnous...

C'était à se tordre.

Derrière ce singulier personnage, resplendissait un grand coquin de laquais doré sur toutes les coutures.

Le drôle poussait si loin l'amour du galon, qu'il en avait ceint l'immense chapeau de paille dont sa tête niaise était ornée. La face de ce faquin exprimait la béate sottise ; c'était le prototype du valet qui se gonfle dans son importance et se croit un personnage parce qu'il est affublé d'une livrée.

Son maître actuel l'avait trouvé sans place, à Alger, par suite de la mort du général, comte de X*** : mais Jean (c'était le nom du laquais) n'avait consenti à servir sir Georges R...t qu'à la condition expresse d'être bien et dûment galonné. Le touriste, que cette manie n'offusquait point, y avait consenti.

Et c'est ainsi qu'ils traversèrent l'Algérie en tous sens, à la suite de nos colonnes. (Sir Georges R... avait la passion de ces sortes de voyages.)

Pas un soldat, j'en suis certain, n'a oublié ce couple d'originiaux.

Les Arabes aussi doivent s'en souvenir ; sous les tentes et dans les cases des oasis, ils doivent en parler encore.

Nos soldats persistaient à supposer que c'était la présence des deux grotesques qui leur valait des mêlées meurtrières ; leur mauvaise humeur s'accroissait de jour en jour et la position commençait à ne plus être tenable pour sir Georges R..., quand un accident arriva où il risqua sa tête.

Les Arabes ayant, un matin, organisé une embuscade, simulèrent une attaque, attirèrent l'escorte du convoi assez loin de celui-ci, puis un gaïm (troupe armée) caché dans un pli de terrain, fondit sur le convoi, y jeta le désordre et le pilla dans la bagarre. Jean fut enlevé avec sir Georges.

Chose étranges !

Depuis lors, le convoi fut tranquille et les troupier ne manquèrent pas d'en tirer des arguments en faveur de leur croyance à la *malechance*.

Les indigènes, qui d'ordinaire massacrent leurs prisonniers, se montrèrent fort doux et très-respectueux envers maître Jean qu'ils conduisirent dans une oasis ; on lui offrit la diffa (repas d'honneur), ce qui plongea son maître dans une stupéfaction profonde ; Jean, qui ne comprenait pas un mot d'arabe, mais qui se voyait entouré de soins, avait repris confiance. Sir Georges s'étonnait des bons traitements dont son valet était l'objet ; mais quand il le vit, au festin, se préparer à s'asseoir à la place d'honneur sur l'invitation des indigènes, il se dit que du moment où ceux-ci se conduisaient avec tant d'égards, il devait leur prouver que leurs hommages s'adressaient mal ; il voulut punir son laquais d'accepter sans protester, des honneurs dus à son maître, et il l'empêcha de s'asseoir en lui envoyant vers la région des reins un coup de pied inspiré par une inspiration sentie.

A cet outrage, les Arabes se jetèrent sur le coupable qui manquait de respect à un aussi grand chef ; si Jean l'eût voulu, la tête de son maître tombait ; mais il intercédait par signes et obtint qu'on le laissât impuni ; il parvint même à lui faire servir à manger.

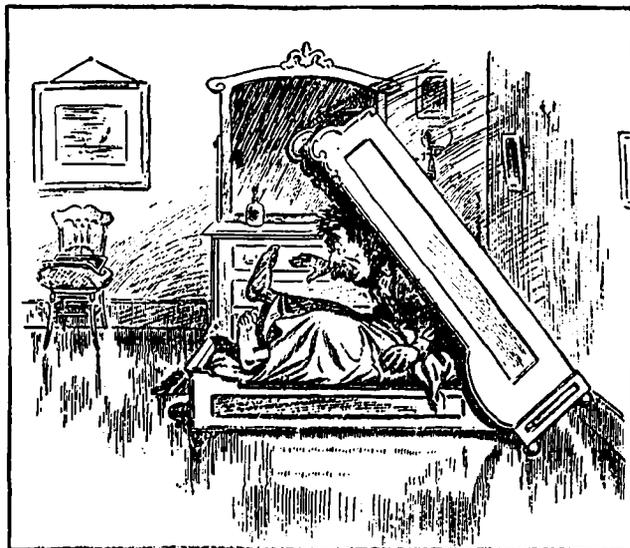
Sir Georges n'était pas à bout de surprises ; plus il avançait dans le cours de cette aventure, plus la conduite des indigènes devenait énigmatique. Ils ne négligèrent rien pour charmer Jean ; il y eut devant lui des danses de jeunes filles après le festin, et maître Jean ayant paru remarquer une des danseuses, on la lui offrit pour femme, séance tenante.

Les mariages se font ainsi en Afrique, sans grande cérémonie.

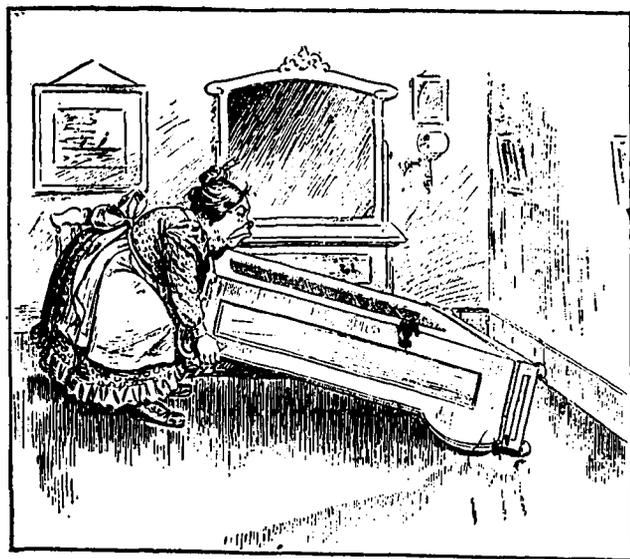
Jean se garda bien de refuser ; et le drôle "cueillit une des plus jolies roses du Sahara," pour employer la métaphore arabe.

Sir Georges, lui, présentait, sans se l'expliquer, qu'il n'aurait même pas obtenu la main d'une négresse, s'il l'eût demandée. Pendant que Jean célébrait ses noces dans une nuit de fête, le pauvre Anglais se lamentait ; mais au matin, rudement éveillé par les Arabes, il vit aux mains de ceux-ci la livrée de son domestique ; on lui remit aussi une brosse trouvée dans le sac d'un soldat tué et dévalisé, et on fit comprendre au prisonnier qu'il devait nettoyer les habits de son valet.

Il fit mine de résister ; on le décida en lui administrant un coup de matraque (bâton). Sir Georges dut reporter à Jean sa livrée et l'aider à faire sa toilette. Il trouva son laquais bouffi d'orgueil, étalé sur un sofa, entouré de nègres et prenant des airs protecteurs.



II
—Ah ! bien, en voilà une surprise...



III
—C'est déjà assez pour lui de s'en aller sans payer, il aurait pu au moins ne pas bouleverser l'ameublement.

UN ROMAN RÉSUMÉ — (Suite et fin)



IV

—Eh ! oui, madame, je suis de votre opinion. La literie sera superbe. Je retiens cette chambre...

—Ah ! ça, drôle, dit Sir Georges, j'espère que vous n'allez pas exiger que je vous serve ?

—Mon cher, répondit Jean, les Arabes m'ont fait leur chef ; je ne comprends pas ce qu'ils me disent, mais je vois bien qu'ils m'ont pris pour leur roi. Je vous ai assez brossé ; ça m'amuse de me faire brosser par vous, maintenant. Et...

Il n'acheva pas ; sir Georges voulut bondir sur lui ; mais les nègres que l'on avait donnés à Jean s'y opposèrent et maintinrent l'Anglais ; pendant que des poignets vigoureux le tenaient en place, l'ex-laquais rendit avec usure à son maître ce qu'il en avait reçu la veille... à la même place.

Puis il fit signe qu'on le mit à la porte.

On peut juger de la rage de sir Georges ; jamais pareil affront n'avait déshonoré sa personne. Il n'eut pas le temps de réfléchir longuement sur cet outrage.

Presque aussitôt un cavalier vint lui ordonner de le suivre, et il le guida vers le camp français. Ce cavalier, arrivé à une lieue de nos tentes environ, remit au prisonnier une lettre écrite en arabe, au bas de laquelle était la signature de maître Jean. L'Arabe fit signe qu'il fallait porter ce message aux Français.

On pense que sir Georges ne se fit pas prier : c'était sa liberté.

Il se présenta au général, lui conta son aventure et lui remit sa missive. Le général de notre colonne la lut et éclata de rire : les Arabes lui mandaient qu'ayant pris un des plus grands chefs français, ils désiraient traiter de sa rançon ; ils avaient fait apposer au captif son parafe en signe d'approbation.

Sir Georges s'expliqua tout.

Ignorant nos mœurs, ces pauvres Bédouins du Sahara s'étaient imaginé que Jean était un personnage de la plus haute volée ; un quidam aussi éblouissant leur avait jeté de la poudre aux yeux ; ils furent convaincus, dès qu'ils le virent, que nul chef dans la colonne ne l'égalait.

Comme il se tenait au convoi, et que c'est chose assez facile de jeter le désordre dans les bagages, ils conçurent l'espérance de s'emparer du *Kebir* (grand chef), comme ils disaient : de là leurs attaques incessantes et vigoureuses.

De là aussi leurs salamalecs et leurs attentions pour leur noble prisonnier.

—Si nous maltraitons le *kebir* (chef français), pensaient les Bédouins, une fois échangé contre une rançon, il cherchera à se venger, tâchons qu'il ne nous garde pas rancune.

Partant de ce principe, ils n'avaient rien négligé pour le charmer.

On peut juger si cette méprise amuse le général, son état-major et tout le camp qui en fut bientôt instruit.

—Qu'allez-vous faire pour ce cuisire ? demande sir Georges. Je donnerais mille livres pour qu'il fût délivré.

—Après ce qu'il vous a fait ? fit le général étonné.

—Précisément à cause de cela, répondit l'Anglais.

—Peste ! Quelle générosité ! Rassurez-vous sur son compte, il sera ici dans une heure. Un fort contingent d'une tribu voisine, alliée secrètement à nous, est entré dans l'oasis sous prétexte de prêter main forte à ses défenseurs ; à midi, ils doivent s'emparer du Ksour (bourg). Il est onze heures ; dans deux heures on vous ramènera votre laquais.

Les choses se passèrent comme le général l'avait annoncé. La ville fut

prise par nos alliés, et l'on vit un groupe de leurs cavaliers accourir vers le camp, suivis des principaux chefs qui venaient implorer leur pardon ; au milieu d'eux était Jean, qui ne comprenait rien à toutes ces péripéties.

—Grâce, général, crièrent les vaincus en se jetant aux genoux de notre chef de colonne ; nous t'avons conservé sain et sauf le *Kebir* que voici ; il te dira que nous l'avons bien traité.

Mais déjà sir Georges avait empoigné Jean au collet d'une main et de l'autre il le houspillait avec une canne de palmier, au grand ébahissement des Arabes !

On leur expliqua leur bétise ; et ils eurent à payer une forte amende malgré les égards qu'ils avaient montrés à maître Jean : lui et eux apprirent à leurs dépens que "tout ce qui reluit n'est pas or."

EQUILIBRE RÉTABLI

—Comment, mon vieux Dupotard, tu as tous tes cheveux !

—Oui ; si j'en perds l'hiver à Paris, l'été je m'en fais à la campagne.

UN AVEU

Lui.—Naturellement, ma chère, si ça te fait plaisir de manger des oignons je ne t'en empêcherai pas ; mais, tout de même, je déclare qu'il faut avoir du courage pour demeurer près de toi.

Elle.—Va, je ne te blâme pas, Henri, car moi-même, après que j'en ai mangé, je puis difficilement rester où je suis.

LE SAC EN APPÉTIT

Un voyageur arrivé à Valenciennes s'assied à la table d'hôte et place son sac de voyage près de lui, sur une chaise.

Le lendemain, au départ, il n'est pas peu étonné de voir figurer sur sa note un *souper pour deux*. Sur sa réclamation, on lui explique que son sac de nuit ayant occupé la place d'un voyageur, il devait supporter la perte qu'il avait occasionnée au maître d'hôtel. L'étranger paye sans mot dire, et part pour la Belgique.

Peu de jours après cet incident, il revient à Valenciennes et descend dans le même hôtel. Sans paraître avoir profité de la leçon du précédent voyage, il remit son inséparable sac de nuit près de lui sur un siège. Mais, cette fois, à chaque plat qui fait le tour de la table, le sac est ouvert et reçoit tantôt une aile de volaille, tantôt une portion de filet de bœuf, tantôt une tranche de jambon : rien ne passe devant le sac dévorant sans lui laisser une notable part. A la fin, les choses sont poussées au point que les gens de l'hôtel hasardent une réclamation. Alors le voyageur dit :

—L'autre soir, mon sac n'avait pas faim ; mais aujourd'hui, vous le voyez, son appétit est très ouvert, cela fait compensation.

La première visite du sac ayant été expliquée aux autres convives de la table, tous les rieurs passèrent du côté du voyageur.

CAPRICE DE FEMME

—Il y a cinq ans que je travaille le portrait de cette femme !

Elle-même.—Et vous n'avez pas encore réussi ?

—Non. Elle se plaint toujours que le portrait lui ressemble trop.



V

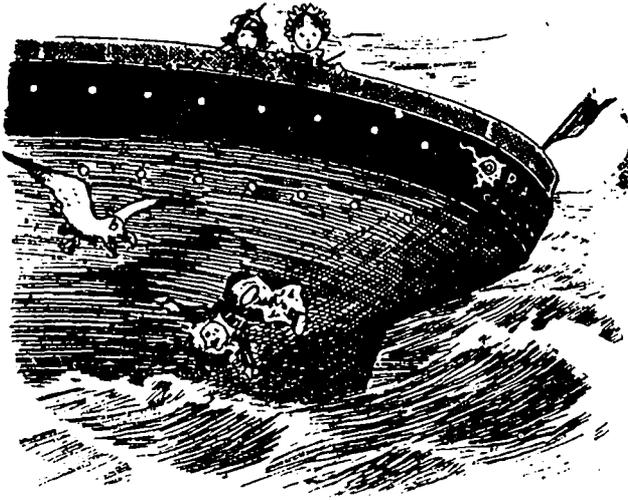
—Depuis tant d'années que je désire un lit à combinaison et celui-ci m'offre...



VI

...Oh ! ciel... au meurtre !... au feu !... à...

AVENTURES D'UNE POUPÉE PARLANTE



Mimi. — Oh! Julie... j'ai laissé tomber ma poupée dans la mer...



II
Ga-zua-bo. — Humph! Qu'est-ce que c'est ça?

UN MONOLOGUE

Vous demandez un monologue ?
Je satisfais votre désir :
Car j'en possède un catalogue,
Où tous vraiment sont à choisir.

Voyons !... Lequel vais-je vous dire ?
Tenez ! En voici un charmant :
Il est concupible et fait rire ;
Il n'est pas trop long... Seulement,

Vous le connaissez, tous peut-être ?...
Le Chapeau ?... Qui ne le sait pas !
Nous allons, s'il vous plaît, le mettre
De côté pour un autre cas...

Ah ! voici qui fera l'affaire !...
Encore !... Il y a bien... des mots
Un peu... Cela pourrait déplaire
Aux mamans et aux gens déçots.

D'ailleurs, ce n'est pas ça qui manque.
Pour un, nous en trouverions cent !...
Voyons !... Hum !... Voilà !
Le Banque :
Genre anglais, et très amusant.

Quelqu'un le sait-il ? Non ! Personne !
Alors c'est parfait : le voici :
(Avec l'accent anglais :)
" Un d'jour, un dame folichonne
Dit à l'oni, very yes ! ceci : "...

Ah mais ! pardon si je m'arrête !
C'est vrai, je l'avais oublié...
Ou diable avais-je donc la tête !...
Je n'en connais que la moitié...

Je dirais bien : " La Belle-Mère :
Mais ces dames pourraient trouver
Que je suis vraiment trop sévère
Et m'empêcheraient d'acheter...

Le Bain de l'Aurospat !... Trop sale !...
La Gyère des Forçats !... Cinq cents vers !
L'Éil de veau ! Trop court ! La Cigale !
Trop enfant !... Ha ça ! Mais j'y perds

Mon latin, mon grec, ma cervelle.
Pas un seul à dire et pourtant
(Si ma mémoire est bien fidèle)
J'en sais... Peuh ! Combien ?... Plus de
cent.

Je n'eusse pas cru difficile
De pouvoir amuser autrui :
Mais plaire à tous n'est pas facile :
Je m'en aperçois aujourd'hui.

On demandait un monologue :
J'en ai fait un : et le voilà,
Depuis le temps que j'épilogue.
Si vous roulez, restons-en là.

ALBÉRIC GRANGER.

LE NAIN

Chaque jour en ouvrant l'Avenir de Cricriville, son journal favori, le père Blaireau trouvait quelque nouvelle description du nain Little-Mouche qui faisait alors courir tout Paris. Il n'était question que de lui, tout le monde en parlait. Il était si petit, si petit, disait-on, qu'il eût pu se noyer dans une tasse : oh oui, monsieur, il n'était vraiment pas plus grand que ça et chacun sait que ça n'est pas très grand.

Cela ne l'empêchait pas de vivre comme les autres hommes, de manger, de boire, de chanter et d'être, au demeurant, parfaitement bien constitué, une vraie petite merveille.

Le père Blaireau en rêvait. Depuis des années et des années qu'il vivait dans le champs, il n'avait jamais rien vu d'extraordinaire et voici que l'envie subite le prenait d'aller voir ce nain, de contempler, une fois dans sa vie, une chose inoubliable, de ne pas mourir sans s'être payé le luxe d'une seule fantaisie inutile.

Longtemps il hésita, retenu par des considérations d'argent. Enfin un beau jour, n'y tenant plus, il prit une brusque résolution, ramassa les quatre malheureux sous qu'il

avait et partit pour Paris. Comme il n'avait pas beaucoup d'argent, il fit une moitié de la route à pied, le reste en chemin de fer et se trouva finalement sur le pavé de la grande ville, en sabots, ce qui est paraît-il, une excellente façon d'entrer dans la capitale lorsqu'on est jeune, mais ce qui n'est pas très utile quand on a l'âge qu'avait le père Blaireau.

Un sergent de ville qu'il interrogea anxieusement, le regarda avec méfiance ; puis, rassuré par son aspect bon enfant, daigna lui donner quelques explications.

Little-Mouche, Little-Mouche, ah oui, comme qui dirait une espèce de clown, oui, oui, attendez donc, dont auquel que c'était au théâtre des Folies-Légères qu'il était, malgré que c'était un nain. Allez toujours aux Folies-

Légères, vous verrez bien si vous voyez que vous pouvez le voir.

Muni de ces précieux renseignements, le père Blaireau finit par découvrir le théâtre des Folies-Légères, mais Little-Mouche était remplacé sur l'affiche par la célèbre "Clôture annuelle" et le pauvre homme trouva le théâtre fermé. Comme il restait là, planté devant la porte, le concierge sortit et lui demanda ce qu'il voulait.

Le père Blaireau lui fit part de ses désirs, lui raconta son voyage les larmes aux yeux, fit tant et si bien que le concierge tout ému, lui donna l'adresse de Little-Mouche.

— Allez toujours le voir, mon brave homme, c'est un charmant garçon, il ne refusera pas de vous recevoir, bien qu'il soit en vacance pour l'instant.

Le cœur chaviré d'émotion, le père Blaireau partit à l'adresse indiquée ; il allait pouvoir enfin contempler l'objet de ses rêves, il touchait au but, il allait voir le célèbre nain.

Little-Mouche habitait en ville un appartement qu'il partageait avec le reste de la troupe : un géant, une femme-serpent et l'homme-voiture à bras.

Lorsque le père Blaireau, tout tremblant de joie, sonna à la porte, ce fut le géant qui vint lui ouvrir.

— Que désirez-vous, monsieur, demanda-t-il d'une voix de tonnerre, tandis que, de sa haute stature, il semblait devoir écraser le pauvre bonhomme.

— Voir M. Little-Mouche, si cela ne le dérange pas, hasarda le paysan.

— Little-Mouche, monsieur, c'est moi-même, hurla le géant qui flairait un raseur, et que me voulez-vous ?

— Mais on m'avait dit, monsieur Little-Mouche, que vous étiez si petit...

Le géant lui cria en lui fermant la porte au nez :

— Eh, mon brave homme, quand je ne joue pas, j'ai bien le droit de me mettre à mon aise !

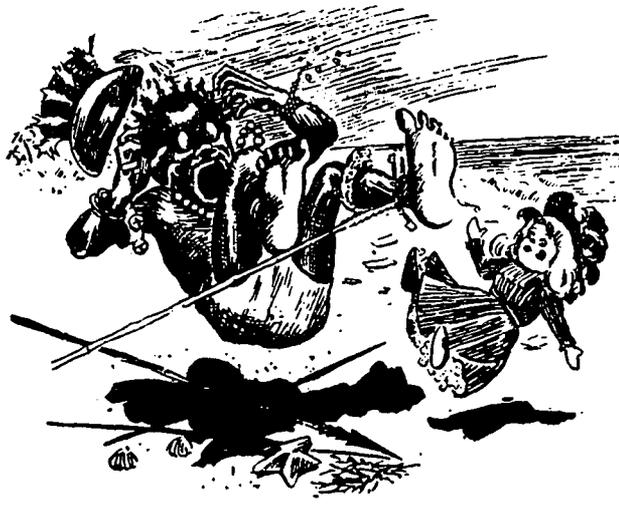
W. DE PAWLOWSKI.

PRÉVOYANCE

Madame (à son mari, en allant visiter la nouvelle maison de campagne qu'il a louée). — Mais, mon ami, comment as-tu pu choisir une propriété aussi éloignée de la gare ?... C'est bien peu pratique.

Monsieur. — Comment ! peu pratique ? Au moins quand les bons amis viendront nous rendre visite, ils arriveront une heure plus tard et ils seront obligés de partir une heure plus tôt !

AVENTURES D'UNE POUPÉE PARLANTE — (Suite et fin)



III
La poupée. — Maman !



IV
!!!!!!

FEUILLETON DU "SAMEDI", 3 FÉVRIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XVIII

LA BREBIS ET LES LOUPS

(Suite)

Pelligrani le remboursa en faisant la grimace. Lui aussi avait sa superstition.

—Je devrais lever la séance, dit-il. Rien ne me porte la guigne comme de rembourser un créancier !

Jacques risqua cet argent qui lui tombait du ciel. Il le perdit en quatre coups. Il se jura d'en rester là et tint parole. Simple spectateur du jeu, il suivit Pelligrani dans ses folles tentatives pour faire sauter la banque.

Le rastaquouère pontait comme un perdu. Cet homme qui, depuis des années, avait vécu d'expédients, tenait devant lui, en sa possession, une petite fortune, près de quarante mille francs, et il ne se levait pas, il ne prenait pas la fuite comme un voleur poursuivi par des gendarmes.

Plus il gagnait, plus il espérait gagner ! C'était la lutte du pot de fer contre le pot d'or ; il le savait et il avait la prétention d'en sortir vainqueur !

Et, pour frapper un coup décisif, Pelligrani fit donner les gros bataillons : il monta le maximum, soit douze mille francs, à la noire. Et il gagna !

Il laissa les vingt-quatre mille francs sur le tapis ; mais le banquier, inflexible sur une règle qui a fait la fortune de tous les banquiers de trente et quarante, l'invita à retirer douze mille francs. Pelligrani obéit à regret. Il gagna encore !

Le sang affluait à ses tempes, dont les veines se gonflèrent à le rompre. Il lançait sur la caisse des regards ardents. Il convoitait cet or, tout cet or, il le voulait à lui ; il ne cesserait de pointer que lorsque la banque, vidée, demanderait grâce, c'est-à-dire le temps de se ravitailler à la source inépuisable du fermier des jeux.

Alors, il partirait, victorieux, avec son butin, et peut-être aurait-il la raison d'en placer la moitié en rentes viagères, pour s'affranchir de toutes les hontes dans lesquelles sa décaïation se débattait. C'était son rêve !

Encore quelques coups de maximum et si la couleur voulait bien sortir à son appel, il le réaliserait, ce rêve. Et son nom courrait de bouche en bouche dans le monde des joueurs, pour la damnation des pontes !

Il restait fidèle à la noire et la noire sortait obligeamment à son appel.

La galerie commençait à se passionner pour cet audacieux. A part deux vieilles femmes qui poussaient la pièce de cent sous et bornaient là tout leur horizon, presque tous les petits pontes s'abstenaient, les yeux fixés sur le maximum de l'illustre Pelligrani. Si, à un moment donné, le malheureux eût compté son bénéfice, il se fût peut-être tenu pour satisfait.

Un seul, le faisait ce compte, c'était Jacques Brémont.

Il aurait pu dire à Pelligrani : "Vous avez plus de cent mille francs !" Il se tint coi, et ce fut avec un horrible sourire de satisfaction qu'il vit ce tas de billets de banque diminuer, diminuer sans cesse, ratissé par la rouge contre laquelle l'enragé s'obstinait à pointer.

Elle sortit huit fois, la rouge. Il en coûta quatre-vingt-seize mille francs à Pelligrani. La sueur froide lui coulait du front et il ne prenait même pas la peine de l'essuyer. Au dernier coup, il poussa son reste sur la noire. La rouge sortit encore ! C'était la ruine après la fortune ; c'était la misère après l'abondance, l'esclavage après la liberté, la honte, encore, toujours ! Il eut une seconde d'affaissement, se frotta les yeux, croyant rêver. Il se retourna soudain, aperçut le sourire diabolique de Jacques, hésita une seconde, puis tendant la main :

—Rendez-moi les cinq cents francs, je vous en prie, dit-il, suppliant.

—Je les ai perdus.

Pelligrani se leva. Il avait assez de se donner en spectacle à ces curieux aux regards narquois.

Les croupiers, triomphants, annonçaient les points sur un ton goguenard.

C'était la défaite, la déroute, avec toutes ses humiliations. Malheur aux vaincus !

—Sortons ! dit Pelligrani. J'étouffe !

Il fit quelques pas et s'abattit comme une masse, sur le tapis.

Il avait perdu connaissance.

Des domestiques le relevèrent, le transportèrent dans un petit salon et l'étendirent sur le canapé.

Il ne tarda pas à se ranimer.

Il se frotta les yeux et se prit à rire et à pleurer en même temps.

Ce fut comme un éclair de folie.

On lui fit prendre un cordial. Cinq minutes après, il remontait gaillardement sur sa bête.

—Merci, dit-il, je n'ai plus besoin de rien.

Il se rendit au jardin, alluma une cigarette et résuma la situation en ces deux mots :

—Quelle guigne !

Il en prenait déjà son parti.

Quant à la disparition de Jacques Brémont, qui l'avait si cruellement lâché après la débâcle, cela n'était pas fait pour l'étonner ni pour l'attrister.

Il en avait vu bien d'autres.

Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur le caractère du futur ingénieur agronome.

Mais il fallait songer au présent.

Pelligrani consulta son porte-monnaie. Il y trouva en tout et pour tout son billet de retour pour Nice.

Il ne s'inquiétait pas trop.

A Nice, il ne manquait pas d'amis, de toutes conditions et de toutes nationalités.

Avec des relations, un homme de sa trempe ne meurt jamais de faim dans une ville de plaisir. Sant'Argeli lui ferait bien le crédit d'une quinzaine ; c'est plus qu'il n'en faut à un rastaquouère pour attendre l'occasion.

La force de l'habitude le ramena au salon de trente-et-quarante.

Il y était à peine entré qu'un personnage bien connu à Nice et à Monte-Carlo, le nain Antonio Armanzor, l'abordait avec toutes sortes de salutations grotesques.

—Eh ! dit le secrétaire de Pietro Ramez, n'est-ce pas à l'illustre seigneur Pelligrani que j'ai l'honneur de parler ? . . .

—A lui-même, fit le rastaquouère, sur le ton d'un joueur qui n'a pas encore cuvé sa déveine.

—Je vous ai vu tout à l'heure à l'œuvre. Mes compliments ! Ah ! c'était un beau spectacle.

—Dont j'ai payé tous les frais ! répliqua Pelligrani. Vos compliments portent à faux, seigneur Antonio, et je vous serais obligé de ne pas vous payer ma tête. Grâce à ma misère, je n'ai que faire d'un bouffon tel que vous ; si, pour ma distraction personnelle, j'éprouve le besoin de rire de quelqu'un, je n'ai qu'à me regarder dans une glace.

Il se disposait à tourner le dos au nain lorsque ce dernier, le tirant par sa manche et se mettant un doigt sur la bouche, lui fit comprendre qu'il avait quelque chose de mystérieux à lui communiquer.

—Seigneur Pelligrani, dit Antonio, daignez abaisser votre oreille au niveau de ma bouche ; vous n'aurez pas à vous en repentir. Assayez-vous sur ce divan et parlons bas.

Le rastaquouère n'avait, pour l'instant, rien de mieux à faire. Il sentait une aubaine et s'y raccrochait en désespéré.

—Voulez-vous gagner une bonne somme ? lui dit le secrétaire de Pietro Ramez.

—Balle demande, après le coup dur qui vient de m'arriver ! Si, affreux Antonio, vous êtes le diable en personne, ce dont je vous crois fort capable, c'est le moment de m'acheter mon âme.

—Le diable n'est pas assez bête pour payer un bien dont la possession lui est assurée sans bourse délier. Mais ce n'est pas l'heure d'improviser une conférence. Une question ? Seriez-vous homme à servir en aveugle les intérêts d'un mortel riche à cent millions ?

—Ça dépend . . .

—Du prix qu'on y mettrait, bien entendu.

—Je n'ai pas dit ça.

—Mais vous le pensez.

Il s'agissait encore de quelque marché.

Pelligrani poussa un énorme soupir.

L'âme de ce malheureux était pétrie d'idéal et de fange. Sans sa maudite passion, il eût passé brillamment ses examens de médecine et fût devenu un de ces praticiens qui font honneur à la corpora-

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

tion, par leur dévouement envers le pauvre aussi bien qu'envers le riche.

Tenté par ce gnome, dont il connaissait les ressources infernales, il se disait :

— Comme j'aurais eu plaisir à souffleter le misérable si j'avais su garder la fortune qui n'a fait que passer entre mes doigts !

Se penchant vers Antonio :

— Expliquez-vous donc plus clairement, puisqu'il faut que je vous écoute.

Au même instant, un de ces décaqués qu'on voit rôder à vide, comme loups affamés, autour du tapis vert, vint, rompu de fatigue, s'affaler sur le divan, à côté du gnome.

Ce dernier le connaissait sans doute.

Pour s'en débarrasser, il lui glissa un louis dans la main, disant :

— Allez jouer ça pour nous deux. Et si vous gagnez, ne manquez pas de me donner mon prorata ; sans quoi je vous rayerai du bureau de bienfaisance.

Le décaqué ne prit même pas le temps de remercier.

Il s'en fut à grands pas au trente-et-quarante.

— Illustre Pelligrani, dit le nain, voici le mot de l'énigme ; mon maître est amoureux. Il s'est épris d'une beauté que vous connaissez tout particulièrement et...

Le rataquouère avait rougi légèrement.

— Allons ! fit le nain, je vois que vous savez de qui je veux parler.

— Parfaitement : mais ce que je ne vois guère, c'est en quoi je vous serais utile.

— On vous le dira en temps opportun. L'essentiel est de savoir si nous pouvons compter sur vous.

— Quel sera mon rôle ?

— Cela dépendra des circonstances. Rentrez-vous à Nice, ce soir ?

— Évidemment.

— Nous ferons route ensemble.

Le nain se leva et, marchant sur la pointe des pieds, alla se planter derrière le dos du décaqué à qui il avait remis vingt francs à jouer de compte à demi.

Cet individu venait de relever cinq cents francs gagnés à la rouge. Sans Antonio, il les eût laissés sur le tapis, dans l'espoir de les doubler.

— Liquidons, lui ordonna le nain en s'accrochant à sa redingote rapée. Combien en poche ?

— Deux cents francs.

Le joueur retira à contre-cœur son enjeu ; mais ayant entendu appeler de nouveau la rouge, sur laquelle il comptait, il poussa un rugissement de déception.

Il remit la moitié de son bénéfice à Antonio, lequel exigea en plus la restitution du louis avancé.

— Filons, dit ce dernier à Pelligrani.

Ils descendirent à la gare et prirent le premier train.

Arrivé à Nice, Antonio glissa deux billets de cents francs dans la main du rataquouère.

— A tout à l'heure, lui dit-il. Nous dînerons à la villa des Orangers.

XIX

LE BOUFFON D'UN MILLIONNAIRE

Ce même jour, en revenant de déjeuner à l'office avec la patronne, Savinia avait trouvé sur son comptoir l'enveloppe qui contenait la carte de Jacques Brémont.

Elle l'ouvrit sans curiosité.

Elle en recevait tant, de ces billets doux ! Elle les déchirait ou les brûlait, après en avoir parcouru les premiers mots.

Celui-là était de la main d'un jeune homme qui ne l'offensait point par de promesses d'argent.

Il n'en disait pas long, mais il frappait juste.

— C'est de lui ! murmura-t-elle.

Elle revit en imagination le grand et le beau garçon dont le regard l'avait fascinée.

Pourtant, à première vue, elle lui avait trouvé une physionomie sèche et dure. Pourquoi était-elle revenue de suite sur cette appréciation ? C'est Jacques, ambitieux doublé d'un intrigant redoutable, possédait le don de changer de visage à volonté, d'adoucir l'éclat de ses yeux et d'amener sur ses lèvres minces un sourire bienveillant.

Avec du travail, il eût pu devenir un acteur remarquable.

Marcel le lui disait souvent pour lui montrer qu'il n'était pas dupe de sa diplomatie. Le futur ingénieur agronome répondait en ricanant :

— Il n'est pas d'exemple que le sexe masculin ait fait fortune au

théâtre, tandis que les cabots de la vie courante réussissent tous.

Il ajoutait sans rougir :

— La physionomie a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

La pauvre Savinia s'était laissée prendre à cette savante mimique. Elle subissait encore l'influence magnétique d'un regard derrière lequel se tenait embusqué ce que le conteur Edgar Poë appelle le "Démon de la Perversité".

Que lui offrait ce grand beau jeune homme ? son dévouement, rien que son dévouement ! Un frère n'aurait pas mieux parlé à sa sœur ; mais, hélas ! elle n'avait pas même un frère pour la protéger. Savinia se laissa aller à une première faiblesse en relisant la protestation enflammée de Jacques Brémont.

Au lieu de déchirer ce billet doux, comme les autres, elle le serra dans son carnet.

Des larmes lui montèrent aux yeux.

Elle songeait que ce jeune homme ne pouvait lui offrir qu'une affection passagère : il était riche, sans doute, de bonne famille ; il ne considérerait jamais la fille de la Cosaque que comme un jouet dont on se lasse vite.

Pourtant, cette vie d'isolement, au milieu d'un monde corrompu, commençait à lui peser.

Le besoin d'aimer et d'être aimée s'éveillait en elle, avec ses vagues aspirations, ses rêveries, ses espoirs qui accélèrent le sang dans les veines et font monter au visage des rougeurs fugitives.

Pas un de ses adorateurs n'avait su trouver le chemin de son cœur.

Que faut-il pour plaire ! de la jeunesse, de la prestance, un peu de conviction, si éphémère soit-elle, et l'art de s'en servir.

Il n'est pas inutile, en outre, de savoir mentir agréablement, d'imprimer à sa voix des inflexions tendres et caressantes.

Jacques Brémont n'avait pas manqué à ces principes.

Sans compter qu'il éprouvait — sentiment nouveau pour lui — une réelle attirance vers cette beauté rencontrée en chemin, sur la côte d'azur.

Il ne mentait donc pas tout à fait ; il était en plein dans son rôle. Savinia le revit, le soir, à l'heure du dîner.

Il arriva, l'un des premiers, à la table d'hôte, et se plaça, comme le matin, en face du comptoir.

Il était seul et paraissait fort triste.

Ce grand air de mélancolie lui allait à merveille. Il complétait, sans qu'il s'en doutât, son masque d'amoureux.

Savinia ne soupçonnait même pas qu'il s'agissait d'un chagrin d'argent.

Elle était touchée de sa tristesse.

Aucune fille n'admettra que son admirateur ne se montre pas profondément affligé d'aimer sans savoir s'il sera payé de retour. D'où un philosophe concluerait qu'il est bon de faire pitié pour attendrir le cœur de la femme.

Savinia et Jacques échangèrent quelques furtifs regards.

Jacques eut le sentiment que son billet doux avait trouvé une oreille complaisante.

Le premier pas était franchi.

Jacques savait gré aussi à cette jeune fille de lui adoucir les regrets de sa "culotto" de Monte-Carlo.

Dix mille cinq cents francs perdus en moins d'une heure ! dix mille cinq cents francs qu'il avait mis trois mois à gagner au cercle des Amateurs-Réunis !

C'était une forte brèche à sa réserve.

Cela l'obligerait à réduire son train de vie, à penser à l'avenir.

Depuis qu'il jouait, et avec un rare bonhour, il ne se refusait aucun plaisir matériel.

Il se nippait comme un fils de famille et dépensait sans compter. Son égoïsme seul mettait un frein à sa prodigalité ; car il ne vivait que pour lui et se déclarait satisfait quand il avait pu s'abandonner à ses appétits.

Savinia, dont les pensées confuses d'ordinaire, s'arrêtaient avec complaisance sur ce nouveau papillon d'amour, s'étonna de voir passer Pelligrani à côté de lui sans qu'ils échangeassent une poignée de main.

Le Docteur (c'est ainsi qu'on appelait ce rataquouère à la villa des Orangers) se trouvait en compagnie de deux personnages qu'on se montrait à Nice comme des curiosités.

L'un était l'archi-millionnaire Pietro Ramez et l'autre, son secrétaire, Antonio Armanzor.

La laideur repoussante de ce dernier faisait ressortir les avantages physiques de son maître, beau type de Brésilien, aux yeux noirs, au teint basané, à la chevelure frisée et très soignée où éclatait la blancheur de quelques fils d'argent.

Tous trois s'installèrent à une petite table spéciale dressée en leur honneur.

Ce n'était pas la première fois que Savinia voyait ce nain, mais tout seul.

L'avant-veille, il lui avait adressé, au passage, ce compliment :

—Mademoiselle, vous avez une fortune dans les fossettes de vos joues. Cherchez et vous trouverez.

Irritée, elle avait répondu à ce grôme :

—Si je cherchais un imbécile, je n'aurais pas de peine à le trouver.

Ce à quoi le secrétaire de Pietro Ramez répliqua :

—Bravo ! la beauté sans esprit est un plat admirable à voir, mais de goût fade et désillusionnant.

Savinia remarqua que, pendant le dîner, le Brésilien la dévisageait à tout moment.

Elle compara le regard triomphant de cet homme à celui si doux, si réservé de Jacques Brémond.

Le plus jeune avait tous les avantages, alors que son rival, de par sa fortune colossale, se croyait déjà tous les droits.

Antonio se penchait souvent à l'oreille de son maître et tous deux souriaient malicieusement.

Le Brésilien fit une grosse dépense.

Les meilleurs crus de la cave Sant'Argeli furent mis par lui à contribution ; le champagne pétilla au dessert.

A la grande table, on s'amusa de ce trio singulier.

Le vieage navré de Pelligrani était l'objet des conversations particulières.

Son aventure faisait déjà le tour de la ville : les uns le plaignaient, les autres l'admiraient ; tous tombaient d'accord pour le traiter d'imbécile.

De son côté, Jacques observait à la dérobée le rastaquouère, l'homme brun et son bouffon.

—Mon gaillard, pensait-il, aura retrouvé en ce moricaud, un pigeon doré dont il se propose d'arracher quelques plumes. Ces gens-là sont comme les chats, ils retombent toujours sur leurs pattes.

Il ne tarda pas à remarquer que les attentions du moricaud étaient pour la belle Savinia.

Il en ressentit une sourde colère.

La jalousie entraînait, pour la première fois, à la suite de l'amour, dans son cœur.

Il brûlait de savoir quel était cet homme dont la tournure, la mise, le geste, trahissaient le nabab.

S'apercevant que son voisin de gauche souriait à tout moment du conciliabule secret tenu à voix basse à la petite table :

—Je vois, monsieur, lui dit-il, que ces trois personnages étranges vous intéressent. Ils ne m'intriguent pas moins.

—Il y a de quoi, monsieur ! murmura l'autre.

—Vous connaissez l'homme brun ?

—Tout le monde le connaît, à Nice, ainsi que son fou Antonio.

—Son fou ? . . .

Jacques ne comprenait pas.

Fort complaisamment, le monsieur lui expliqua la position sociale du maître et du valet.

—Quant au troisième, dit-il, on l'appelle ici le Docteur. C'est un aventurier et un joueur enragé. Il a, paraît-il, gagné et reperdu, cet après-midi, cent mille francs au trente-et-quarante, sur une seule et même table.

—C'est exact. J'y étais. Il est donc lié avec ce Brésilien ? . . .

—Je l'ignore. Vous vous demandez sans doute par quelle fantaisie Pietro Ramez a été poussé à venir souper dans cette gargote ? . . .

—En effet.

—Il est venu voir la belle caissière. Avant huit jours, la belle et vertueuse Savinia l'aimera !

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr.

Jacques parut indigné.

Le monsieur le regarda avec curiosité.

C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans ; il portait sur le visage les traces d'une vie très agitée.

Il sourit et, touchant familièrement à l'épaule son interlocuteur :

—Vous en tenez, vous aussi, pour la caissière ? . . . Trop tard ! . . .

Toute votre belle jeunesse s'éroussera contre les millions de Ramez, joli homme, après tout, et fort aimable, m'a-t-on assuré.

Jacques Brémond se pinça les lèvres ; mais, reprenant aussitôt toute son assurance, il répliqua :

—J'habite Paris, monsieur, et je ne suis ici que pour quelques jours.

—J'en sais, assura l'autre, qui se trouvaient dans le même cas que vous, il a trois mois, et qui n'en sont pas moins restés à Nice.

—Pour la caissière ? . . .

—Absolument.

—Ce sont des fous.

—Prenez garde, jeune homme : folie d'amour est contagieuse. A demain, et que la nuit vous soit légère.

Le bonhomme se leva de table et s'en fut d'un pas lent au comptoir.

Là, il s'arrêta, pour adresser quelques mots, — des compliments sans doute, — à la caissière.

Savinia, le visage baissé, ne semblait guère l'entendre.

Il lui échappa même un geste d'impatience.

Son regard chercha celui de Jacques.

Par une savante expression de toute la physionomie, ce dernier lui renouvela l'assurance de son dévouement.

Il haussa les épaules pour lui prouver combien il souffrait des importunités dont elle était l'objet de la part de cette clientèle de roués et de désœuvrés.

La grande table s'était vidée presque entièrement.

Sant'Argeli présidait lui-même au service du Brésilien, qui lui régla sa note sans compter, en laissant un louis de pourboire.

Il le reconduisit avec force courbettes jusque sur le pas de la porte et honora même d'un grand salut le docteur Pelligrani.

Cependant, le nain, revenant sur ses pas, alla se camper tout seul devant la caisse.

Savinia s'était reculée contre la muraille.

Elle avait pâli ; ses lèvres, serrées, exprimaient la peur et l'indignation.

Jacques n'a rien perdu de tout ce manège.

Il se lève et, d'un air en apparence indifférent, fait le tour de la table, puis se rapproche vivement du comptoir.

Il arrive à temps pour entendre Savinia jeter au nain, sur un ton vibrant, ces paroles :

—Vous êtes un insolent et votre maître ne vaut pas mieux que vous !

N'écoulant que sa colère, Jacques saisit le bouffon de Pietro Ramez l'enlève de terre et, le portant comme un paquet dans la rue, l'étend au beau milieu du ruisseau, sous l'œil stupéfait du propriétaire de la villa des Orangers.

—C'est tout ce que tu mérites, disait-il, vermine, balayure d'alcove, ignoble monstre que ta faiblesse seule protège. J'en ferai autant de ton maître ! . . .

Jacques hurlait avec une conviction de moralité qui aurait paru bien singulière, dans sa bouche, à l'ami Marcel.

Rendu enfin à la liberté, Antonio se remit sur ses pieds.

Il était couvert de boue.

Il appela désespérément son maître ; mais ce dernier venait de repartir en voiture avec le Docteur.

Le nain s'éloigna de quelques pas et, comptant sur la protection de Sant'Argeli, il lança à son agresseur cette apostrophe :

—Malheur à toi !

Jacques ayant levé la main, le grôme sauta en arrière avec l'agilité d'un singe, et ces paroles sinistres s'échappèrent de sa bouche :

—Ton sang ! j'aurai ton sang !

Et il s'éclipsa . . .

Revenu de sa stupeur, Sant'Argeli se plaignit dans son langage mielleux.

—Ah ! ah ! Excellence, comme vous y allez ! . . .

—Je vais comme il me plaît, répliqua l'Excellence.

—Vous me ferez perdre la clientèle de ce noble seigneur qui a dépensé, ce soir, cent douze francs cinquante centimes à son dîner.

—Je m'en fous !

Sur cette conclusion énergique, Jacques retourna à la salle à manger.

Savinia, toute tremblante, le remercia d'un regard éploré.

Enfin ! quelqu'un prenait donc la défense de l'abandonnée : première preuve du dévouement que ce quelqu'un mettait à son service.

—Je l'ai corrigé selon son importance et ses mérites, dit Jacques.

Et comme elle semblait consternée, il s'expliqua plus clairement :

—Rassurez-vous, mademoiselle ; je n'ai pas abusé de ma supériorité ; je me suis contenté de lui coller la figure dans le ruisseau.

Sant'Argeli, qui venait d'entrer et avait entendu ces derniers mots, comprenait enfin.

Pris d'un accès de fureur, il poussa un formidable juron dans sa langue maternelle.

Jacques se retourna, dardant sur l'Italien un regard flamboyant.

L'hôtelier se calma aussitôt.

Il sortit et s'en fut à l'Office sonner la cloche qui appelait le personnel au repas du soir.

Savinia descendit du comptoir.

Jacques lui saisit une main et, la portant à ses lèvres :

—N'ayez crainte, je suis là ! prêt à vous tirer de cet enfer, sans autre ambition que de mériter votre reconnaissance.

Ce n'était pas trop maladroit pour un jeune homme aussi peu familier avec le langage du tendre.

—Je voudrais, murmura-t-elle en se dégageant, que personne ne s'occupât de moi.

—Oh ! fit-il, avec une conviction admirablement jouée, vous me broyez le cœur.

La cloche résonna de nouveau, secouée avec force par le patron.

Savinia s'éloigna d'un pas rapide ; mais, cédant à un regret, elle se retourna à demi avant de sortir et accorda à son défenseur deux mots dans lesquels elle mit toute son âme :

—Merci !... Adieu !...

Resté seul dans cette grande salle vide et à peine éclairée, Jacques se prit à rire.

Il riait de son amour comme d'une faiblesse ridicule !

Les menaces du nain lui revinrent aux oreilles : *Ton sang !... j'aurai ton sang !...*

Vaines paroles dans la bouche de cet avorton !

Pourtant, Jacques frissonnait en se les rappelant.

—Mauvaise journée ! se dit-il. J'ai commencé par perdre dix mille francs ; je termine en m'embarquant dans une sottise histoire de femme.

Il se disposait à faire un tour de promenade, lorsqu'une averse se déclara soudain.

Jacques n'avait plus que la ressource de passer la soirée au salon de jeu.

Il y retrouva sa veine du quartier latin et du cercle des Amateurs-Réunis.

Les pièces de vingt sous s'amoncelaient devant lui. Il semblait commander à la couleur. Trois fois il monta sur un numéro, et, trois fois, ce numéro sortit.

Sant'Argeli en avait chaud.

Il voyait son pauvre argent sortir de la caisse pour n'y plus rentrer ; car tous les pontes, confiant à la chance inouïe du jeune homme, misaient derrière lui.

Et à chaque pièce de vingt sous que le banquier lui jetait, Jacques soupirait, songeant qu'avec le quart de cette réussite, il eût fait fortune en deux heures à la roulette de Monte-Carlo.

Vers minuit, comme il se reposait, tout songeur, dans un fauteuil, au fond de la salle, quelqu'un s'assit auprès de lui.

—Bonsoir jeune homme, êtes-vous toujours ensorcelé ?...

C'était le convive qui, pendant le dîner, l'avait si bien renseigné sur Piétro Ramez et son bouffon

Il avait l'air si inoffensif que Jacques, malgré sa mauvaise humeur, le laissa dire.

Le bonhomme allait son petit train, enchanté de parler de la caissière.

—Oui, c'est comme ça ; on arrive ici pour passer quelques jours : le temps de perdre ses économies à la roulette ; et on s'y installe à demeure. Est-on bête, surtout quand on devient vieux !... Dire que, tous les jours, je reçois des dépêches de mes enfants ; ils me croient malade, ils me supplient de rentrer au bercail !

Se penchant à l'oreille de Jacques :

Le meilleur service que vous pourriez me rendre, dit-il, ce serait de l'enlever.

Jacques haussa les épaules :

Il allait prier l'importun de le laisser à ses réflexions lorsque ce dernier attira son attention sur un personnage qui venait d'entrer.

—Je vous ai expliqué Piétro Ramez et son secrétaire. Voici son matamore.

—Son matamore ?... demanda Jacques, qui se prenait de curiosité.

—Oui, son spadassin à gages, un Mexicain, du nom de Lagus. Cet individu a déjà tué en duel trois malheureux qui portaient ombrage à son patron.

L'individu en question était de moyenne taille, maigre, sec, nerveux, d'allures dégagées ; il affectait un air hautain et agressif.

—Lagus ne vient jamais ici, ajouta l'homme aux confidences. Méfiez-vous, jeune homme, si vous tenez à profiter de votre belle jeunesse.

Jacques se redressa.

Le matamore tournait autour de la table de jeu, comme s'il cherchait quelqu'un.

Cette exploration terminée, il fouilla de ses yeux noirs et perçants, le fond de la salle.

Son regard se croisa avec celui du jeune homme.

Jacques sentit l'ennemi.

Batrait-il en retraite ? Cette prudence n'était pas de son âge.

Confiant en sa force physique, il retourna à la roulette et recommença à pointer.

L'horloge sonna la demie.

A une heure précise, Sant'Argeli devait congédier son monde.

Soudain, comme Jacques se baissait pour ramasser son enjeu doublé par le croupier, le matamore le repoussa de la main, disant :

—Êtes-vous fou ou voleur ? cet argent est à moi ?

Jacques lui saisit le bras.

—Retirez ces insultes, misérable ! sinon !...

—Par un effort suprême, le Mexicain se dégagea. Jetant son gant au visage de Jacques.

—J'attends vos témoins, mon petit monsieur.

Jacques était très pâle, mais de sang-froid.

—Mes témoins, dit-il, les voici.

Il montrait ses poings,

Avant que le matamore eût le temps de se mettre sur la défensive, il l'envoya, d'une formidable poussée, rouler sur le plancher.

Lagus se releva tout meurtri.

Une lame de couteau brillait dans sa main droite,

Mais, en un clin d'œil, il fut désarmé par les témoins de cette scène rapide.

Jacques profita de la bagarre pour remonter dans sa chambre.

Entendant rentrer Pelligrani, il alla frapper à sa porte.

—Qui est là ? demanda le rastaquouère.

—Moi, Jacques Brémond.

—Bonsoir.

—Ouvrez.

—Je n'y suis que pour moi.

—Il faut pourtant que je vous parle.

Je vous écoute.

—Vous jouez un vilain jeu, Pelligrani ! Dites à votre commanditaire que je ne le crains pas, ni lui, ni son petit monstre, ni son Mexicain !

—Tout ça, c'est de l'hébreu pour moi.

—Ne faites donc pas le bon apôtre !

—Vous n'avez rien de plus sérieux à me dire ?

—Non, en attendant l'occasion de vous froter les côtes.

Le lendemain matin, vers huit heures, deux gentlemen se présentèrent à la villa des Orangiers et y demandèrent Jacques Brémond.

Sant'Argeli les fit passer dans un salon réservé ; puis il alla prévenir le jeune homme.

Jacques ne connaissait personne à Nice ; ces gentlemen ne pouvaient être que les témoins du spadassin au service de Piétro Ramez.

Il leur fit répondre qu'il ne voulait recevoir qui que ce fût sous aucun prétexte.

Cette aventure ne laissait pas que de l'inquiéter un peu.

Il ne se sentait pas de force à lutter contre tant de millions dans une seule bourse.

On pouvait, à forces d'outrages, le mettre dans l'obligation d'accepter un duel inégal.

De la part de telles gens, tout était à redouter.

Les menaces du nain résonnaient toujours à ses oreilles.

Or, il se targuait d'être pratique et de dominer jusqu'à ses passions, lorsque l'intérêt le commandait.

Il sacrifia son amour naissant et résolut de quitter un pays où il n'avait plus que de l'argent à perdre et des dangers à récolter.

Il fit monter Sant'Argeli dans sa chambre.

—Ces gens sont-ils partis ? demanda-t-il.

—Oui, Excellence.

—Qu'ont-ils dit ?

—Rien, Excellence.

—Donnez-moi ma note et faites amener une voiture.

—Vous nous quittez, monseigneur ? dit l'hôtelier en simulant un regret que son sourire démentait.

—Oui, et je ne suis pas près de revenir.

—N'oubliez pas mon adresse, Excellence ; tout à votre service.

Jacques fit sa valise, chargea un domestique de la porter dans la voiture et descendit lentement l'escalier.

Comme il passait devant le bureau de l'hôtel, il aperçut Pelligrani en conférence avec la patronne.

Il s'arrêta pour prêter l'oreille, et ces mots, prononcés par Angélica, parvint jusqu'à lui :

—C'est grave, c'est très grave.

Il n'en entendit pas davantage ; sans doute on l'avait vu et on se taisait.

Ferait-il ses adieux à Savinia ?...

Il s'était juré de partir sans la voir ; mais, vraiment, c'était trop exiger de la volonté humaine.

L'instinct le poussa dans la salle à manger, où Savinia se trouvait seule.

—Adieu, mademoiselle, dit-il ; mais, avant de m'éloigner, de me séparer de vous pour toujours peut-être, je dois vous avertir que des intrigants jouissant de toutes les ressources de la fortune ont résolu votre perte. Fuyez cette ville maudite, et, si jamais vous venez à Paris, rappelez-vous que Jacques Brémond vous a promis son dévouement, tout son dévouement.

Elle était très pâle. Ses beaux yeux attristés en disaient plus qu'elle ne l'aurait voulu.

—Je suis bien malheureuse, murmura-t-elle, et je n'ai plus personne pour me défendre.

C'était l'inciter à retarder son départ, à l'assister jusqu'à ce qu'elle fût à l'abri de ses ennemis.

Il le comprit, et toutes ses résolutions fléchirent un instant.

L'arrivée de Sant'Argeli le rappela au sentiment de sa sécurité personnelle.

Il se crut fort en abandonnant Savinia à son sort : il n'était que l'âche et égoïste.

Il ne méritait pas que cette jeune fille, belle entre toutes et "brave" comme on dit en Province, le choisit pour défenseur.

Jacques Brémond salua et, suivi de Sant' Argeli, qui lui avait pris des mains sa valise, il quitta la villa des Orangers.

Il ne s'était pas retourné une seule fois !

Il n'avait pas vu les larmes de Savinia !

XX

UNE OCCASION

La voiture qui amenait Jacques Brémond à la gare venait à peine de s'éloigner, que Sant' Argeli, les bras croisés, le visage écarlate, se campait devant Savinia, restée à son comptoir.

Ah ! s'écria-t-il, vous en faites de belles, mademoiselle ! Chartier ! Tous mes compliments, je ne sais ce qui me retient de vous donner votre congé.

Elle essuya furtivement ses larmes et, relevant la tête devant cette attaque imprévue :

—Je suis prête, déclara-t-elle, à quitter cette maison. Réglez-moi mon compte et nous nous séparerons.

—Votre compte ! Répliqua l'hôtelier : Je vous suis redevable d'un trimestre d'appointements, à cent francs par mois, ça, je ne le nie pas ; mais qui me remboursera les cinq cents francs que m'a coûté l'inhumation de Mme votre mère... que Dieu ait en sa sainte garde. Et je ne compte pas les avances que je lui ai faites pendant sa maladie, tant en loyer qu'en nourriture.

—Assez, monsieur ! interrompit-elle indignée, j'entends vous rembourser jusqu'au dernier centime. Vous m'avez déliée de toute reconnaissance envers vous, je sais à quoi m'en tenir sur votre prétendue amitié, je ne suis pas votre dupe !

Dans sa grossièreté native, Sant' Argeli avait dépassé le but.

Il baissa le ton, reprit ses allures rampantes et s'approchant de la pauvre enfant :

—Ne vous fâchez pas, mademoiselle, et dites-moi bien franchement ce qui a motivé votre indignation contre le seigneur Antonio !

—Cela n'intéresse que moi, répondit-elle. Tant que vos clients se contenteront de m'assommer de leurs galanteries, je les subirai : mais dès qu'ils deviendront insolents, je les remettrai à leur place.

—Le seigneur Antonio est pourtant de bonne compagnie. Ne vous aurait-il point adressé, de la part de son maître, quelques compliments qui n'étaient point de saison ?...

Il brûlait d'en savoir plus long.

Il s'assura que personne ne l'écoutait et s'appuyant au comptoir :

—Que vous a dit le nain ? demanda-t-il.

—Je vous répète que cela me regarde seule.

—Il franchit les trois marches qui conduisaient à la caisse.

Par un mouvement rapide, Savinia appuya à trois reprises sur le bouton de la sonnerie électrique communiquant avec le bureau de la villa.

La vieille accourut avec une vélocité qui faisait honneur à ses jambes de cinquante-trois ans.

Sant' Argeli, pris au piège, s'était rejeté à l'écart ; mais, son air déconfit le trahissait.

—Madame, s'écria Savinia, je vous annonce que Monsieur m'a congédiée et que je partirai d'ici demain matin. Vous voilà avertie et vous avez le temps de me chercher un remplaçante. D'ici là, ayez la bonté de veiller à ce que Monsieur me laisse tranquille.

Les poings sur les hanches, la vieille s'avança vers son mari.

Et roulant des yeux furibonds, tordant sa bouche édentée, elle envoya au nez de l'infidèle une volée de vérités auxquelles il ne put mettre fin que par un double soufflet appliqué d'une main vigoureuse.

Sant' Argeli, ayant ainsi prouvé que la force prime le droit, s'exquiva de la salle à manger.

Il s'évitait, par cette retraite habile, le spectacle toujours pénible d'une attaque de nerfs.

Après avoir poussé deux cris de paon et proféré divers jurons, Angélica monta tranquillement s'asseoir à la caisse, auprès de Savinia.

Sa physionomie s'était détendue en moins d'une seconde.

Un affreux sourire flottait sur ses lèvres

—Mademoiselle Chartier, dit-elle tout bas, vous êtes une brave et honnête fille. Je voudrais vous garder toute ma vie auprès de moi.

Puis soudain, avec un tremblement dans la voix :

—Que vous a-t-il fait, mon bandit ?

—N'en parlons pas, madame, je vous en prie !...

—Alors, c'est bien vrai, il vous a congédiée ?

—Non, madame ; mais je partirai quand même demain, pour votre tranquillité, comme pour la mienne.

—Pauvre chérie ! qu'allez-vous devenir toute seule, sans ressources ?

—Je ne veux pas y penser à l'avance.

—C'est très brave, mais très imprudent, fit observer Angélica.

Et prenant dans ses mains sèches et ridées la jolie menotte de l'enfant :

—Heureusement que je suis là ! dit-elle. Si je vous trouvais un bon petit emploi, bien tranquille, le prendriez-vous ?...

Savinia la considéra avec étonnement.

Elle n'aurait jamais cru que cette mégère put s'intéresser à quelqu'un.

Elle en concevait une vague inquiétude, une instinctive défiance. Le vieille souriait toujours et ses yeux retrouvaient de leur ancienne douceur.

—Je ne refuserai jamais du travail, répondit enfin Savinia.

—Personne n'en doute, ma belle ! Bref, voici de quoi il s'agit : une dame très honorable, très riche également, ce qui ne nuit jamais, m'a demandé hier de lui chercher une demoiselle de compagnie capable de lui faire sa correspondance et de déchiffrer avec elle, au piano, les partitions nouvelles. Elle offre deux cents francs par mois, la table et le logement.

Savinia plongea son franc regard dans celui de la vieille.

—Vous connaissez bien cette dame ? demanda-t-elle.

—Parfaitement. Comme je ne prévoyais pas, hier, que vous nous quitteriez sitôt, je ne lui ai point parlé de vous.

Tout cela commençait à prendre une tournure naturelle,

Savinia, déjà au regret, dit en soupirant :

—Alors il sera peut-être trop tard.

—Non, ma mignonne : je devais présenter à cette dame la fille d'un de mes voisins ; mais, puisque vous êtes décidée, c'est vous qui aurez la préférence.

Des obstacles se dressaient dans l'imagination de la malheureuse jeune fille.

—Elle voudra pas de moi, dit-elle, je ne suis pas assez forte pianiste.

—Essayez toujours.

—Il sera de mon devoir de l'avertir.

—Sans doute. Quand elle vous aura vue, elle n'en cherchera pas d'autre. Il lui faut une personne très douce, très dévouée. Cette dame est veuve ; elle a des moments de tristesse, d'abattement, durant lesquelles vous aurez à vous transformer en sœur de charité !

Il n'en fallait pas davantage pour rassurer Savinia.

Sœur de charité ? c'était le rêve qu'elle caressait dans ses nuits sans sommeil ; mais il lui manquait la foi et elle n'aurait pas voulu, même dans l'espoir d'une tranquillité éternelle, mentir à Dieu.

—Oh ! madame, dit-elle, combien je vous serai reconnaissante !

Vous pouvez compter sur moi, mon enfant, dit la vieille en accentuant son affreux sourire.

Savinia ne demandait qu'à espérer, qu'à croire.

Pourtant, son regard ne quittait pas celui de la mégère et y surprenait parfois des lueurs étranges.

—Comment s'appelle cette dame ? demanda-t-elle.

—Madame de Lastoul, répondit après une imperceptible hésitation la confidente de Pelligrani.

—Elle habite Nice ?

—Non, aux environs, à... je ne sais pas au juste. Elle vient toujours en coupé et s'en retourne de même. Sa villa est située à deux lieues tout au plus.

—Cette dame vous a bien promis de revenir ?...

—Oui, elle doit dîner chez des amis et passer par ici avant de s'en retourner chez elle.

Savinia n'osa pas demander de plus amples renseignements.

Elle passa la journée dans une attente nerveuse.

Enfin, le soir arriva.

Savinia consultait à tout moment l'horloge et prêtait l'oreille aux bruits de la rue.

Elle respira plus à l'aise lorsque, après le dîner, Sant' Argeli entraîna la clientèle au salon de roulette.

Le Brésilien et son buffon n'avaient pas reparu ; Savinia n'y pensait même plus.

La cloche de l'office résonnait pour l'appel du souper lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte de la villa des Orangers.

D'un élégant coupé attelé de deux chevaux fringants, Savinia, vit, à la lueur d'un bec de gaz, descendre une dame en noir.

Quelques instants après, Angélica arrivait souriante :

—Venez, ma belle, Mme de Lastoul vous attend au bureau. Profitez de ce que mon bandit est occupé, et terminons-en dès ce soir. Savinia la suivit, tremblante d'émotion.

Mme de Lastoul paraissait âgée d'environ cinquante ans.

Ses vêtements de deuil et ses cheveux déjà tout blancs lui donnaient un air respectable que démentait l'expression de fausseté répandue sur sa physionomie.

Mais Savinia était trop inexpérimentée pour juger une personne

qu'elle voyait pour la première fois, dans des circonstances aussi habilement préparées.

—Voici ma protégée, dit Angélica à la femme en noir, vous ne sauriez trouver, madame, une demoiselle de compagnie plus avenante, plus douce de caractère, plus estimable à tous les points de vue.

Mme de Lastoul examina de la tête aux pieds la postulante, Ses petits yeux gris laissaient percer l'admiration qui lui faisait éprouver la beauté de Savinia.

—Mademoiselle, dit-elle d'une grosse voix enrouée, est au courant de mes conditions ?

—Oui, répondit Angélica.

La jeune fille confirma cette réponse par une gracieuse inclination de tête.

—Et vous accepteriez ?... fit la matrone.

—Avec bonheur, madame, dit Savinia ; mais je crains d'être au-dessous de ma tâche ; je ne suis pas très forte musicienne, je joue du piano comme tout le monde, sans aucune virtuosité.

—Oh ! dit Mme de Lastoul, vous n'aurez pas affaire à une maîtresse exigeante. J'avais un certain talent dans ma jeunesse, même que j'ai obtenu, à l'âge de quinze ans, un deuxième accessit de piano au Conservatoire de Bruxelles ; mais j'ai si peu pratiqué depuis. Dame ! les doigts se rouillent à la longue. Nous nous rattrapperons sur les bouquins, mademoiselle. Aimez-vous la lecture ?

—Beaucoup, madame.

—Moi, je l'adore. Et puis, nous causerons, nous bavarderons. Nous nous baladerons...

Elle se reprit aussitôt :

—Nous nous promènerons en voiture. Vous m'accompagnerez au concert. Bref, nous tuerons le temps de notre mieux avant qu'il ne nous tue.

La vulgarité de ce langage ne laissait pas que d'étonner un peu Savinia ; mais elle ne se s'arrêta à ces détails, et la veuve lui ayant demandé si elle serait disposée à entrer de suite à son service :

—Quand vous voudrez, madame, répondit-elle avec une joie d'enfant.

Angélica crut devoir faire observer que Savinia n'avait pas encore dîné.

—Qu'à cela ne tienne ! repartit Mme de Lastoul, mademoiselle soupera à la maison et c'est moi qui lui tiendrai compagnie. A propos, ajouta-t-elle, j'ai oublié de vous dire hier que j'avais vendu ma villa des bords de la mer. J'en ai loué une toute meublée à Nice. Au printemps, nous filerons à Paris et de là en Bretagne. J'en ai assez de Nice, on y fait trop de potins.

Elle tira de son carnet une carte de visite.

—Voici mon adresse, madame Sant'Argeli. Si mademoiselle veut bien partir avec moi, vous lui expédiez sa malle demain matin.

Et prenant un petit air de bonhomie câline :

—Laites votre valise, mademoiselle, je vous donne un petit quart d'heure et... nous partons.

Dans cette précipitation Savinia ne vit que l'avantage de s'épargner une scène avec Sant'Argeli. Elle était sans ressources et beaucoup trop fière pour exiger le paiement de ses gages.

Une occasion qu'elle considérait comme providentielle se présentait d'échapper aux poursuites de cet et de sa clientèle ; elle n'hésita pas.

La voyant si bien disposée, Mme de Lastoul lui conseilla de faire sa malle.

—Mon domestique, dit-elle, la mettra à côté de lui sur le siège. Seulement dépêchez-vous. Je vous attends.

Angélica s'offrit à aider la jeune fille et monta avec elle dans sa chambre.

Elles eurent bientôt fait d'empiler la modeste garde-robe qui composait tout l'avoir de la demoiselle de compagnie.

La vieille l'encourageait de bonnes paroles :

—Ah ! vous en avez une chance ! Ce que vous serez heureuse chez Mme de Lastoul !... Je lui ai déjà fourni une femme de chambre qui n'a eu qu'à s'en louer... Mme de Lastoul a l'air un peu sans façons, au premier abord ; mais elle connaît les usages... Elle a fréquenté le meilleur monde.

Savinia ne l'écoutait guère.

L'âge de Mme de Lastoul, ses cheveux blancs, sa tenue sévère de veuve inconsolable, avaient suffi pour lui inspirer une confiance absolue.

Elle quittait avec bonheur cette maison où elle avait été si malheureuse depuis la mort de son père.

On lui faisait espérer d'aller à Paris, de voyager, de voir du pays et de ne plus revenir à Nice !

C'était la délivrance, avec de riantes perspectives.

Quand tout fut prêt, Angélica alla s'assurer si son époux était toujours au salon de roulette.

Rassurée sur ce point, elle remonta et, se gardant bien d'appeler un domestique, elle aida elle-même Savinia à porter sa malle jusqu'à la voiture.

Mme de Lastoul, qu'elle avait prévenue, était déjà installée dans le coupé.

Le cocher s'empressa de prendre la malle.

Angélica ouvrit la portière.

—Adieu, mademoiselle Chartier, dit-elle, et croyez bien que je vous regretterai toujours.

—Dépêchons-nous, fit Mme de Lastoul de sa grosse voix enrouée.

Savinia s'assit auprès d'elle et le coupé s'éloigna au grand trot de ses chevaux fringants.

XXI

TENTATION

Quelques jours après ces événements, la demoiselle de compagnie de Mme de Lastoul avait toutes raisons de se demander si elle rêvait ou si elle était bien éveillée.

Cette respectable dame la comblait d'égards, de prévenances, d'attentions de toutes sortes.

Elle ne lui donnait jamais d'ordre.

Une fille adorée n'eût pas mieux été considérée par sa mère.

Et cela avait commencé dès le premier jour.

Savinia s'était réveillée dans une chambre luxueuse, au premier étage.

Le parquet disparaissait sous un tapis d'une incomparable richesse de dessin.

Les meubles, de style Louis XV, semblaient sortir de chez le tapissier. Ils étaient tendus de soie crème semée de bouquets aux fraîches couleurs et présentaient les formes les plus variées et les plus élégantes.

La garniture de cheminée était un modèle de cet art charmeur dont le secret s'est malheureusement perdu.

Au centre, une pendule rocaille soutenait un amour triomphant qui, debout sur la phère terrestre, semblait dominer le monde et menacer de sa flèche d'or les mortels assez audacieux pour le contempler.

Le lit était entouré sur trois côtés de dossiers rembourrés, capitonnés et tendu de gros damassé.

Une vague odeur de bois de rose parfumait cette bonbonnière.

Le regard était attiré de tous côtés par de ravissants petits meubles : étagères, chiffonniers, tables à miroir, surchargées de bibelots, de curiosités dignes d'un musée de souverain.

C'était le raffinement dans le confortable ; cela témoignait d'une recherche de luxe, que, seules, les grandes fortunes savent procurer.

Mme de Lastoul avait dit à Savinia, en la reconduisant elle-même jusqu'à sa chambre :

—Ici, mon enfant, vous êtes chez vous et j'espère que vous n'y serez pas trop mal. Dormez en paix. Je vous enverrai votre femme de chambre, vers dix heures, pour vous aider à vous habiller.

Il y avait de quoi donner à réfléchir à une jeune fille qui, la veille, se trouvait en passe de manquer de domicile.

Ce mot : Pourquoi ? s'imposait à son esprit.

A l'heure convenue, la femme de chambre frappa doucement à la porte.

Savinia, qui était debout depuis longtemps habillée, lui ouvrit, disant :

—Je n'ai besoin de personne. Veuillez vous assurer si Mme de Lastoul désire me voir.

—Oh ! fit la domestique, charmante soubrette à l'œil vif et trop intelligent. Mme de Lastoul ne se lève jamais avant onze heures.

—Dites-lui toujours que je suis à sa disposition.

—Oh ! je ne me permettrai pas de la réveiller.

Prenez un air empressé et soumis :

—Mademoiselle aurait dû me sonner pour que je lui apporte son déjeuner. Mademoiselle prend-elle du café au lait ? Préfère-t-elle le chocolat, le thé ?...

—Je ne prendrai rien aujourd'hui. Merci.

Et Savinia referma doucement sa porte.

Cet excès de prévenances réveilla en elle toutes ses craintes.

Elle se rappela l'avertissement de Jacques Brémond.

Le cœur lui battit en songeant qu'elle était peut-être tombée dans un piège.

Et, pour se donner du courage, elle retira de son carnet la carte de Jacques et y relut sa promesse de dévouement.

Des larmes lui vinrent aux yeux.

Sole, désormais, allait-elle donc se trouver en butte aux entreprises criminelles des ennemis qu'il lui avait signalés.

Elle lui savait gré de cette preuve d'intérêt ; mais elle ne s'expli-

quait pas la cruauté avec laquelle il l'avait abandonnée, au mépris de ses protestations enflammées.

Fallait-il en conclure que ce jeune homme ne croyait qu'à moitié aux dangers dont il la prétendait menacée ? . . .

Dans tous les cas, elle se tiendrait sur la défensive, prête à se retrouver aux prises avec toutes les difficultés de la vie.

Elle se regarda dans une glace.

Son humble tenue de douil faisait une tache noire sur ces soies claires d'une fraîcheur éclatante, sur ces ramages de fleurs printanières.

Était-elle donc si parfaite pour inspirer jusqu'à la pensée d'un crime ? . . . Elle n'avait pas cette prétention, et voyant s'écouler paisiblement l'heure dans cette retraite capitonnée, elle se rassura peu à peu.

Vers midi, la femme de chambre vint lui annoncer que le déjeuner était servi et que Mme de Lastoul l'attendait à la salle à manger.

— Je vous montre le chemin, dit-elle.

Savinia la suivit.

Enfin, elle allait pouvoir observer de près cette étrange veuve qui, sans la connaître, se comportait avec elle en bienfaitrice.

Elle descendit par un large escalier de marbre blanc, garni à chaque marche, le long du mur, de plantes vertes au feuillage luxuriant.

La salle à manger, haute et vaste, était de style moyen-âge ; d'admirables peintures à fresque ou des tapisseries anciennes décoraient la muraille.

La cheminée au large manteau sculpté en pleine pierre constituait un véritable monument imité de l'art gothique.

Les chenets, en fer forgé, représentaient deux chevaliers armés pour la croisade.

Le mobilier, tout en chêne, avait l'aspect sévère de son époque. Les sièges étaient garnis de cuir de Cordoue.

Mme de Lastoul s'était fait servir au bout de la grande table, près de la cheminée, où flambaient d'énormes bûches de hêtre.

Elle était déjà installée devant son assiette lorsque Savinia entra.

Elle se leva, alla au-devant de la jeune fille et, lui prenant affectueusement les mains, l'embrassa.

Ce baiser produisit une impression pénible à Savinia.

— Asseyez-vous, mon enfant, dit la veuve, là, en face de moi. Si la chaleur vous incommode, nous nous reculerons. C'est que, voyez-vous, moi, je suis frileuse comme une vieille chatte enrhumée.

Un domestique en grande livrée les servit avec la plus louable attention.

A peine si on l'entendait marcher et remuer les assiettes.

Le menu était des plus fins, les meilleurs crus de France défilèrent sur la table.

Mme de Lastoul trouva l'emploi des trois verres de forme différentes placés devant elle. Elle faisait tout particulièrement honneur à certain vieux bordeaux de l'année de la Comète.

La bonne dame jouissait d'un excellent appétit ; elle n'en perdait pas une bouchée.

Elle devait être brouillée depuis longues années avec l'eau : elle ne toucha pas une seule fois à la carafe.

Elle engageait sa demoiselle de compagnie à faire comme elle ; mais Savinia, autant par méfiance que par sobriété, ne but que de l'eau rouge.

Elle était toute confuse de se voir si bien servie.

Les mille complaisances de Mme de Lastoul lui causaient plus d'embarras que de plaisir.

Au dessert, la langue de la bonne dame se délia tout à fait et l'extrémité de son nez, terminé en boule, prit une teinte d'un beau violet.

— Mais, dit-elle, vous n'avez rien mangé, ma chère enfant, vous ne buvez pas. Il faudra réformer ce régime qui vous conduirait tout droit à l'anémie.

Savinia fit remarquer qu'elle se portait à merveille.

— Parbleu ! s'écria Mme de Lastoul, à votre âge et bâtie comme vous l'êtes, on défie toutes les épidémies. Mais la jeunesse, ça passe vite ; il est bon et prudent de se donner des forces pour résister aux assauts de l'âge. C'est comme ça que je me suis conservé un estomac d'antruche.

Et c'était là cette dame respectable que la femme Sant'Argeli avait dépeinte à Savinia !

La jeune fille, toute rougissante, ne savait que dire.

Elle ne se trouvait pas de force à tenir compagnie à une pareille gaillarde.

On servit le café dans des tasses d'argent finement ciselées.

Tout était luxueux dans cette maison. tout respirait l'opulence.

Pour clôturer le repas, Mme de Lastoul se versa un verre de fine-champagne et le dégusta à petits coups, en connaisseuse.

Savinia refusa d'y goûter.

— A votre aise ? fit la veuve ; mais, vraiment, c'est regrettable de ne pas profiter des bonnes choses de la création. Evidemment, faut n'abuser de rien . . . surtout de la sobriété.

Elles étaient à table depuis une heure et demie, au grand déplaisir de Savinia.

— Vous vous ennuyez, lui dit la veuve, et je comprends ça. Ma société n'est pas très récréative. Ce n'est pas que je manque d'instruction, mais j'ai tout oublié.

Savinia prit cette sortie pour un reproche au sujet de son attitude réservée.

— Excusez-moi, madame, balbutia-t-elle, je tâcherai d'être un peu plus gaie . . . Vous devez comprendre . . .

— Si je comprends ! interrompit Mme Lastoul. Ah ! ma pauvre enfant, que je vous plains d'avoir été au service de Sant'Argeli ! . . . Quelle boîte que cette villa des Orangers ! je sais ce qu'elle me coûte.

Elle n'acheva pas le mot, devint cramoisie et changea subitement de conversation.

— On m'a livré hier, dit-elle, un piano de six mille cinq cents francs qui n'a pas son pareil. Il rend des sons de harpe. Venez voir mon piano, ma mignonne.

Elle se leva.

Savinia la suivit au salon où se trouvaient réunies les richesses de la fantaisie moderne.

Statue de marbres, bronzes, tableaux aux cadres somptueux, étoffes chatoyantes, meubles de tous les styles, rien n'y manquait pour la commodité et pour le plaisir des yeux.

Savinia en fut éblouie au premier moment.

Mme de Lastoul ouvrit son piano de six mille cinq cents francs.

— Allons ! ma belle, jouez-moi quèqu'chose . . . quèqu'chose de gai, hein !

Et elle alla se pelotonner dans un fauteuil moelleux où, fermant à demi les yeux, elle s'abandonna au travail de la digestion.

En fait de musique, Savinia préférait celle des maîtres qui ont la prétention de parler à l'âme et non aux jambes.

Elle préluda avec une certaine sûreté de main qui donna à Mme de Lastoul la plus haute opinion de son talent de pianiste.

— Parfait ! mignonne, fit la veuve sans rouvrir les yeux, vous en mouillez ! . . . Envoyez-moi une valse . . . Ça me bercera . . . Si je m'endors, ne me réveillez pas . . . on est si bien dans ce fauteuil !

Savinia savait par cœur les valses de Métra, le regretté compositeur français, pour lequel le comte Dourakine professait une admiration particulière.

Elle en joua la moitié d'une et s'arrêta en entendant sa maîtresse ronfler comme un tuyau d'orgue.

Le singulier métier qu'on lui faisait faire ! . . .

Mme de Lastoul était une de ces femmes qui gagnent de moins en moins à être connues ; son genre, son langage, ses attentions excitaient en Savinia une légitime méfiance.

La demoiselle de compagnie referma doucement le clavier, aux touches d'un blanc immaculé ; et, marchant sur la pointe des pieds, elle fit le tour du salon.

La beauté des tableaux, des objets d'art, des tentures et tapis lui prouva que Mme Lastoul mentait en prétendant avoir loué une villa toute meublée.

— Cette femme, se dit Savinia, n'est pas chez elle. Alors . . . chez qui suis-je donc ? . . .

Chez l'ennemi, peut-être . . . l'ennemi signalé vaguement par Jacques Brémont ? . . .

Que faire ? où aller ? . . .

Savinia se prenait à regretter la hâte avec laquelle elle avait quitté la villa des Orangers.

Mais qui était l'ennemi assez audacieux, assez puissant pour avoir conçu et exécuté ce plan machiavélique ? . . .

Savinia interrogea ses souvenirs.

Les paroles que lui avait adressées le nain lui revinrent à l'esprit. Elle ne lui en avait pas laissé dire davantage et c'est à ce moment que Jacques, indigné, était intervenu.

Elle se rappelait également les sinistres imprécations d'Antonio :
" *Ton sang ! . . . J'aurai ton sang !* "

Elle n'oublierait jamais ce cri de rage impuissante où éclatait la haine, la soif de vengeance.

En y pensant elle n'osait plus reprocher à Jacques de l'avoir abandonné.

Elle se réjouissait maintenant de le savoir à l'abri de ces misérables.

De telles réflexions n'étaient pas faites pour la rassurer sur son propre compte.

Elle écarta les rideaux de la fenêtre et sa peur augmenta en ne voyant devant elle que des champs où des oliviers se profilaient sur l'horizon brumeux d'un ciel d'hiver.

Était-elle à Nice ou aux environs.

Cette somptueuse demeure se trouvait-elle isolée en pleine campagne ? . . .

Savinia se reprocha de n'avoir rien observé, la veille, sur le parcours de la voiture.

Elle n'y avait même pas songé : les chevaux allaient un train d'enfer pendant que Mme de Lastoul l'étourdissait de paroles.

Elle était venue là en toute confiance.

Mme de Lastoul ne se réveilla qu'à quatre heures. Elle se frotta les yeux avant de les rouvrir, bâilla à se décrocher la mâchoire, et apercevant Savinia assise auprès de la fenêtre :

— Ça va mieux, fit-elle.

Elle appuya sur un bouton de sonnette électrique.

Le valet de chambre apparut aussitôt.

— Le thé et les gâteaux, commanda Mme de Lastoul.

Savinia, tenant à rester jusqu'au bout dans son rôle, vint s'asseoir auprès d'elle.

— Quel temps fait-il ? demanda la veuve.

— Brumeux.

— Dommage ! nous serions allées faire un tour de voiture. Quelle utopie que le soleil de Nice quand il n'y en a pas ! Allez ! janvier est toujours janvier, même dans le midi et demi. Comment allons-nous tuer le mauvais temps jusqu'au dîner ?

— Je suis toute à votre service, madame.

— Cela ne vous ennuyait-il pas trop de me lire deux ou trois colonnes de journal ?...

— Mais non, madame, tant que vous voudrez.

Le domestique servit le thé dans de ravissantes tasses en porcelaine de Sèvres.

— Sucrez-vous, mon enfant, dit la veuve. Vous n'avez peut-être pas l'habitude de goûter ?...

— Non, madame.

— Faudra la prendre ; tous les bons médecins vous enseigneront qu'il est stomacique de faire quatre repas par vingt-quatre heures et même cinq en cas de veillée. Je ne rate jamais de souper en revenant du théâtre et je m'en trouve bien.

Pour lui faire plaisir, Savinia prit du thé pur, mais laissa le rhum et les gâteaux.

Quant à la bonne dame, son somme paraissait lui avoir rouvert à deux battants les portes de l'appétit.

Après s'être bourrée de sandwiches arrosés de thé au rhum :

— Veuillez, mon enfant, dit-elle, prendre la *Vie en rose* en m'en servir une petite tranche.

Savinia ouvrit de grands yeux étonnés.

— Comment ! belle jeunesse, s'écria la veuve, vous ne connaissez pas la *Vie en rose* ?... C'est un charmant journal, le seul que je lise en entier. On n'y trouve jamais de politique, mais des potins de salons, de coulisses, de boudoirs, et des petits contes récréatifs, des histoires à pouffer, et des études de mœurs sur le monde où l'on oublie de s'embêter. La *Vie en rose* justifie son titre. Elle ne prend jamais rien au tragique et n'a d'autres prétentions que de distraire ses lecteurs et lectrices, sans leur casser la tête. Tenez, c'est ce canard qui montre le bout de son nez rose sous cette pile de journaux.

— Canard ! répéta Savinia.

— Oui, on appelle ainsi les feuilles publiques qui ne tirent pas à conséquence. Il faudra, ma charmante, vous habituer au jargon de la bonne société ! Soyez de votre siècle, si vous voulez que votre siècle soit pour vous.

Savinia prit la *Vie en rose* et la passa à Mme de Lastoul.

Celle-ci en parcourut le sommaire :

— Ah ! dit-elle, voilà un titre qui me va : *Fortune faite*, c'est fameux ! Voyons si la marchandise tient ce que promet l'étiquette.

Savinia commença à lire à haute voix et bientôt ses joues se colorèrent.

Fortune faite était une de ces fantaisies comme on en sert, par cette fin de siècle, dans les "canards", pour la satisfaction des blasés.

Savinia avait laissé tomber de ses mains la *Vie en Rose*.

— Je trouve ce récit très intéressant, dit la bonne dame. Que nous montre-t-il ? L'état d'une belle jeune fille pauvre qui a l'œil sur les difficultés de l'existence.

Et riant aux éclats :

— Voilà un mot trouvé !

Savinia dut achever la lecture de *Fortune faite*.

Elle ajouta en toute franchise :

— Je ne comprends pas, madame, que vous me fassiez lire tout haut des choses aussi insipides.

Mme de Lastoul accepta sans broncher le reproche de sa demoiselle de compagnie.

Même elle fila doux, battit en retraite, s'excusa sur un ton doux :

— Ne nous emballez pas, ma mignonne ! Je suis tout confuse d'avoir blessé vos justes susceptibilités. J'aurais dû me rappeler qu'à votre âge on tel écrit m'aurait ennuyée. Dame, c'est que, depuis mes dix-sept ans, j'ai bien changé, je suis de mon siècle et mon siècle a les oreilles blindées. Évidemment, cette bagatelle de *Fortune faite* n'est pas spirituelle si on la prend au pied de la lettre... pas pour un sou ; mais ça ne tire pas à conséquence, oh ! pas du tout ; c'est un paradoxe...

— Pas pour moi, madame, n'hésitez pas à déclarer Savinia.

— Entendu, mon enfant. Je vous dirai cependant qu'il faudra

vous habituer tout doucement au bavardage mondain. Je reçois des amis qui sont comme moi, de leur siècle, et qui, sans faire de tort à personne ne se gênent pas pour bavarder à tort et à raison.

— Si ces personnes sont bien élevées, fit observer Savinia, elles s'observeront en ma présence.

— N'empêche, ma belle, qu'il ne faudrait pas être par trop morose. Si nous parlions d'autre chose, hein ? Ce soir, on donne *Carmen* au Théâtre-Français ; voulez-vous m'accompagner ?...

— Bien volontiers, madame ; mais... Je suis en deuil et...

— En deuil prolongé. Il ne faudrait pas pousser le noir jusqu'à *perpette*, comme dit mon cousin le cuirassier. C'est bon pour moi, qui suis vieille. La solitude est déjà bien triste ; tâchons d'égayer le décor. Demain, ma couturière viendra vous prendre mesure...

— Oh ! madame...

— J'en fais mon affaire ; mes moyens me le permettent, comme dit c't'autre dans je ne sais plus quel vaudeville. Et ce soir, ma belle, nous irons entendre *Carmen* au Théâtre-Français, dans une baignoire fermée où personne ne nous verra.

Depuis la mort de son père, Savinia n'avait pris aucune distraction.

— On lui proposait de lui faire entendre un chef-d'œuvre de l'art français ; il y avait de quoi la tenter.

— Vous êtes bien décidée, madame, à aller au théâtre ? demanda-t-elle.

— Absolument, nos places sont retenues. Vous ne voudriez pas que je vous laisse toute seule ici !

Cette attention fit plaisir à Savinia, qui recommençait à se rassurer.

— Je vous accompagnerai, madame, dit-elle. C'est d'ailleurs mon devoir.

— Votre devoir ? s'écria Mme de Lastoul ; apprenez, chère enfant, que je n'ai jamais été un tyran pour personne. Ici, vous êtes chez vous, absolument chez vous.

Après le dîner, auquel Mme de Lastoul se comporta "en femme qui sait profiter des bonnes choses de la création", ordre fut donné au cocher d'atteler le coupé.

— Ma chère, dit la veuve, je vais vous prêter un cache-misère sous lequel vous disparaîtrez entièrement. Nous abaisserons nos voiles et personne ne nous reconnaîtra. Dans une baignoire fermée, on est comme chez soi.

La jeune fille n'avait rien de mieux à faire que de tout accepter, provisoirement.

En montant en voiture, elle reconnut que l'habitation, séparée de la route par une cour, était isolée à l'entrée d'un parc.

Les chevaux partirent d'un train d'enfer.

Malgré leur allure soutenue, ils ne mirent pas moins d'une heure et demie pour accomplir le trajet : donc, la villa était située à environ trois lieues de Nice.

Mme de Lastoul et sa demoiselle de compagnie gagnèrent incognito leur baignoire.

Elles s'installèrent derrière le grillage, d'où, sans être vues, elles pouvaient examiner une partie de la salle.

Les musiciens étaient à leur poste, attendant les trois coups avertisseurs.

Ce signal tardant, les spectateurs manifestèrent de l'impatience.

Bientôt le régisseur apparut et réclama le silence.

— Mesdames et messieurs, dit-il, j'ai le regret de vous annoncer que, par suite d'une indisposition de Mlle Andrée Juliane, chargée du rôle de Carmen, nous avons dû remettre à demain la représentation de l'opéra de ce nom. En échange, nous vous donnerons *Faust*, pour les débuts à ce théâtre, de Mlle Louise Dolbeau, premier prix de chant du Conservatoire de Paris.

Ce changement de programme fut accueilli sans trop de protestations.

Seule, Mme de Lastoul grogna dans son coin.

— Si j'avais su, dit-elle, je ne serais pas venue ; j'ai bien envie de m'en retourner tout de suite.

— Oh ! madame, fit Savinia, je voudrais bien entendre *Faust*, dont je n'ai jamais joué au piano que la Valse et le Chœur des soldats.

— En ce cas, ma chère, avalons le bouillon.

Elle était visiblement désappointée, la bonne dame.

— Sacré contre-temps, murmura-t-elle.

Aux amours de Marguerite, elle eût préféré celles de Carmen, appréciation à laquelle, on le verra bientôt, la valeur du livret et de la musique était complètement étrangère.

Passant un jumelle à Savinia :

Regardez-moi cette jolie personne, aux fauteuils de balcon. Et quel chic dans sa toilette !... Pas sa pareille, ma chère... C'est elle qui gouverne la mode à Nice et à Monte-Carlo. Elle dépense 80,000 francs par an chez son couturier.

— Je la plains ! fit Savinia.

Et après avoir accordé un regard fugitif à cette reine, elle ins-

pecta une loge au fond de laquelle il lui avait semblé reconnaître deux personnages suspects.

Plus de doute ! Le Brésilien et son affreux secrétaire étaient là... en face d'elle !

Et cet homme, cette archi-millionnaire, dont la femme Sant'Argeli s'était plu à lui conter les exploits, restait les yeux fixés dans leur direction.

Savinia l'examina attentivement, ce nabab à la physionomie douce et amollie par une oisiveté chronique ; elle ne lui trouva aucune expression de méchanceté ; même elle dut s'avouer qu'il était bel homme et de tournure fine et distinguée.

Pourtant, il lui faisait peur... une peur instinctive, inexprimable !

Quant à l'avorton, secrétaire et bouffon, dont les yeux luisaient comme braises ardentes, oh ! celui-là, sa vue seule la glaçait d'effroi.

Elle le vit rire à plusieurs reprises et se retourner vers son maître, pour lui lancer quelque saillie... aux dépens de qui ?... d'elle peut-être !...

Entre les lèvres épaisses de ce monstre éclatait la blancheur de dents aiguës comme celles des fauves

Ses mains osseuses et trop longues semblaient des griffes.

C'était là ce chétif, ce moucheron qui avait lancé à Jacques ces vaines menaces : *Tom sang !... J'aurai ton sang ! ! !*

— Avez-vous reconnu quelqu'un ? demanda Mme de Lastoul à Savinia.

— Oui, madame.

— Qui donc ?

— Le Brésilien dont on parle tant, et son nain, son affreux nain.

Un nain charmant, ma chère, affirma Mme de Lastoul : charmant, ce bout d'homme, oh ! sous le rapport de l'esprit, rien que de l'esprit. Quand il est en train, le seigneur Antonio ferait rire aux larmes une momie... oui, une momie ! le mot est de lui, ma chère. Quant à son maître, c'est le plus galant homme des deux mondes.

Ainsi donc, Mme de Lastoul connaissait ces deux hommes ; mais, circonstance atténuante, elle ne s'en cachait pas.

L'orchestre venait d'attaquer avec vigueur l'unisson par lequel débute le prélude de *Faust*.

C'est le privilège du génie que de s'emparer immédiatement des âmes et de les emporter dans le vertige de ses inspirations.

Savinia oublia tout, jusqu'à l'étrangeté de sa présence en ce théâtre.

Elle ne perdit pas une note, pas un mot, pas un geste.

Elle s'intéressa aux lamentations du docteur Faust qui, arrivé au bord de la tombe, regrette d'avoir consacré sa longue existence à la science.

Elle le plaignait de ne pas savoir accepter son sort et frémit en l'entendant maudire le ciel la prière et la foi.

Et quand Faust, affamé de jeunesse, de jouissances matérielles, s'écria : "Satan, à moi !" ce fut plus fort qu'elle, elle tourna son regard vers la loge du Brésilien, pour s'assurer si le seigneur Antonio y était encore.

Ce seigneur n'avait pas bougé de sa place.

Méphiéphélés surgit des planches. C'était un grand diable très bien bâti et doué d'une voix de baryton qui n'avait rien d'antipathique.

Le fond de la scène s'éclaira soudain et, dans un transparent magique, Marguerite apparut, la simple Marguerite au rouet, l'humble fileuse, dont la vue emflamme le vieux docteur et lui fait signer son pacte avec Lucifer, en échange de la jeunesse et de l'amour.

Savinia partagea toutes les angoisses de l'héroïne.

Et quand, au dénouement, dans un dernier éclair de raison, la fille s'écria : "Va, tu me fais horreur !" elle applaudit avec frénésie.

Là-haut, dans sa loge, Piédro Ramez conservait son attitude de sphynx.

Était-ce un émule du docteur Faust ?...

Avait-il, lui aussi, vendu au diable, contre la fortune et la jeunesse, — deux puissances qu'on trouve rarement associées, — son âme usée de savant désillusionné ?

— Si c'est lui, pensait-elle, il saura bientôt qu'il s'est trompé d'adresse. Tout son or, tous les bijoux du monde ne me tenteraient pas.

A la sortie du théâtre, Mme de Lastoul et sa demoiselle de compagnie purent regagner leur voiture dans le même incognito qu'à l'arrivée.

Les chevaux, lancés à toute vitesse, ne mirent pas plus d'une heure pour refaire le trajet.

L'obscurité était si profonde que Savinia ne put s'orienter.

Le lendemain matin, une couturière, appelée par Mme de Lastoul, vint se mettre aux ordres de mademoiselle.

Celle-ci l'écouta à peine. Elle se laissa prendre mesure et se contenta de dire :

— Habillez-moi selon le goût de madame.

Trois jours après, on lui apportait une ravissante toilette de demi-deuil.

Savinia se revêtit et se regarda dans la glace.

S'étant surprise à sourire, elle se le reprocha aussitôt.

Mme de Lastoul lui adressa mille compliments sur sa mise et lui annonça qu'elle la gratifiait d'un tousseau complet.

Savinia avait perdu son bon sommeil d'autrefois.

Le moindre bruit la réveillait.

Par les nuits où le vent de mer secouait furieusement les grands arbres du parc, elle restait éveillée de longues heures, attendant la fin des clameurs, des lamentations qui la remplissaient d'une sainte terreur.

Le soleil, le bon soleil du Midi, chassa enfin les brumes et régna en triomphateur sur la côte d'azur.

Mme de Lastoul en profita pour faire visiter en détail à sa demoiselle de compagnie les dépendances de la propriété.

Tout y est disposé avec art, avec une science approfondie du confortable.

Le parc, d'un dessin merveilleux, recèle d'incomparables sites auxquels on arrive soit par des routes carrossables, soit par des sentiers bordés d'arbres à fleurs.

— Vous verrez comme on sera bien ici au printemps, dit Mme de Lastoul c'est le paradis sur la terre.

Le temps s'étant mis au beau fixe, elles firent de longues promenades en voiture découverte.

Savinia, heureuse de prendre l'air, contemplait le paysage, pendant que la veuve somnolait.

Elle se laissait aller à sa destinée.

Elle profitait des avantages de la fortune sans plus se demander ce qui pouvait se trouver dans cette tranquillité apparente.

Elle s'habitua à la vie des riches.

L'oisiveté lui pesait le moins en moins.

Or, il arriva que durant une promenade sur la route der Menton, la voiture de Mme de Lastoul se croisa avec un phaéton conduit par Piétra Ramez en pers... flanqué de son secrétaire.

Le Brésilien ralentit la marche de ses pur sang.

Il salua avec grâce au passage et sourit à l'ancienne caissière de la villa des Orangers.

Mme de Lastoul répondit par un geste amical de la main.

Quant à Savinia, elle avait tourné le tête d'un autre côté.

Elle ne connaissait pas ces gens ; elle ne voulait pas les connaître !

— Ma chère enfant, lui dit Mme de Lastoul, vous auriez du répondre au salut de ces messieurs.

— Quels messieurs ?

— Mes amis Piédro Ramez et le seigneur Antonio.

— Je ne suppose pas que leur salut s'adressait à ma personne !...

— Vous en aviez votre part, ma chérie, puisque vous m'accompagnez.

Savinia se renferma dans un silence prudent.

— On dirait, fit Mme de Lastoul, que ces bons amis vous sont antipathiques. Quand vous aurez eu le plaisir de causer avec Piédro Ramez, vous reviendrez de vos préventions à son égard. C'est, je vous le répète, le plus galant homme de la colonie étrangère. Aimable, instruit, spirituel, généreux, il ne compte que des sympathies. Jamais regard plus bienveillant n'éclaira plus noble visage.

Jamais paroles aussi choisies n'étaient sorties de la bouche de Mme de Lastoul !

Ne récitait-elle pas une leçon apprise par cœur ?

— Alors, demanda Savinia, pourquoi a-t-il pris pour secrétaire et confident l'être le plus repoussant, le plus... ?

— Vous voulez parler du seigneur Antonio ? interrompit Mme de Lastoul.

— Oui, madame. C'est un insolent et sa méchanceté égale sa laideur.

— Oh ! vous en reviendrez aussi... ?

— Jamais ! madame... ?

— Si, mon enfant, et cela ne tardera pas. Je recevrai demain soir quelques bons amis ; on fera de la musique, on causera. J'ai retenu des artistes, notamment la virtuose Sabatelli, un violoniste italien de première marque. Piédro Ramez et le seigneur Antonio seront de la fête.

Et la bonne dame, reprenant son naturel, avec une conviction stupéfiante :

— Vous verrez comme ils sont distingués !

En pareille circonstance, quelles que soient ses répugnances, une demoiselle de compagnie n'a plus qu'à se taire.

C'est ce que fit Savinia.

La nuit suivante, elle ne dormit guère.

A la lueur d'une veilleuse en verre de Venise, suspendue au plafond, la belle enfant laissait errer ses regards sur tout ce luxe, dont les reflets chatoyants lui semblaient autant de perfides caresses.

De qui rêvait-elle, dans son insomnie ?...

Comme toutes les jeunes filles, elle rêvait du premier homme qui lui avait dit : "Je vous aime !" et qui, d'après les apparences, semblait croire en ce qu'il disait.

Par l'impitoyable fatalité, Jacques Brémond était entré dans sa

vie, au moment où elle désespérait de trouver autour d'elle aucun appui. Pourtant, il ne lui avait pas fait bonne impression à première vue...

On ne tient jamais assez compte de ces jugements dictés par l'instinct guide naturel de tous les êtres animés.

Comme cette physionomie d'égoïste autoritaire s'était transformée subitement !... Quelle admiration et quel élan dans son regard !

Une fille sera toujours fière de produire de ces transfigurations.

— A quoi pensait-il en arrivant ? se disait Savinia. Il était préoccupé, sans doute ?... Préoccupé à son âge !... Mais quel âge peut-il bien avoir ?... vingt-trois ans... peut-être moins... Au premier abord, on lui en donnerait vingt-cinq... Mais en le détaillant, il paraît tout jeune... C'est un enfant robuste, sûr de lui-même... mais c'est un enfant !... Qui le force à partir si vite, sans me dire tout ce qu'il sait ?... Son cœur est-il libre, ainsi qu'il le prétend ?... Il m'entend tous !... A qui se fier ?... S'il avait été jusqu'au bout de ses confidences, je ne serais probablement pas venu ici... Où est-il maintenant ? A Paris, chez lui, rue de Chevreuse, 28...

Cette adresse, elle l'avait retenue du premier coup.

Jamais elle ne l'oublierait !

— Vit-il seul ?... Habite-t-il chez ses parents ?... Pense-t-il encore à moi ?...

Elle avait un peu de fièvre.

Enfin, le sommeil l'enveloppa d'oubli.

Quand elle se réveilla, il faisait grand jour.

Mme de Lastoul se montra très joyeuse au déjeuner.

Savinia remarqua qu'elle mangeait et buvait beaucoup moins qu'à l'ordinaire.

Mme de Lastoul se ménageait sans doute en considération de ses illustres invités.

Savinia avait songé tout d'abord à simuler une indisposition, pour ne pas assister à cette soirée.

Reflexion faite, il valait mieux affronter ces gens, les observer de près, soulever leur masque et voir ce qu'il y avait derrière.

— J'y serai ! résolut Savinia.

Après une promenade dans le parc, durant l'après-midi, Mme de Lastoul emmena sa demoiselle de compagnie dans un ravissant bouddoir tendu de rose.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, je veux que vous soyez la plus belle, ce soir. Pour cela, vous n'aurez rien à changer à votre minois ; mais quelques bijoux ne nuisent jamais et vous pouvez choisir parmi les miens — ce n'est pas ce qui manque à la maison ! — tous ceux qui vous tireront l'œil.

Sans attendre la réponse, cette singulière dame du monde ouvrit un coffret rempli de merveilles qui, dans le drame de *Faust*, éblouissent si précipitamment la blonde Marguerite.

Savinia recula devant ses tentations.

Ni l'argent, ni l'or, ni les rubis, ni les pierres fines n'avaient le don de stimuler sa coquetterie et de lui inspirer des pensées de lucre.

Non, elle n'échangerait pas ses simples boucles d'oreilles, cadeau de son père, contre les diamants de cette femme !

D'un geste brusque, elle repoussa le bracelet incrusté de topazes qu'elle lui tendait.

Le diable perdait son temps et ses accessoires.

Elle n'accorda qu'un regard dédaigneux à cet étalage de somptuosité importune et perfide.

Mais il convenait de dissimuler.

— Merci, madame, dit-elle, mais je ne dois pas oublier mon humble situation de demoiselle de compagnie. Pauvre je suis et pauvre je resterai sans doute ; pourquoi m'habituerais-je à un luxe dont la privation pourrait m'être plus tard très sensible ?

Mme de Lastoul écarquillait ses gros yeux ronds.

— Vrai, fit-elle, vous avez une dose de philosophie, la belle ! A votre âge, moi qui vous parle, je n'aurais pas refusé au moins de les porter un soir.

Et prise d'un accès d'orgueil :

— Ah ! c'est que j'ai du goût, moi ! A votre âge, quand on me montrait des bijoux, je ne mettais pas mes yeux dans ma poche ! Ah ! non, pas mes yeux !

Voyant sur le visage bouleversé de Savinia l'effet désastreux de ce langage cynique :

— J'exagère, ma chérie ! On m'a tant gâtée quand j'étais jeune : papa me donnait tout ce que je voulais et maman ajoutait le reste.

Sur ce, la bonne dame se mit à pouffer d'un gros rire qui sonnait terriblement faux.

Elle referma son coffret, non sans un haussement d'épaules.

Pour une veuve qui prétendait vivre seule, confinée dans ses regrets, Mme de Lastoul ne manquait pas d'amis en la bonne ville de Nice.

Dès neuf heures du soir, son salon, tout resplendissant des feux de la lumière électrique, se garnit d'une trentaine de gentlemen en

tenue irréprochable, et d'une douzaine de jeunes femmes, plus trois dames sur le retour.

Parmi ces invités, Savinia reconnut des habitués de la roulette de Sant'Argeli.

Le Brésilien et son bouffon se faisaient attendre, au grand déplaisir de la veuve.

La vue de ce monde qu'elle connaissait que trop acheva de dessiller les yeux de la demoiselle de compagnie.

L'idée d'une fuite immédiate lui vint à l'esprit ; mais, sans argent, où aller, par la nuit noire, dans ce désert peuplé d'ennemis embusqués ?

Un laquais annonçait les arrivants.

Savinia entendit sortir de beaux noms de la bouche du larbin galonné : " Mme de La Bréchonnerie... Mme du Val-Doré... Mme de Saint-Claude... Mme du Quartier, etc. "

Parmi les hommes, on comptait trois princes siciliens, deux ducs toscans, un comte espagnol et deux barons allemands.

Quelques individus de mine fière et intelligente entrèrent et se rangèrent près du piano. C'étaient les artistes musiciens.

Le virtuose Sabattini sortit avec précaution son violon de sa gaine et vérifia la tension de l'archet.

Mme de Lastoul, en luxueux demi-deuil, se levait de son fauteuil pour recevoir chaque invité, faisait trois pas en avant, souriait et répétait la même phrase sur le même ton :

— C'est charmant à vous d'être venu ! Veuillez vous asseoir...

Le concert va bientôt commencer... Nous n'attendons plus que le seigneur Piétro Ramez...

Savinia, confuse de se trouver en pareille société, se tenait isolée dans un coin.

Elle rougissait de se voir le point de mire de l'assistance.

Des regards féminins, étincelants de curiosité, la dévisageaient dans l'ombre.

Les hommes se montraient plus réservés, à part le duc toscan qui la fixait en souriant dans sa barbe d'un noir d'ébène.

Enfin le larbin annonça :

— Son Excellence Piétro Ramez.

A l'entrée du Brésilien, que suivait l'affreux Antonio, tout le monde se leva.

Il ne tendit la main à personne, répondit à peine aux politesses empressées de Mme de Lastoul, et s'installa dans un fauteuil que lui avait avancé l'un des trois princes siciliens.

Le nain disparut sous une table.

Sur un signe de Mme de Lastoul, les musiciens ouvrirent le concert par un quintette de Boccherini.

Puis le virtuose Sabattini, accompagné au piano, se fit entendre dans son répertoire aussi varié qu'acrobatique.

Il étonna plus qu'il ne charma ; mais, comme telle était son unique ambition, les auditeurs ne lui marchandèrent pas les applaudissements.

A onze heures, le concert était terminé.

Mme de Lastoul congédia l'orchestre et fit servir le thé.

Elle alla chercher dans son coin sa demoiselle de compagnie.

— Pourquoi vous isoler ? lui dit-elle à voix basse. Nous n'avons ici que des personnes tout à fait comme il faut, et je tiens à ce qu'on sache que vous êtes mon amie et pas seulement une demoiselle de compagnie.

Savinia dut se résigner à venir s'asseoir auprès d'elle.

Des conversations générales ou particulières s'engagèrent entre les invités. Elles roulaient principalement sur les attractions de Nice et de Monte-Carlo.

Piétro Ramez se rapprocha de Mme de Lastoul.

— Eh bien, dit-il chère madame, êtes-vous satisfaite de votre nouvelle installation ?

— On ne peut plus satisfaite... trop même, car...

Le Brésilien, sentant qu'elle allait lâcher une sottise, l'interrompit :

— C'est bien vous, chère madame, que j'ai rencontrée dernièrement, en voiture, sur la route de Menton ?...

— Oui, Excellence.

— Vous étiez accompagnée d'une charmante personne...

— De ma demoiselle de compagnie, ici présente.

Piétro Ramez s'inclina et, la bouche souriante :

— Je suis heureux, mademoiselle, dit-il à Savinia, de faire votre connaissance.

La fille de la Cosaque ne s'en montra nullement flatté.

Elle se tenait droite et fière.

Un pli dédaigneux de ses lèvres trahissait le mépris que lui inspirait ce favori de la fortune.

Comme s'ils s'étaient donné le mot, les autres invités se reculèrent à distance respectueuse, laissant le champ libre au Brésilien.

L'attitude hautaine de Savinia figea les paroles sur la bouche de ce dernier.

Il lança à Mme de Lastoul un regard de reproche ; puis, se levant soudain :

—Excusez-moi, madame, de vous quitter si tôt, mais des compatriotes arrivés d'aujourd'hui m'attendent au cercle... Boasoir, madame.

Il échangea une poignée de main à l'anglaise avec la veuve et jeta ces mots à Savinia.

—Celui qui vous a vue une fois, mademoiselle, vous verra toujours, même absente, jusqu'à son dernier soupir !

Puis il traversa, le front baissé, la foule des invités, et sortit sans avoir adressé une parole à aucun d'eux.

Le nain s'élança de dessous la table et, roulant plutôt qu'il ne marchait, rejoignit son maître.

Cependant Mme du Quartier demandait d'une voix aigrelette si l'on n'allait pas "tailler un petit bac".

—Non, non ! pas de cartes ! s'écria la maîtresse de la maison.

Le départ précipité de Piéto Ramez l'avait exaspérée.

Au brouhaha des conversations succéda un silence éloquent.

Cinq minutes après, tout ce monde de rastaquouères avait vidé la place.

Restée seule avec sa dame de compagnie, Mme de Lastoul, dont le visage était devenu écarlate, ne put se contenir plus longtemps.

—Ah ça ! ma chère, dit-elle, de quel bois êtes-vous donc faite ? Comment ! c'est ainsi que vous recevez les hommages d'un Brésilien riche à cent millions, pas moins ! Et quel Brésilien ! En est-il un plus beau sur la terre, un plus galant, plus généreux !

Savinia, très pâle, s'était croisé les bras.

—Continuez, madame, fit-elle ; mais, continuez donc !

—Certainement que je continuerai !

Radoucissant soudain le ton :

—Mais, malheureuse enfant, vous ne voyez donc pas que c'est la fortune qui vous tombe du ciel. Il vous aime tant qu'il vous épouserait.

—Madame je vous pardonnerais, si c'était possible, en faveur de votre franchise... Oh ! je vous avais déjà devinée, pressentie. Je pensais qu'ici vous n'étiez pas chez vous, que ces richesses dans lesquelles vous vous prélassiez ne vous appartenaient pas....

—Je t'écoute, ma belle !

—... Que ces richesses appartiennent à un homme qui ne peut m'être rien puisque j'en aime un autre.

Mme de Lastoul éleva ses regards éplorés vers le plafond et, prenant un grand air de componction :

—Peut-on dire !... Peut-on penser à d'autres !... Un homme si convenable, si doux !... Ah ! vous n'êtes guère clairvoyante, pour une fille qui a reçu tant d'instruction.

—Taisez-vous, madame !

—Je me tairai quand je n'aurai plus rien à dire ! D'abord, j'ai t'ort, grand tort de m'emballer ; vous aussi. Raisonnons, là !... raisonnons froidement, comme deux personnes sensées... Avez-vous bien réfléchi, mademoiselle Chartier, au sort qui vous attend dans la vie de ce monde avec un mari pauvre ?

—Je vous ai déjà dit, madame, que pauvre j'étais et que pauvre je resterai tout ma vie ; mais je suis laborieuse et je ne compte pas sur mon travail pour subsister.

—Pauvre enfant ! votre travail ?... Le travail des flammes ! oh ! là, là ! Mais si cet idiot de Sant'Argeli vous avait jetée à la rue !

—Cela eût été préférable, madame.

—Ah ! vous croyez que la fille de la Cosaque aurait trouvé des gens sérieux pour l'employer ! Encore si vous aviez un métier dans les mains, vous pourriez gagner quarante à cinquante sous par jour en vous *échignant* du matin au soir ; mais vous n'avez pas de métier !

—Madame, je vais reprendre mes vêtements, dit-elle, mes simples vêtements de deuil et je pars, je pars à l'instant.

Elle fit quelques pas vers la porte.

Avec une agilité remarquable pour sa corpulence, Mme de Lastoul lui barra le chemin.

—Voyons ! mon enfant, ce serait de la folie de vous mettre en route à pareille heure ! D'abord je vous le jure sur les cendres de ma mère ! vous être aussi en sûreté que dans un couvent. Allez-vous reposer et si, demain, vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, eh bien, on vous donnera la clef des champs avec une bonne indemnité, comme de juste, pour votre dérangement.

—Je ne veux rien, de vous ! rien de cet homme ! Je veux m'en aller. J'ai de quoi passer la semaine à l'hôtel, je chercherai de l'ouvrage ; au besoin, je me ferai domestique.

—Domestique !

—Oui, madame, et je n'en rougirai pas. Il y a aucune honte à servir les autres.

—Domestique ! ah ! ma pauvre enfant !

—Oui et je saurai me faire respecter.

—Domestique ! je l'ai été, moi qui vous parle. Oh ! pas longtemps : assez pour savoir ce dont il retourne. Domestique !

Savinia ne voulut pas en entendre davantage.

—Enfin, madame, laissez-moi passer, je vous en prie !...

—A votre aise, la belle

Savinia remonta dans la chambre où elle avait passé de longues heures à chercher le mot de l'énigme.

La veilleuse projetait sa lueur vacillante sur les soies claires de l'ameublement.

Savinia ouvrit la fenêtre. Le ciel s'était couvert dans la soirée, la pluie commençait à tomber ; il soufflait un vent glacial du nord-ouest.

La pauvre enfant sentit chanceler sa résolution.

Partir, toute seule, en pleine nuit ! Près de trois lieues à faire avant d'atteindre le faubourg de Nice, par une nuit sans étoiles !

Cependant elle ouvrit la commode en bois de rose où elle avait rangé ses vêtements.

Sa robe noire, sa pauvre petite robe n'y était plus ; on la lui avait enlevée !

Il ne lui restait rien du modeste trousseau qui composait tout son avoir. En revanche, les meubles regorgaient de manteaux, de luxe, de fourrures de prix, le tout acheté pour elle, à son insu.

Elle poussa un cri d'indignation en découvrant dans un tiroir le coffret de bijoux dans lequel la dame l'invitait à puiser à pleines mains.

Au-dessus de ce coffret se trouvait un porte-feuille ouvert et bourré de billets de banque ; ce portefeuille était marqué à ses initiales.

Ah ! Jacques Brmond ne l'avait pas trompée, lui, en la prévenant des dangers qui la menaçaient

Mais il ne pouvait imaginer un complot aussi noir, aussi froidement combiné et exécuté. Sans quoi il fut resté pour la défendre...

Ainsi pensait Savinia !

Elle referma la fenêtre, tira les verrous, décidée à passer la nuit blanche, sa dernière nuit dans cette caverne dorée !

La pauvre enfant entendit tinter toutes les heures à la pendule. Quand le jour fut venu, elle sonna sa femme de chambre.

—Dites à Mme de Lastoul, lui ordonna-t-elle d'un ton bref, que je l'attends ici et qu'elle vienne immédiatement.

—Mademoiselle sait pourtant bien que Madame ne se lève pas onze heures, fit observer la domestique.

—Madame se lèvera de suite, répliqua Savinia. Il n'y a que moi qui commande, ici ; mais soyez tranquille, c'est le dernier ordre que j'aurai l'occasion de vous donner. Allez !

Peu d'instants après, la femme de chambre vint la prévenir que sa maîtresse l'attendait au salon.

Savinia se résigna à descendre.

Elle n'avait pas grand-chose à réclamer : ses vêtements, ses vêtements à elle, rien que cela.

Et elle partirait sans aucun souci de cette avenir qu'on lui représentait sous un jour aussi désespérant.

Elle accepterait n'importe quelle besogne, si dure fût-elle.

Elle ne craignait pas sa peine et elle avait confiance.

En entrant au salon, elle poussa un cri d'effroi et tenta de reculer ; mais la porte ne se rouvrit pas.

Elle était enfermée et, devant elle, se tenait le bouffon de Piéto Ramez !

—N'ayez aucune crainte, mademoiselle, se hâta de dire le "seigneur" Antonio. Vous n'avez pas de meilleur ami que votre humble serviteur.

Il parlait si doucement et avec des inflexions de voix si caressantes qu'elle se rassura, malgré le tour de clef donné, de l'intérieur, à la serrure.

Néanmoins, elle restait près de la porte, les yeux fixés sur le gnome.

Lui, restait à distance, debout, chapeau à la main.

—Un ami, dit-elle, ne s'impose point par la force à la personne qu'il prétend servir.

—La force, soit ! mais pas la violence. Dans un instant cette porte se rouvrira et l'on vous rendra votre liberté.

—Pourquoi pas tout de suite ?...

—Parce que j'ai une cause à plaider devant vous, une cause dans laquelle vous serez juge et partie.

Elle eut un haussement d'épaules qui aurait découragé tout autre que le porte parole de Piéto Ramez.

—Vous arrivez trop tard, dit-elle : la femme que vous aviez installée dans ce palais m'a fait d'avance votre plaidoyer, avec plus de franchise et de conviction que vous n'en saurez avoir.

Le nain trépigna de colère et proféra, entre ses dents pointues, une bordée de jurons espagnols.

—Mme de Lastoul, dit-il, gâterait, par son manque de tact et d'éducation, les meilleures causes du monde, et...

—Allons, interrompit Savinia, faites-moi rouvrir cette porte, vous perdrez votre temps

Antonio se rapprocha de deux ou trois pas.

Savinia recula d'autant.

Il s'arrêta et un sourire empreint d'une feinte tristesse assombrit sa face de bouffon.

—Je vous fais bien peur, n'est-ce pas ?... Vous seriez moins

effrayée si vous vous trouviez seule avec le jeune prétentieux qui vous a adressé une si chaude déclaration à la villa des Orangers.

Elle gardait un silence dédaigneux.

—Cet individu, poursuivit Antonio, a abusé de sa force pour m'infliger le plus vil traitement. Je le hais, c'est certain, et je le prouverai un jour, foi d'Antonio ! Eh bien ! n'allez pas croire que c'est la haine qui m'inspire.

— Je parle dans votre seul et unique intérêt : d'après des renseignements recueillis à source sûre, Jacques Brémond est un ambitieux capable de tout, même d'une scélératesse, pour arriver à la fortune.

— ... Il est joueur, joueur acharné. Grâce à une chance inouïe, invraisemblable, il s'est amassé une petite fortune. L'heure de l'impitoyable deveine a sonné pour lui. Il a perdu, l'autre jour, dix mille francs à la roulette de Monte-Carlo et, en ce moment, il passe ses nuits dans les enfers parisiens où sa ruine s'achèvera avant la fin de l'hiver. ...

Elle l'écoutait avidement.

Mais plus ce misérable avorton s'acharnait sur la réputation de Jacques, plus il allait à l'encontre de son but.

Elle ne le croyait pas.

Une seule chose l'étonnait : la perspicacité de ces gens qui avaient surpris le secret de son cœur.

Antonio s'était tu pour juger de l'effet de ses accusations.

—Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? demanda-t-elle.

—Non, mademoiselle.

—Achevez promptement. J'ai mieux à faire que de vous écouter.

—Mieux à faire ! ... Dieu vous préserve de retrouver Jacques Brémond sur votre chemin ! N'écoutez pas ce faiseur de belles phrases ; il vous précipiterait dans un abîme de misère et de malheurs.

Pourquoi Savinia fit-elle ce mensonge ?

—Je ne sais pas seulement de qui vous voulez parler.

Un éclat de rire du nain lui répondit.

Savinia frappa sur la porte.

—Je veux partir ! s'écria-t-elle.

—Vous partirez, mademoiselle, mais pas avant quinze jours.

—C'est une séquestration !

—Le mot est juste ; mais il y a séquestration et séquestration. La vôtre n'est pas à plaindre.

—Misérable !

—Laissez-moi donc m'expliquer, au lieu de me jeter des vérités inutiles à la figure ! Ces quinze jours passés dans une prison confortable vous rapporteront vingt mille francs que vous trouverez dans ce portefeuille marqué à votre chiffre.

—Je partirai d'ici, s'écria Savinia, sans rien emporter, pas même les vêtements qu'on m'a donnés par surprise. Faites-moi rendre immédiatement mes effets personnels.

—Nous reparlerons de cela dans quinze jours, répondit le nain en saluant obséquieusement.

Et il sortit par une porte donnant sur le boudoir où se prélassait encore, la veille, l'ineffable Mme de Lastoul.

Une seconde après, Savinia rendue à la liberté... relative, remontait dans sa chambre, sans rencontrer âme qui vive.

Le portefeuille avait été mis en évidence sur la cheminée.

Savinia jeta sur cette fortune un regard surpris.

Elle voulait sa liberté, rien que sa liberté.

Elle sonna la femme de chambre, qui accourut :

—Je croyais n'avoir plus rien à vous demander, dit-elle, et je devrais être partie depuis longtemps. Rendez-moi les habits et le linge que j'avais serrés dans cette commode.

—Mme de Lastoul a fait donner tout cela avant-hier à des bohémiens, répondit la domestique.

—Est-ce bien vrai ?

—Oui, madame ; c'est moi-même qui les ai remis à ces pauvres gens, même que ça leur a fait bien plaisir, car la femme du cheminé n'avait que des loques sur elle.

Et la soubrette ajouta :

—Mademoiselle veut-elle que je lui monte son déjeuner ?

—Rien ! ... Laissez-moi !

Rapidement, Savinia s'apprêta pour le départ.

Elle prit le manteau le plus simple de sa nouvelle garde-robe, se coiffa d'un chapeau de voyage, et, nantie en tout et pour tout d'une quinzaine de francs qui ne devaient rien à personne, elle descendit par l'escalier de service.

Comme le lui avait annoncé le nain, les portes étaient fermées du côté de la façade.

Elle se rendit à l'office et y trouva les domestiques en grande conversation.

Son entrée inattendue les rendit comme par enchantement à la dignité de leur fonction.

Ils se redressèrent et leurs masques redevinrent impassibles.

—Ouvrez-moi la porte de sortie ! ordonna-t-elle d'un ton ferme.

Tous se regardèrent, stupéfaits.

Lequel prendrait la parole ? ...

Le valet de chambre fit un signe d'autorité, comme s'il était seul capable de répondre.

—Mademoiselle, dit-il, sera obéi en tout et pour tout, excepté en ce qu'elle vient de demander.

La confrérie se courba dans l'attitude d'esclaves prêts à recevoir des ordres.

—Ignorez-vous donc, dit Savinia, que l'acte de séquestrer une personne est puni des travaux forcés par la loi française ? Je porterai plainte et vous serez condamnés comme complices de votre indigne maître !

Cette menace amena, sur la bouche épaisse du cuisinier, un sourire d'incrédulité.

Le valet de chambre ne jugea pas utile de discuter ce point de jurisprudence.

Savinia se fit suppliante, espérant les attendrir par le cri de son cœur, par ses larmes :

—Ouvrez-moi la porte et je vous donne ma parole de ne point porter plainte. Vous êtes au service d'un homme puissant par sa fortune ; mais si riche soit-on dans mon pays, personne n'est au-dessus des lois !

Elle regardait fixement le valet de chambre, sentant qu'il jouissait d'une sorte d'autorité sur les autres.

Mais cet individu, âme damnée de son maître, conservait un visage de pierre.

Ah ! elle pouvait pleurer, crier, menacer, raisonner, elle perdait son temps.

Il ne fallait pas grande perspicacité pour juger le caractère essentiellement passif de ces larbins.

Savinia se tourna vers les femmes :

—Et vous, n'aurez-vous point pitié de moi ! Je suis une honnête fille qui a droit à sa liberté. Mettez-vous à ma place et vous comprendrez ce que je souffre !

La cuisinière, quelque peu émue, regarda le valet de chambre en tremblant.

Le rustre haussa les épaules et lui lança un coup d'œil furieux.

C'en était trop pour la femme de chambre qui, révoltée dans ses convictions, s'écria :

—Si j'étais à la place de mademoiselle, eh bien ! ...

—Silence ! ordonna le chef de la bande.

Une rougeur de honte monta au visage de Savinia.

—Vous êtes tous des misérables ! s'écria-t-elle.

Elle chancelait en quittant l'office.

Elle essuya ses larmes et, reprenant bientôt son sang-froid, se rendit d'un pas résolu au parc, dans l'espoir d'y trouver une issue sur la campagne.

Savinia longea le mur de clôture, assez élevé et protégé au sommet par des piquets de fer.

Elle marcha longtemps sans trouver la moindre brèche.

Le bruit de ses pas, amorti par le lit des feuilles tombées à l'autourne, s'entendait à peine.

Elle s'arrêta à un endroit où le mur présentait quelques saillies. Elle s'appuya d'une main à un jeune arbuste poussé dans une anfractuosité et posa le bout de son pied mignon sur une pierre qui dépassait.

A ce moment, deux larbins de haute taille, revêtus de la livrée de Piédro Ramez, sortirent d'un fourré.

L'un d'eux saisit la jeune fille sous le bras et la déposa à terre.

—Mademoiselle ne serait pas arrivée à son but, dit-il, mais aurait pu se blesser.

Les deux hommes rentrèrent dans le tallis.

Savinia poussa un grand cri de détresse et tomba inanimée sur le sol humide.

Quand elle revint à elle, la pauvre enfant se trouvait étendue sur son lit, auprès duquel se tenait la femme de chambre, un flacon de sels à la main.

Elle eut de la peine à rappeler ses souvenirs.

Ainsi donc, elle était prisonnière, de par la volonté d'un homme qui prétendait l'aimer et ne se donnait même pas la peine de lui plaire.

Et cette pensée jaillit de son cœur :

—Ah ! si Jacques le savait !

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Yomteuf-Polka — (Suite et fin)

pp
p
cresc

pp

un poco cresc

p
sf

pp
leggiero
sf

mf

mf
Pedales

mf

Avec entrain
f
Pedale forte

sf
pp

VILLA DES FLEURS

POLKA pour PIANO.

AUTHOR PALERMI.

INTROD

POLKA

TRIO.

LA CHASSE AUX ANGLAIS

L'EXPLOSION DU "TRINQUEMALE"

Vers le milieu de l'année 1800, un corsaire de l'Île de France, l'*Iphigénie*, commandé par le Malouin Mallerousse, croisant dans le golfe du Bengale, se trouva, au tournant d'une île, subitement en face d'un navire de commerce anglais, armé en guerre, la *Perle*, dont il ne fit qu'une bouchée.

La prise était bonne, car ce bâtiment avait à son bord 110 sacs d'argent, valant 3 sacs de roupies, c'est-à-dire 750 000 francs, 40 chevaux, 5,000 saumons de cuivre et une infinité de balles, de caisses renfermant de précieuses marchandises. Aussi Mallerousse se décida-t-il à quitter sur le champ sa croisière pour aller déposer en lieu sûr le trésor que le hasard des aventures venait de mettre sur son chemin.

Il transporta donc à son bord les précieux sacs d'argent et mit un équipage sur la *Perle*, qui fit voile avec lui dans la direction de l'Île de France. Mais à peine était-on en route qu'on tomba sur un vaisseau de la marine royale britannique, le *Trinquemale*, monté de 12 canons de 24, et flanqué d'un schooner, appelé la *Comète*, pourvu de 8 canons de moyen calibre.

Les deux petits bâtiments en vinrent aux mains, de suite, mais sans se faire beaucoup de mal, à cause d'un calme plat, qui ne leur favorisait aucun mouvement. Le soir, la brise s'étant levée, l'*Iphigénie* se porta sur la *Perle* pour la dégager ; mais le *Trinquemale* la suivit, et, à dix heures, au clair de lune, s'engagea entre les deux navires un combat qui dura plus de deux heures, avec une extrême furie, à portée de mousquet.

Ils s'étaient, l'un passant à côté de l'autre, accrochés à bord, de sorte que leur artillerie leur était complètement inutile. Chacun repoussait l'abordage : c'était à bord un effroyable massacre. Les coups de hache s'abattaient comme grêle, et les cris de douleur et les hurlements de fureur s'élevaient dans la nuit claire, comme l'hymne des damnés sur les bords du Styx.

Cette situation menaçait de durer, lorsque, soudainement, une épouvantable explosion se produisit. C'était le *Trinquemale* qui sautait, et avec lui l'*Iphigénie*. La nuit endiaprée en fut obscurcie. Auprès, au loin, les airs, troués, déchirés, déchiquetés par des chocs en retour, se débattaient avec des fracas de tonnerre. Des fluorescences couraient à travers l'espace. Côte à côte, les deux coques se débattaient, saignaient de toutes leurs blessures, s'engouffraient dans les flots.

D'instinct, la *Perle* et la *Comète* avaient interrompu leur combat. Terrorisés, ballottés, jetés l'un contre l'autre par le remous des vagues, elles crurent qu'elles allaient sauter, elles aussi. Puis, d'ensemble, elles mirent leurs canots à la mer pour chercher à opérer quelque sauvetage,

Leur besogne fut légère : Français et Anglais de l'*Iphigénie* et du *Trinquemale*, avaient tous, ou presque tous, péri.

" J'étais, écrivait un officier anglais, l'un des trois survivants du *Trinquemale* ; j'étais avant l'explosion, dans le carré de la grande cale, lieu destiné aux blessés. Ils y arrivaient en foule, offrant un spectacle que je ne saurais vous décrire. Tout à coup, cet espace se remplit de bois ; les lumières s'éteignirent : l'eau se précipita en torrents.

Le vaisseau semblait s'être brisé. A l'endroit où je me trouvais, et, où, un instant avant, je me tenais facilement debout, les membrures avaient fléchi si fort, que pour en sortir, je dus ramper en me traînant sur les mains et les genoux. Grâce au clair de lune, j'aperçus, entre les deux ponts, une ouverture pratiquée sans doute par la chute d'un canon. Je me dirigeai vers elle et gagnai le pont. Au moment où j'y arrivai, le vaisseau sombrait de l'avant. Enjambant alors, aussi vite que je pus, les cadavres dont le pont était littéralement couvert, je parvins à la lisse du couronnement, d'où je sautai dans la mer. "

* * *

Sur l'*Iphigénie*, les choses n'allaient guère mieux.

Le bâtiment, disjoint dans toutes ses parties par l'effet de l'horrible secousse, va couler. L'eau gagne ; les blessés, écrasés par la chute des objets qui retombent sur le pont après avoir volé dans l'air avec

le tourbillon de feu qui s'est, l'explosion passée, éteint avec la rapidité d'un éclair, crient, supplient, implorant leurs camarades pour qu'ils les sauvent de la mort.

On ordonne de mettre les embarcations à la mer... mais elles sont elles-mêmes déchirées par la mitraille. La chaloupe est bouchée à la hâte. Elle servira, du moins, à quelques-uns. Ce qui reste de l'équipage est aux pompes. Vains efforts !... Dans la chaloupe on entasse quelques blessés ; mais le capitaine retient l'ardeur des matelots qui doivent la conduire à la *Perle*. Il veut leur confier les papiers du bord et, pour les chercher, descend dans la chambre remplie d'eau.

Un bonheur inattendu a secondé son audace. Il remonte avec ses papiers avant que le navire, presque entièrement submergé, ait disparu. La chaloupe l'attend encore le long du bord.

Mais en se hissant au bastingage pour les y jeter, Mallerousse sent un obstacle sur sa tête. C'est le filet de casse-tête qu'avant le combat on avait étendu sur le gaillard d'arrière. Il veut se dégager. Inutiles efforts. Il est pris comme un poisson sous l'épervier. Il se débat. Il s'enlize dans la nasse qui paralyse ses mouvements.

Et, de cette implacable prison, il a, suprême angoisse ! suprême hallucination ! la douleur de voir son navire disparaître comme dans un gouffre, entraînant, dans l'abîme qui lui fait un linceuil d'écume, l'embarcation amarrée près de lui.

Ainsi finit ce combat... faute de combattants.

La *Perle* et la *Comète*, sur ce triste spectacle, se tournèrent le dos.

C'est ce qu'elles avaient de mieux à faire. JACQUES PÉTIT.

LANGUE INTERNATIONALE

La question d'une langue internationale est loin d'être abandonnée, nous en trouvons la preuve dans l'ardeur qu'apportent les linguistes à établir le type idéal d'un idiôme qui puisse se prêter au vaste rôle auquel on le destine.

Après le volapük, dont on a tant parlé il y a quelques années, nous avons eu l'Esperanto du Dr Zamenhof et voilà qu'une nouvelle langue vient de sortir tout armée de l'esprit d'un novateur.

Cette langue a reçu le nom poétique de *Langue Bleue* ou *Langue Bolak* du nom de son fondateur.

L'auteur a été visiblement hanté par l'idée de Leibniz et de Descartes qui, tous deux, prétendaient possible la création d'une *langue philosophique* ; non pas qu'il ait tenté de représenter toutes les notions simples par des signes, et d'exprimer les idées par les combinaisons de ces signes, mais il s'est attaché à classer les noms suivant une théorie rationnelle et à donner à chaque classe un aspect caractéristique. C'est donc un pas dans le sens du rêve des grands philosophes que je viens de citer.

Le polak est au surplus une langue relativement facile à apprendre et à parler. Sa grammaire est fort simple, son orthographe l'est encore plus.

C'est, on le voit, une concurrence des plus sérieuses pour ses deux devanciers.

L'univers se trouve à l'heure actuelle en présence d'un problème à moitié résolu. L'adoption d'une langue internationale dépend encore d'un accord entre les quelques grandes nations dont l'influence est prépondérante dans le monde. Le premier effort, celui qui incombe à l'initiative privée, a été fait. Il n'y a plus qu'une question de choix entre les diverses langues artificielles qui se disputent l'honneur de l'universalité. Ce point-là peut être assez facilement réglé.

Ce qui est plus difficile, c'est la création d'une cité internationale, car il est indispensable, nous l'avons prouvé maintes fois dans ce journal, de donner à la langue nouvelle une patrie où elle puisse se développer avec les progrès de la civilisation tout en conservant son unité. Cette unité lui est nécessaire pour qu'elle soit viable, et ne risque pas de se transformer en tour de Babel, ce qui ne pourrait manquer d'arriver si elle se trouvait, sans une impulsion unique abandonnée à elle-même sur les différents points du globe.

Quel est le philanthrope qui dotera l'univers d'un coin de terre destiné à devenir le berceau de la langue internationale ? Je l'ignore. Mais je déclare hardiment, que ceci trouvé, la question de la langue universelle passera aussitôt du domaine du rêve dans celui de la réalité.

Il ne suffit pas d'être philanthrope, me direz-vous, il faut encore être riche pour se consacrer à une œuvre pareille. D'accord. Mais comme on déjà vu des hommes riches posséder du noble désir de se vouer à une belle tâche, on peut espérer qu'il s'en trouvera également pour faire aboutir cet énorme progrès, et rendre à l'humanité le plus grand service qu'il soit au pouvoir d'un homme de lui rendre.

DANS LA MÊME LIGNE



—Voyons, mon ami, est-ce sérieux? vous sortez de la Banque, et vous voulez apprendre à faire des sauces?
—Certainement; et je veux même vous donner des recettes pour en faire de nouvelles; j'étais garçon de recettes!

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
COUPE GARANTIE

Dans les bureaux de d'une grande administration:

—Calinaux, vous allez me rédiger cette lettre circulaire sans ambiguïté, bien nette, bien carrée.

—Bien carrée! Mais alors, ce ne sera plus une lettre circulaire!

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprématie de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyé par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau** Montréal.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

dépassent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant
878 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1116

Madame.—Brigitte, vous ne prétendez pas avoir lavé ces fenêtres?

Brigitte.—Certain que si, madame, je les ai bien lavées en dedans, de manière à ce que vous puissiez voir dans la rue. Mais c'est avec intention que je les ai laissées sales en dehors, afin que les gens d'en face ne puissent pas voir dans la maison.

Pourquoi, lorsqu'on dit d'un homme: *Il est rond*, est-ce comme si l'on disait du même homme: *Il est carré*?

Pourquoi dit-on d'un tel homme: *Heu un tel*, alors qu'il s'est éteint?

Pourquoi dit-on: *Qui voit ses veines*, voit ses peines, alors que c'est lorsqu'on n'a pas de veine qu'on a des peines.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES MONTREAL

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.
Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

A la correctionnelle:

—Pour quel motif avez-vous frappé le plaignant à coup de bottes!
—Il m'avait traité de va-nu-pieds.

—Pourquoi donner le tambour et la trompette au petit Léon plutôt qu'à Ernest?

—Parce que au moins Léon les brisera plus vite qu'Ernest.

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES **DENTIFRICES**

Élixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**

de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :

SEGUIN, BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXIGER LA SIGNATURE DU PRIEUR
Dom Maguelonne

GRAND PRIX LYON 1889.
HORS CONCOURS BORDEAUX 1885.
MEMBRE DU JURY 1885.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES 1597 Rue Notre-Dame, Montréal.

DÉJÀ



—J'ai du chagrin, ma pauvre Lucie !
—Oh ! pourquoi ?
—Mon cousin Paul se marie avec ma meilleure amie.

EFFET DE NEIGE

*Inquiet et frileux sous le vent qui le pousse,
Sur le bord de l'étang le cygne s'en va seul...
Les prés jadis en fleurs sont couverts d'un linceul,
Et la neige aux cyprès met une blanche housse.*

*Le vent vient d'emporter l'unique feuille rousse
Qui tremblottait au front décharné du tilleul ;
Le roilà maintenant chœur comme un aïeul,
N'abritant plus dans ses rameaux les nids de mousse.*

*Après de moi, couché sur un gros coussin bleu,
Les yeux mi-clos, pelotonné devant le feu,
Mon chat me berce avec son ronron monotone...*

*Et tristement je songe aux bois vert, aux halliers,
Où j'allais autrefois, avant le sombre Automne,
Jeter des grains de seigle aux moineaux familiers.*

BLANCHE SARI-FÉGIER.

CAUSERIE SUR LES BÉBÉS

—Quel bon vent vous amène ? je suis vraiment heureuse de vous voir aujourd'hui pour vous demander un conseil. Figurez-vous, madame, que bonne maman vient d'envoyer un collier d'ambre, avec la recommandation de le mettre immédiatement à mon fils. Elle donne pour raison qu'à six mois la dentition commence à faire souffrir les enfants, et ce collier, paraît-il, a la vertu d'éloigner tous les accidents de cette époque ; êtes-vous de son avis.

—Votre mère est encore sous l'influence des procédés employés dans l'ancienne médecine.

Avant 1619 les meilleurs praticiens ignoraient le véritable mécanisme du corps humain. La circulation, cette importante fonction qui a pour mission de transporter les aliments devenus liquides par la digestion, dans toutes les parties de l'organisme, était pour les anciens médecins un problème non résolu. Ils croyaient que le sang circulait en nappe dans le corps.

C'est Harvey, 1619, médecin de Charles 1^{er}, roi d'Angleterre qui, le premier, trouva le système des tubes ou vaisseaux, artères et veines. Le grand savant démontra que le cœur fonctionne comme une pompe aspirante et refoulante dont le mécanisme se rapproche du mécanisme employé par la compagnie des eaux, c'est-à-dire que la colonne des eaux représente le cœur, les tubes chargés de distribuer l'eau dans les ménages représentent les artères et les conduits des égouts simulent les veines avec cette différence que le liquide des veines revient à son point de départ : le cœur, tandis que le liquide des égouts se perd dans les égouts.

Cette découverte fit entrer la science médicale dans une phase nouvelle au point de vue du fonctionnement de tous les organes.

La mortalité des enfants à cette époque était énorme ; en démontrant que l'estomac devait fournir le liquide nécessaire à la circulation qui va dans toutes les parties du corps, les praticiens comprennent qu'il était de toute utilité que la digestion se fasse bien. Or, à ce moment on donnait aux enfants, force bouillies, panades, tandis que leur petit estomac ne peut digérer que le lait, aussi leur sang était d'une composition déplorable et peu propre à leur faire supporter l'époque de l'accroissement.

Les accidents déterminés par cet état étaient mis sur le compte des mauvais fluides qui s'assimilaient dans le cerveau, au méphitisme de l'épilepsie et déterminaient les crises si dangereuses, mortelles le plus souvent, lors de la dentition.

Aussi tous les efforts tendaient à découvrir une foule de remèdes qu'ils croyaient propres à arrêter cette mauvaise vapeur et à l'empêcher d'aller au delà du cou. Voilà l'extrait de naissance des colliers d'ambre, d'autres de graines de pivoine mâle ; les colliers de pieds d'élan, de ces petits sachets où l'on enferme une tête de vipère, du sel, des aromates ou du mercure.

Mais il faut vous dire, Madame, que ces procédés empiriques coûtent la vie à un nombre infini d'enfants, non par le fait de porter les matières indiquées, mais par la grande confiance que les parents ont en elles.

Le collier ou le sachet en place, souvent l'entourage s'endort tranquillement, son attention est détournée de la vraie cause du désordre, les remèdes efficaces sont négligés, et la mort de l'enfant s'en suit neuf fois sur dix.

Ah ! bien non, ne prenez pas, madame, cette mine effrayée, vous pouvez sans crainte faire porter le collier à ce gentil baby, bonne maman sera contente et il donnera un charme de plus à votre bébé, mais n'oubliez pas de mettre en pratique les conseils de votre docteur.

J'espère qu'il est fêté ce bijou ! Regardez donc si petit Pierre se débat pour le prendre, tenez le voilà qui rit aux éclats. Il lui va à ravir, ah ! le gentil lutin, ne cherche-t-il pas à le prendre avec sa menotte. Allons, voilà monsieur mis à la mode.

—Comment cela, madame ?

—Mais oui, ce collier est en fétiche, et n'avez-vous pas fait comme moi, la remarque que les porte-bonheur sont très en vogue. De ce côté-là nous retournons en arrière, car tout dernièrement je lisais un ouvrage sur les procédés employés, par les peuples primitifs, relatifs aux enfants.

Les Ouoouls, par exemple, faisaient porter à l'enfant un gri-gri, espèce d'amulette qui pouvait revêtir toutes les formes possibles ; c'était généralement un passage du Coran écrit sur un morceau de papier et recouvert d'une enveloppe d'étoffe ou de cuir, d'autres fois c'était une dent de requin, de chacal, un os, une coquille, etc. Ce gri-gri était destiné à prévenir mille maux : tels que le mal de tête, la douleur des dents, les coups de feu et la morsure des bêtes venimeuses.

J'ai lu aussi que chez d'autres peuplades, les fétiches avaient en vue de chasser le diable et le mauvais destin. Cette lecture m'a fort amusée.

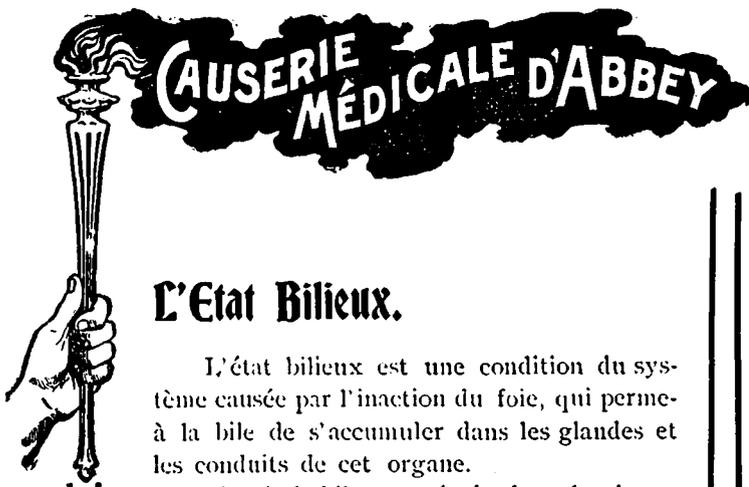
Enfin si je me souviens bien de ce qui concerne l'ambre selon les Indiens, bébé, muni de son collier, ne sera jamais triste, il engendrera la gaieté dans son entourage, deviendra très vieux, sans infirmité, et possèdera une mémoire active, bien soutenue. Avec tout cela je lui souhaite, au nom de sa maman, qu'il soit un bébé bien sage.

P. DUCARRE COGNARD.

LES DISTRAITS



—Quel guignon d'avoir oublié son parapluie d'un temps pareil !



L'Etat Bilioux.

L'état bilioux est une condition du système causée par l'inaction du foie, qui permet à la bile de s'accumuler dans les glandes et les conduits de cet organe.

Bientôt la bile est rejetée dans les intestins en grandes quantités, mais il y en a une partie qui est repoussée dans l'estomac. Ordinairement ceci cause de violents maux de tête que l'on ressent dans les yeux et les tempes, et finalement, des nausées et des vomissements qui, fréquemment, sont suivies d'une diarrhée biliouse.

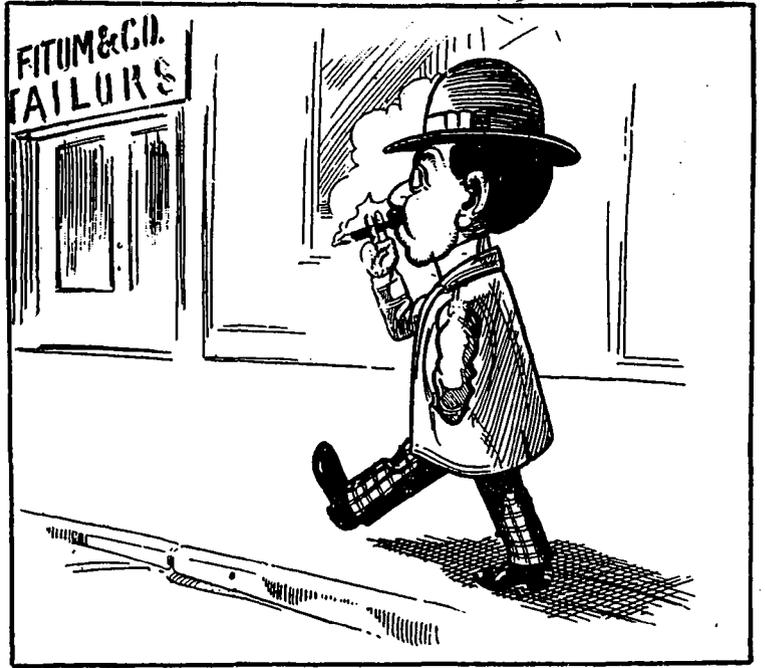
Une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un verre d'eau (non glacée), soir et matin, stimule les glandes peptiques de l'estomac et augmente la contraction de ses muscles, de haut en bas. Cette action est communiquée aux intestins, augmente le flux du jus intestinal et stimule les conduits du foie à rejeter la bile quand elle est chassée en bas par l'action laxative du Sel.

Toute personne sujette à l'état bilioux ou au mal de tête bilioux se soulagera et se guérira en faisant usage d'Abbey's Effervescent Salt.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

INVISIBILITE



—Fumons fort en passant devant chez mon tailleur...

Soyez Toujours sur vos Gardes



VERISON CERTAINE POUR
Les Premiers Attaques de
Consommation, le Rhume, la
Toux, l'Asthme, la Bronchite,
la Grippe, la Coqueluche,
l'Enrouement, et toutes les
Maladies des Poumons et de
la Gorge.

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
1129 ELM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
Manchester, N. H. et Montreal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infallible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles, tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.

Lui.—Je suis sûr, ma chère, que vous m'aimez tendrement?
Elle.—Oui! Alors vous en savez beaucoup plus long que moi.

Les gens sans énergie laissent aller les choses comme elles vont, espérant que tout ira bien.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

ATTACHMENTS

INSTRUCTION BOOK

SET UP

RIBBER

MACHINE

WINDER

ALL FOR \$20.00

AGENTS WANTED

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD \$3.00 FOR ORDER.

ADDRESS: **CREELMAN BROS.** FREE CATALOGUE
GEORGETOWN ONT., CANADA.

⚡ Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).

INVISIBILITÉ — (Suite et fin)



II

... car j'ai oublié de payer sa note.

Peut Devenir Grave

Les personnes qui abusent de leurs forces, finissent, à un moment donné, par tomber malades, épuisées, incapables du moindre effort. Cet état qui, à la longue, peut devenir très grave, exige un traitement, d'ailleurs très facile à suivre sans rien changer à son régime ni à ses occupations ordinaires. Nous voulons parler des **Pilules de Longue Vie** du Chimiste Bonard expérimentées avec grand succès par les plus grands médecins du monde et qui ont pour effet de reconstituer et renforcer les personnes faibles. Ces pilules se vendent 50 cts la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la malle, soit aux États-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.

Voici un petite statistique pas trop ennuyeuse :

Le pays le plus ensoleillé de l'Europe est l'Espagne : 3,000 heures de clair de soleil par an. L'Italie vient ensuite avec 2,300 heures. Puis la France : 2,100. L'Allemagne : 1,700. L'Angleterre : 1,400.

PENSÉE EFFRAYANTE

Que de cas mortels de consommation se sont produits qui auraient pu être évités avec le *Baume Rhumal*. 14

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les **Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine**. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

— J'ai déjà remarqué combien sont chauves les huissiers de l'Elysée !

— Dame ! M. Loubet peut empêcher de tomber les têtes, mais pas les cheveux !



\$3.95 Découpez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examiniez. Que ce soit automatique, d'économie, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin vous trouvez que la montre est tel que représentée, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et la montre vous appartient. **Terry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.**



Les Etourdissements, les Vertiges, les Migraines,

Se produisent généralement chez les personnes faibles, pâles et anémiques, qui ont le sang appauvri ou vicié. On doit recourir dans ce cas à

l'usage d'un bon vin généreux, qui est à la fois tonique, stimulant nutritif et reconstituant. Les médecins les plus éminents recommandent de préférence à tout autre le

VIN ST MICHEL

pour purifier, tonifier et fortifier le sang qui est la source même de la vie. Agréable au goût, exquis au palais, il excite l'appétit, aide la digestion, rend le sommeil paisible et doux et donne la force, la vigueur, la santé aux personnes pâles, faibles et anémiques.

On a mené grand bruit, jadis, autour des frères siamois, ces monstres doubles, nés en 1717 et morts dans un âge très avancé. Dans le courant de ce siècle, on exhiba, en Europe, un autre phénomène du même genre : les deux sœurs Mille et Christine.

On vient de présenter à l'Académie de médecine de Rio-Janeiro, un nouvel exemplaire curieux de monstres doubles à ombre commun, ou comme on dit en termes scientifiques, de *xiphopages*. Les vrais xiphopages sont rares dans la science. On n'en a observé que sept jusqu'à ce jour ; et encore plusieurs d'entre eux n'ont vécu que quelques heures. Les xiphopages récemment découverts au Brésil sont du sexe féminin. Ces deux petites filles ont déjà dix ans. Elles s'appellent Rosalina et Martina. Il est fort possible qu'on les expédie en Europe. Les parents voudraient être fixés sur la possibilité de séparer les deux fillettes.

La *Nature*, à qui nous empruntons ces renseignements, rapporte qu'on a déjà opéré trois xiphopages dont deux

avec succès. Avec la radiographie, il sera aisé de savoir si les deux corps sont absolument soudés s'ils sont indépendants. Dans ce dernier cas, on pourrait tenter avec une grande chance de réussite, une opération chirurgicale.

* * *

Les hommes sont comme les mots : si on ne les met pas à leur place, ils perdent leur valeur.

Pourquoi ?

Pourquoi le VIN DES CARMES est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le VIN DES CARMES, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR **Adoucir, Velouter, Blanchir** la peau du Visage et des mains

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

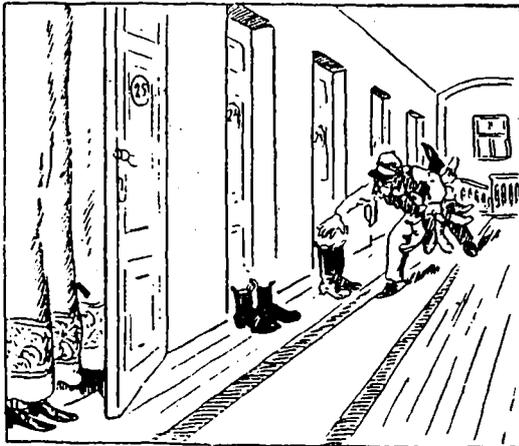
DE LA MÊME MAISON

Crème Simon	\$0.50 le flacon
Crème Simon, Petit modèle	0.75
Crème Simon, Moyen	1.00
Crème Simon, Grand	1.00
Savon Simon	0.50
Poudre Simon	0.50

Agent General pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste. Catherine, Montreal.

EXCÈS DE PRÉCIPITATION

I
M. XXX s'apprête à quitter sa chambre.II
Le garçon cueille les chaussures pour le cirage.

LE SOLITAIRE

*Loïn des abris où va séparer le cherruil
Qui, jadis, l'enraillait pour son bois vénérable,
Le vieux cerf, le dieu cors, honteux et misérable,
Chemine tourdement vers la forêt en deuil.*

*C'est l'automne, arborant son redoutable orgueil,
A marqué, pour l'épave, et le chêne et l'événable,
Et lui, dont la pensée était impénétrable,
Le "beurre" laisse poindre un regret dans son ail.*

*Que de gloire pourtant, en ce cirant trophée,
Dont la tête royale est encore coiffée!
Sombre, vaincu, le cerf est si morne aujourd'hui*

*Parmi l'ample ramure effrontément cruelle
De la fauve forêt aussi fauve que lui,
Qui son bois triomphal se confond avec elle.*

ABEL LETALLE.

LE THEATRE

Le théâtre est une des premières passions de l'humanité... on pourrait même dire l'un de ses plus impérieux besoins.

A toutes les époques, sous toutes les latitudes, l'homme s'est complu dans les fictions scéniques. Il aime à voir représenter ce qui, dans la vie, l'émeut ou le fait rire.

La tragédie, la comédie sont vieilles comme le monde... presque aussi vieilles, du moins. Le troglodyte, dans sa caverne, devait avoir installé un de ces théâtres de salon qui font fureur dans nos châteaux, à l'aurore du XXe siècle.

On joue des pièces chez les sauvages de l'Océanie, avec des intrigues et des gestes qui rappellent la farce italienne... Polichinelle est de tous les pays et de tous les temps.

Les hommes versent des larmes, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, sur des conceptions tragiques qui restent les mêmes à travers les siècles et malgré la distance.

Celui qui trace, au hasard de l'actualité, ces lignes fugitives, a vu jouer, en Chine, une pièce dont il a pu comprendre à peu près le sens par la mimique des acteurs.—C'était la légende touchante du roi Lear... transportée chez les Mongols.

L'auteur tartare ou mandchou avait d'autant moins imité Shakspeare, qu'il vivait à l'époque d'Homère, peut-être avant, quand la civilisation chinoise — ancêtre de la nôtre — battait son plein.

Un érudit est parvenu à déterminer l'emplacement d'un théâtre romain à Paris. Il paraît que cette scène antique était située sur la rive gauche, au-dessus du lycée Saint-Louis, entre les rues Racine et la partie de la rue de la Harpe aujourd'hui absorbée par le boulevard Saint-Germain.

J'ai le regret de constater que, malgré les plus minutieuses recherches, nous n'avons aucune donnée sur les recottes du théâtre gallo-romain du boulevard Saint-Michel.

Malgré cela, je suis enclin à penser qu'on devait y refuser du monde. L'assistance était assurément, aussi nombreuse quo gaie. N'est-ce pas en plein cœur du Quartier Latin ?

A ce sujet, je ferai même une remarque empreinte de la plus haute sagacité... Ce quartier est, aujourd'hui, qualifié de latin... Il devait l'être beaucoup plus encore à l'époque où l'empereur Julien — qui était Grec d'ailleurs — ne dédaignait

pas de demeurer sur le Boul'-Mich' comme un simple étudiant.

...Les bords de la Seine n'ont pas le monopole de la passion scénique. Chez nos voisins d'outre-Manche elle exerce de véritables ravages... dans les rangs de l'aristocratie.

Le duc de Manchester, l'héritier d'une des plus vieilles et des plus nobles familles du Royaume-Uni, vient de monter sur les planches.

Il a débuté, ces jours-ci, à New-York, comme clown.

Allo ! miousic, if you please, mylord !

Son auguste père gémit en songeant que le jeune duc fait les Augustes dans un café-concert, encaissant des taloches, voire des coups de pied, pour la plus grande joie des manants de l'assistance.

L'exemple de cet héritier des Manchesters a été suivi par le comte de Yarmouth et lord Rosslyn, deux représentants des plus huppés du *peerage* anglais.

Ils sont en *vedette*, sur l'affiche, à Londres.

NIL NOVUM SUB SOLE

—Un célèbre génie vient d'inventer une chemise sans boutons.
—Mais ce n'est pas nouveau. Je n'en porte pas d'autres depuis que je suis marié.

SOUVENIR HISTORIQUE

—Qui est-ce qui régnait en Russie au moment de la guerre de Crimée ?
—Il régnait... il régnait... il régnait un froid intense.

COQUILLE MODÈLE

Lu quelque part :
A monsieur XX : Reçu votre manuscrit. Excellent. Comptons l'incinérer prochainement. Envoyez-en encore.

PÈRE ET FILS

—Non, je n'aurais jamais cru que les études coûtent si cher...
—Et remarquez, papa, que je suis encore un de ceux qui travaillent le moins.

TOUJOURS TOTO

Madame.—Toto m'a tellement dérangé que je n'ai pu faire mon somme cette après-midi.

Monsieur.—Vraiment ! Il a été turbulent ?

Madame.—Non ; il a été tellement tranquille que j'ai compris qu'il était malade.

CHEZ LES RÉSERVISTES

—Et vous, Londublair, dites-moi un peu le féminin de sous-pied...
—Caporal... que ça doit être... soupière !

DISSERTATION LITTÉRAIRE

—Tel que vous me voyez, je suis l'inventeur du *vers apode* ou vers sans pieds.

—Vous avez raison : c'est plus solide que les *verses* à pied.

APRÈS UN COUP DE VENT

Pochardin.—Vlà ben ma veine ! C'est moi qu'a soif et c'est mon cha-peau qui va à l'eau.

AU THÉÂTRE

—Je remarque que ton vieil oncle n'applaudit jamais.

—Oh ! lui, tu sais, quand il s'agit de... claquer !

EXCÈS DE PRÉCAUTION — (Suite et fin)

III
Une erreur qui...IV
...amène une catastrophe.

MODES PARISIENNES



VÊTEMENT OLGA.

Les Enfants des Milliardaires Américains

M. L. de Norvins qui a publié déjà, dans la *Revue des Revues*, de curieuses études sur les mœurs des nababs américains, vient tout récemment de tracer un tableau de la vie des enfants de ces milliardaires, tableau qui nous paraît bien lamentable si l'on en juge par les quelques extraits que nous en donnons.

Il s'agit d'abord de Cornélius V. Van Ierbilt, car les multimillionnaires se numérotent comme les monarques.

“Deux bonnes, aidées d'un médecin, veillent nuit et jour sur le berceau de Cornélius V., et cela depuis le jour de sa naissance. Il possède déjà son premier et son deuxième cocher, une lingère, une couturière et deux hommes de peine pour les gros travaux de son appartement.

“Au point de vue de l'hygiène, les principes de la science moderne lui sont appliqués dans toute leur rigueur. Jamais personne n'est autorisé à l'embrasser, le baiser pouvant être un véhicule de germes morbides. Peut-être le médecin aurait-il consenti à faire exception en faveur de sa mère, mais celle-ci a donné l'exemple de la soumission avec une facilité que certains ont trouvée excessive. Elle s'en est consolée en dotant son fils de la plus invraisemblable garde-robe qui ait jamais existé. Cornélius V. ne porte jamais que du blanc. Les appartements qui lui sont consacrés sont revêtus d'émail blanc du plancher au plafond.”

Le petit Jack Astor n'est pas moins intéressant.

“Comme Cornélius V. Vanderbilt, Jack Astor est toujours seul. Une aile entière du palais de son père lui est consacrée et il y passe son temps de la façon la plus maussade, sans que jamais un petit camarade de son âge vienne partager ses jeux et égayer sa solitude.

“Parfois—cela se présente une ou deux fois par mois au maximum—Jack Astor est conduit cérémonieusement dans les appartements de son père. Ce sont ses grandes joies. On lui permet de jouer quelques instants avec le sabre paternel ; car, en milliardaire qui se respecte, John Astor a équipé, pour la guerre cubaine, une compagnie de volontaires, dont il s'est naturellement attribué le commandement, mais qui a fort peu fait parler d'elle au cours des opérations. Il est résulté de tout cela un sabre magnifique qui, seul peut-être, a réussi à faire battre le cœur du petit Jack, comme étant l'unique chose qu'il ne puisse posséder.”

Pauvres petits !

GENÉ JUSQU'AU BOUT

—Quelles ont été les dernières paroles de ce pauvre M. Taupin ?
—Il n'a rien dit. Sa femme était là.

L'IMPRÉVU

—Tu te rappelles, qu'en me demandant en mariage, tu m'as juré de faire tout ce que je demanderais ?
—C'est vrai, mais je ne pensais pas que tu aurais autant de temps pour “jongler” à tes demandes.

A LA CASERNE

Le caporal (à l'élève) — Voyons, expliquez-moi le mouvement de *marque le pas*, l'escouade étant en marche.
L'élève caporal. — Voilà, caporal : on s'arrête, on marche pas, mais on marche tout de même.

CHEZ LE RECORDER

Un témoin, dans une affaire de “coups et blessures”, dont la physionomie n'est guère moins patibulaire que celle de l'inculpé, est invité à prêter serment :
—Levez la main, dit le magistrat.
Alors le témoin d'un air cyniquement ingénu :
—Sur qui !

VENGEANCE

—Je suppose que vous aimeriez à avoir le jone que vous m'avez donné ?
—Non. Dans mon cercle de connaissances personne n'a le doigt assez gros pour l'utiliser.

LE DERNIER COMBLE

Pour un Anglais :
S'entêter à ne vouloir sortir par les plus mauvais temps qu'en victoria.

ENTRE BOHÈMES

—Tu la fais donc au type chic, que tu relèves tes bas de pantalons ?
—Non, c'est parce qu'ils sont trop courts !

PATRONS “UP TO DATE”

(Primes du SAMEDI)

No 775.—Pour fillettes de 8 à 14 ans, cette robe est de haut goût et a cet avantage de pouvoir coûter ce que l'on veut, vu que toutes étoffes, légères ou lourdes, vont bien pour ce modèle. Avec ornements en dentelle et velours elle atteint le véritable degré de “stylish” qu'a voulu lui donner son auteur.

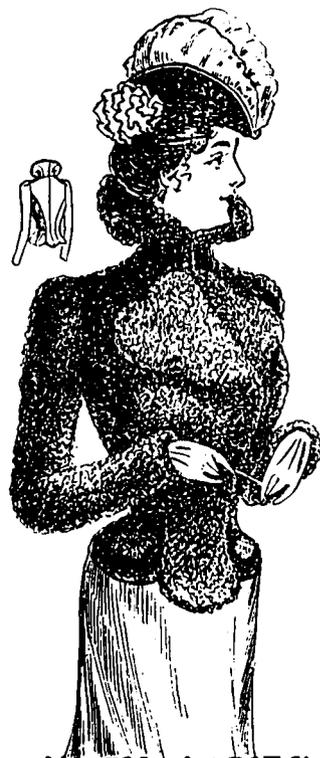
3 vg., 44 pes de large, plus 1 vg. de velours, suffisent pour une fillette de 10 ans.

No 775.—Robe de fillette

No 788.—Pelisse pour dame



NO. 775 GIRLS' COSTUME.



NO. 788 LADIES' JACKET.

No 788.—Cette jolie pelisse peut être, au choix, en fourrures ou en drap. C'est une des plus jolies formes de la saison. Très ajustée, cette pelisse est néanmoins assez ample aux épaules. La couture au dos peut être omise.

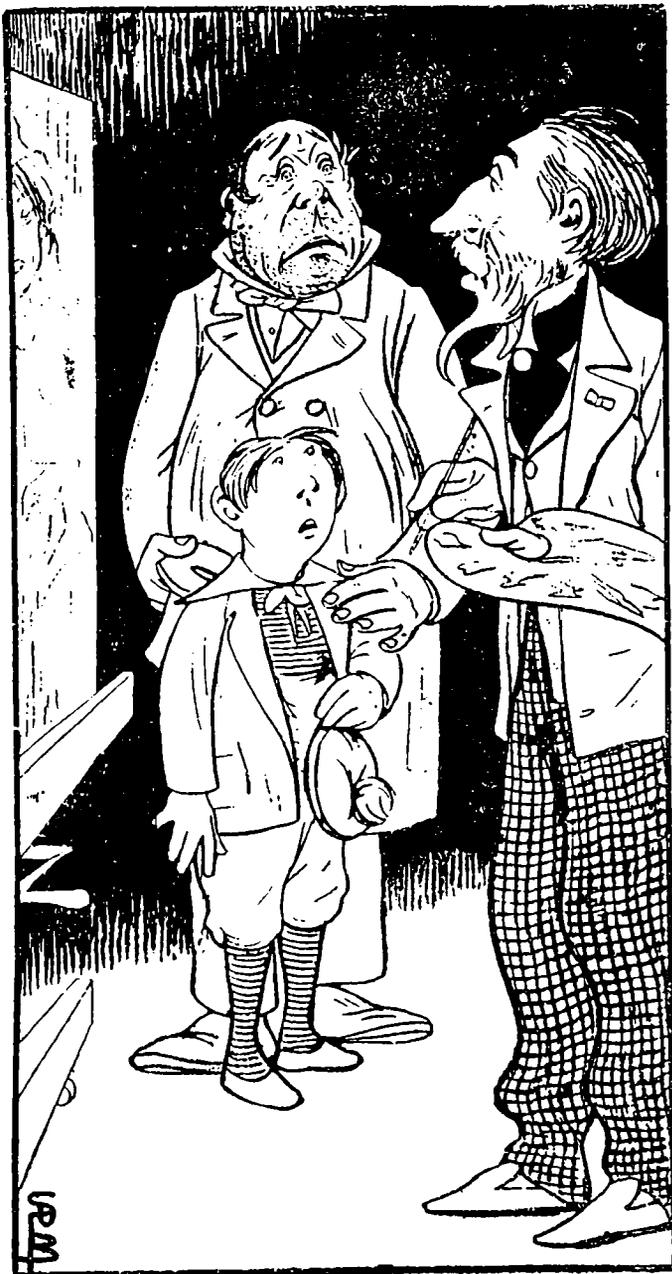
1 1/2 vg., 54 pes, suffisent pour taille moyenne.

No 788 est coupé en dimensions de 40 pes, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS “UP TO DATE”

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.
Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun.
Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

LES PARVENUS



—Eh ben, voyons, monsieur l'artiste, combien que vous me prendrez au plus juste pour apprendre à mon fils à faire vos bêtises.

Chronique des Théâtres

Après une très brillante série, le Majesty fait relâche, mais ce n'est, paraît-il, que dans l'attente d'une attraction spécialement puissante. On en fera l'annonce sous peu.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

Félicitons M. Gonzalve Desaulniers de son chaleureux article sur ce cercle et ce dernier d'avoir conquis ce suffrage distingué. Nous souscrivons à tout ce que l'article dit et nous sommes certain qu'il ne sera pas un mince encouragement pour l'avenir.

Jeudi on nous a donné avec le succès habituel "Les Avocats" et cette semaine c'est "Un Roman Parisien" ou "Repentir et Passion" d'Octave Feuillet qui tient l'affiche. Les entr'actes sont particulièrement soignés, comme toujours.

* * *

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

M. Oswald Chaput, propriétaire-gérant de ce théâtre, a loué pour plusieurs années le local du théâtre de la Renaissance, de la rue St-Maurice. Ce nom fera place à l'autre. L'inauguration a été faite dimanche dernier avec "Berthe la Flamande" et cette semaine on nous donne "Le Fils de la Nuit". Tout marche rondement et fait présager pour ce théâtre une carrière enviable. M. Chaput a eu une excellente idée en s'assurant d'un local spacieux, confortable, dans un excellent centre.

* * *

ELDORADO

"La Cadiguetto", le charmant petit opéra-comique de Banès, a repris l'affiche cette semaine à la grande joie des habitués de l'Eldorado. Mlle Angèle D'Arcy a chanté le rôle de la Cadiguetto à la perfection. Sa jolie voix de mezzo-soprano est toujours fraîche et pure. Quant à Harmant dans le rôle de Jean, le marin, il s'est montré, comme toujours, comédien con-

sommé, sachant s'incarner dans chaque personnage qu'il représente, aussi les applaudissements ne lui ont-ils pas été ménagés.

"Un Monsieur qui prend la Mouche", comédie en 1 acte de Labiche, tient la seconde place au programme. Les interprètes l'ont rendue à la perfection; nos félicitations à Mlle Rhéa, MM. Harmant, Delaunay, Cartal, Aramini et Doris.

Mlle Marthe Trémont est toujours l'idole de l'Eldorado, ses jolies chansons sont applaudies à outrance.

A l'étude pour le 15 février prochain: "Le Grand Bal du Grand Coq d'Argent", pièce à grand spectacle avec nouveaux décors, figuration, etc.

* * *

PARC SOHMER

Des auditoires immenses ont encore pris le chemin de ce charmant lieu d'amusement, dimanche dernier, et pour dimanche prochain on nous prépare un programme où la partie musicale ne le cèdera aucunement à celle des jeux de toutes sortes.

STRAPONTIN.

EPIGRAMMES INTERNATIONALES

Nous venons de parcourir un volume qui a pour titre: *Suite du Mercure hollandais, contenant les avantages que notre invincible monarque toujours auguste a remportés sur trois ennemis confédérés, impériaux, espagnols et hollandais, dans l'Allemagne, la Sicile, Catalogne et Pays-Bas*; l'auteur est P. Louvet de Beauvais qui, fidèle au titre de son recueil, en exaltant tout naturellement les mérites et les succès des troupes françaises et de leurs chefs, ne manque aucune occasion de le prendre sur le ton railleur avec leurs adversaires; c'est ainsi qu'en tête de ce volume se trouvent deux épigrammes, la première en vers français très bien tournés, ma foi, en forme de sonnet à l'adresse du prince d'Orange, le futur Guillaume III d'Angleterre, qui, bien fort jeune encore, ne laissait pas d'être, comme capitaine, un partenaire inquiétant pour le grand Condé; la seconde, simple distique latin contre un illustre marin hollandais.

Voici le Sonnet au prince d'Orange:

Vous quittez Charleroy dès que Louis s'avance,
 Vous n'osez à Himbourg soutenir ses regards.
 La place de Condé tombe en votre présence,
 De Bouchain à vos yeux on force les remparts.

Le combat présenté tente votre vaillance,
 Mais vous ne voulez point en courir les hasards;
 Quel jeune homme eut jamais cette rare prudence?
 Vous la disputez, prince, au plus sages vieillards.

La Hollande a besoin d'un conducteur fidèle,
 Qui, fuyant les dangers, se conserve pour elle,
 Et songe à réparer son funeste débris:

Elle rencontre en vous ce qu'elle a pu prétendre,
 Et si c'est votre sort de ne pouvoir rien prendre,
 Vous savez bien au moins vous garder d'être pris.

Et voici le distique sur l'amiral Ruyter:

*Terruit Hispanos Ruyter qui terruit Anglos,
 Et ruit in Gallos, territus ipse ruit.*

(Ruyter, qui terrifia les Anglais et les Espagnols fut terrifié lui-même quand il s'attaqua aux Français).

ARCHILOGIQUE

—J'ai bien de la peine à vivre avec mes revenus.
 —Vous en auriez bien plus sans eux, mon ami!

Si les Romains avaient dû apprendre le latin comme nous, il ne leur serait pas resté de temps pour conquérir le monde. — HENRI HEINE.

VIVENT LES SPÉCIALITÉS



Le Pélican. — Je suis mieux doué que vous. Je vole, je marche et je nage.
Le Singe. — Oh! vous savez, en ce temps-ci, pour réussir il faut une spécialité.

COMPARATIVEMENT PRÉFÉRABLE



Costigan (en pleurs). — Eh oui... En me refusant, elle a brisé mon cœur !...
Casey. — Allons ! allons ! Console-toi en pensant que c'est mieux comme ça que si elle t'avait accepté et brisé la tête ensuite.



Crayon a Charme Pour introduire notre catalogue illustré, nous en enverrons franco par la poste, ce crayon magnifiquement gravé, fini en argent, pour dix centimes. Il fait une belle queue de mouette en même temps utile et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le tube de plume tel que désiré. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

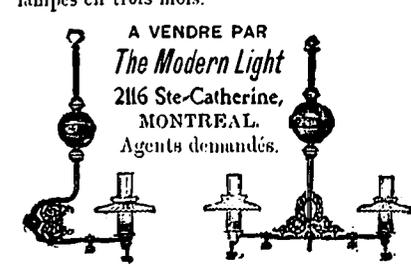
— Au mois de novembre de l'année dernière on a vendu aux enchères, à Londres, un objet singulier. C'était un œuf d'*Epiornis* (*Epiornis* est, ou plutôt était un oiseau gigantesque qui vivait autrefois à Madagascar, mais qu'on ne connaît qu'à l'état de fossile) qui mesurait 1 verge de circonférence. L'œuf en question a été adjugé au prix de 1,100 francs.

N'éveille pas l'esclave qui dort ; il rêve peut-être qu'il est libre.

THE "BEST" LAMPES A GASOLINE
La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix de lampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 820 Power's Block,
Rochester, N. Y.

Un voyageur rapporte le fait suivant, d'où il n'hésite pas à conclure que certains poissons ont un don d'observation et même une mémoire peu ordinaire. Durant un voyage en Australie, il fit un jour cuire de gros crabes dont les restes furent jetés par-dessus bord. A chaque fragment qui tombait, un poisson de 25 centimètres environ se précipitait pour s'en emparer. Ayant introduit un hameçon, attaché à une ligne, dans un fragment de crabe avant de le jeter à la mer, M. Semon (c'est le nom du voyageur) prit un de ces poissons : c'était un *Echinus remora*. La ligne fut jetée de nouveau ; pas un poisson n'y toucha, non plus qu'aux fragments de crabe dépourvus d'hameçon. De toute la journée pas un *Echinus* ne se laissa prendre. La même observation fut répétée à diverses reprises et eut toujours le même résultat. Ce poisson a d'ailleurs une conformation singulière. Il est pourvu d'une sorte de ventouse à la face supérieure de la tête ; il s'en sert pour s'attacher à la coque des vaisseaux, au ventre des tortues et à celui de poissons plus grands que lui, se faisant ainsi transporter sans fatigue.

Heureux le peuple dont l'histoire ennuie.

— Lili est silencieuse à table. Une fois n'est pas coutume. Elle regarde une belle assiette de charcuterie variée et semble méditer. Puis elle fait un joli sourire, puis elle tire la langue.

— Qu'est-ce que signifie cette pantomime ? interroge la maman.
— Dame, fait Lili, du ton le plus naturel, je fais un sourire au saucisson et je tire la langue à la galantine parce que la galantine... je ne peux pas la souffrir.

La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas.

10c
402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimés sur beau papier.
Prix, au bureau :

10c
Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.
LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.

AMUSEMENTS

ELDORADO
Café-Concert Français
Établissement unique en son genre à Montréal
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 29 Jan. '00

A la Demande Générale
LA CADIGUETTE
Opéra-Comique en un acte de Bauds
Un Monsieur qui Prend la Mouche
Comédie en un acte de Labiche

Mlle **MARTHE TREMONT**
dans son répertoire.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Salon d'Hiver :
Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entiere, \$1.
Tel. Bell : Est 1421

MUSÉE EDEN
A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de
1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...
CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
Le Festival de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde
50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.
ADMISSION : Au Musée 10c, — à l'Odéon 10c, — Autour du Monde 10c Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

IMPRIMERIE DE PETITS CARCONS. Un bureau d'impression contenant une toute de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, imprimeur d'extra petits caractères et supports. Plus de 1000 caractères pour tous les besoins, les lettres, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, L. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



La Boisson des Enfants ...

C'est l'EAU MINERALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.



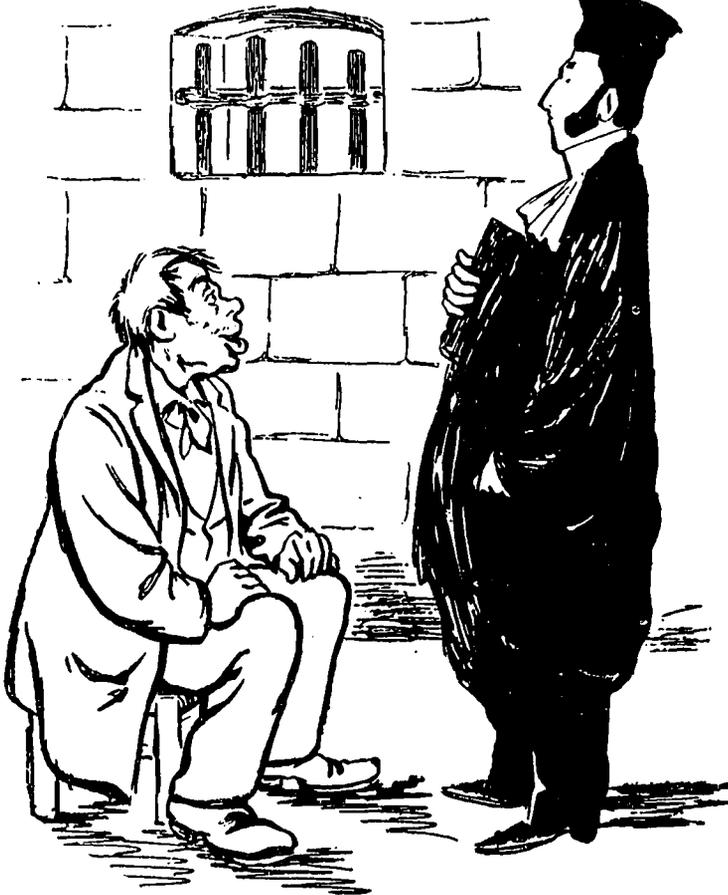
MEN CURED FREE.

HOMMES GUERIS GRATUITEMENT
 Un remède absolument efficace a été découvert pour guérir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons redonne la vigueur perdue, répare les ruines soulevées dans l'organisme et fait disparaître toute trace de désordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour cela qu'il sera heureux d'envoyer la recette dont les éléments n'entraînent qu'une dépense insignifiante. La recette est donnée gratuitement. Tout ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à L. W. Knapp, M.D. 2149 Hull Bldg., Detroit, Mich., et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

Après qu'un homme a découvert combien peu de science il possède, il commence à soupçonner qu'il soit possible que les autres n'en savent pas aussi long qu'ils prétendent.

HOMMES JEUNES OU VIEUX
 qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicelle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons **GRATIS** Une boîte de Remèdes valant \$1.00. Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur. **THE QUEEN MEDICINE CO.** Boîte A, 947, Montreal.

POUR AIDER À LA PREUVE



—Les preuves de votre culpabilité sont trop flagrantes. Je plaiderai l'irresponsabilité, l'alcoolisme...
 —C'est ça et, pendant que vous y serez, à l'audience, faites-moi donc passer quelques verres de rhum, pour que j'leur-z-y montre comment j'sais enfler ça !

Maux de Tête

Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR **ROY & BOIRE DRUG CO.**

Le médecin (à son patient qui est menacé de prostration nerveuse).—Remarque-vous que vous êtes affligé parfois de la perte de votre mémoire ?

Le patient (avec la vision d'un récent désastre de jeu).—La perte de ma mémoire, docteur ? Non, c'est la mémoire de ma perte qui m'afflige plutôt.

De tous les Toniques en existence

Le "BROMA" est incontestablement le seul qui guérisse les maladies du sang et des nerfs.

Prenez-le avec courage et donnez-le à vos jeunes enfants et à vos vieux parents.

Se vend partout et rapidement. Essayez-le et vous en serez fort satisfait.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourrait venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Monsieur Boileau (à Monsieur Rouleau qui a une jeune femme pesant deux cents livres, mais pas d'enfants).—Avez-vous une grosse famille ?

Monsieur Rouleau. — Très grosse, mais pas nombreuse.

Les méchants sont toujours surpris de trouver de l'habileté chez les bons.

La demande croissante pour le **Pin Rouge** DU SUD du Dr HARVEY démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un **SOULAGEMENT IMMEDIAT** DE Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion. Bouteilles, bonne mesure, 25c. **CIE DE MEDECINE HARVEY** 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Les "Pilules Cardinales" Du Dr ED. MORIN

Sont indispensables pour les femmes pâles, maigres et incapables de travailler, AUSSI pour les personnes nerveuses, mélancoliques et sans courage.

Prenez-les avant que votre mal soit déclaré incurable, il sera trop tard alors. Se vendent partout.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Abattement

L'abattement que les femmes, les jeunes filles et les enfants ressentent souvent après un léger exercice, une promenade de courte durée, constitue un symptôme de faiblesse de sang. On observe le même phénomène pendant la convalescence, à la suite des fièvres et d'autres maladies. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard feront disparaître cette sensation pénible. Ces pilules se vendent à raison de 50c la boîte, trois boîtes pour \$1.25, et seront envoyées par la poste, soit aux Etats Unis ou au Canada, sur réception du montant, en s'adressant à la pharmacie Baridon, Montréal.

Les plaisirs sont comme les aliments, les plus simples sont ceux dont on ne se dégoûte jamais.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous. 32 Cote St-Lambert

PLAISIR
 Miroir Convexe — fait paraître maigre les gens gras et gros les gens maigres. La nouveauté la plus amusante et la plus comique qui existe. Ce curieux miroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cents. Agents demandés. **Johnston & McFarlane**, 71 Rue Yonge, TORONTO, CAN.

Une Recette par Semaine

FROID AUX PIEDS

Beaucoup de personnes, sont sujettes au froid aux pieds, et souvent à leur grand désespoir, elles ne réussissent guère à s'en préserver.

Voici un moyen très simple et surtout peu coûteux que je leur conseille d'essayer.

Vous sentez-vous le pied glacé? — Soulevez-le de terre et appliquez-vous, du revers ou du plat de la main, quelques légers coups au-dessus du genou. Vous ferez ainsi descendre le sang vers les extrémités inférieures, et le froid disparaîtra comme par enchantement.

HARMONIE IMITATIVE

Le gravoche parisien a trouvé, pour désigner les voitures automobiles, le terme expressif de *teuf-teuf*.

Les philologues flamands sont loin de cette concision et, avec la placidité de leur race, ils ont baptisé le même engin destructeur un *snelpaardloos-zoondeerspoorwepetroolrijtuig*.

Voyez-vous le passant menacé d'écrabouillement par la terrible machine, et auquel un ami crie l'avis statutaire: "Gare au *snelpaar*!..."? On ferait bien de s'y prendre à temps pour éviter un malheur.

Quoi qu'il en soit, l'étymologie de ce nom compliqué est des plus respectables, jugez:

Snelp, rapide; *paardloos*, isans cheval; *zoondeerspoorweg*, sans rails; *petroolrijtuig* mù par le pétrole.

* *

—Veux-tu savoir le prix de l'argent? Essaie d'en emprunter.

Il existe, paraît-il, en Amérique, un aréonaute qui, depuis une dizaine d'années, exécute des ascensions sur un vélocipède volant. Voici comment il manœuvre. Assis sur la selle de son vélocipède, il met en mouvement une hélice en toile de 2m, 4 de diamètre. L'action de cette hélice maintient flottant un ballon cubant 110 mètres, seulement, ce qui suffit, avec du gaz hydrogène, pour enlever l'aérostat, son contenu et son équipage. Le ballon descend aussitôt que l'hélice cesse d'être en mouvement. L'aéronaute peut imprimer à son ballon des mouvements à droite et à gauche; il le fait monter en spirale et descendre de même.

LA GRIPPE NE PEUT RESISTER

A l'action puissante du "VIN MORIN CRÉSORHATES". Prenez-le d'après les directions indiquées sur les bouteilles. Ne pas accepter de contrefaçons.

C'est dans une classe d'une école communale. Le professeur parle devant une vingtaine de petites filles qui l'écoutent avec recueillement. La dernière leçon roulait sur les fables de La Fontaine; dans celles-ci, on étudie l'histoire ancienne. Et le professeur s'adressant à son jeune auditoire:

—Qui d'entre-vous, mesdemoiselles, me dira ce que c'était qu'Attila?

Aussitôt une gentille petite blondinette se lève, rouge d'orgueil:

—Moi, monsieur.

—Vous, mon enfant! eh bien, voyons. Qu'était Attila?

Et la blondinette, avec conviction:

—C'était le fléau des rats.

LA BONNE ADRESSE

Pour guérir vite les affections de la gorge et des poumons, il n'y a que le *Baume Rhumal*. 13

La maîtresse.—Comme il n'y avait pas d'imprimerie quand Dieu donna la loi à Moïse, comment a-t-elle pu être connue du peuple?

Tommy (après réflexion).—Par l'alphabet des Sourds-Muets, madame.

* *

L'inspecteur de prison (au forçat).—Vous n'avez aucune plainte à faire?

Le forçat.—Bien, ce serait plus satisfaisant si les portes n'étaient pas fermées à clef.

Les Excès

Les personnes affaiblies par les maladies, le travail, les veilles ou les excès de toute nature, éprouveront une amélioration rapide et certaine en se mettant pendant quelque temps au régime des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. C'est le traitement à la fois le plus efficace et le plus économique et il offre au public la garantie précieuse de la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Ces pilules se vendent à raison de 50 cts la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la malle, soit aux Etats-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC,
596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

RAYONS X Notre tube de rayons X est le meilleur. Il est le seul qui vous donne un bon résultat à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la mâchoire inférieure, le trou d'un manchon de pipe, etc. Envoyez par la poste, pour \$5. Johnston & McFarlane, Toronto.



The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing. Fits any Frame.

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK "Adjustable Roof"

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la à NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

100 CARTES

Élève Beauminois, dis moi un peu, comment s'appellent les habitants de la Laponie?

—Des Lapons...
—Très bien, et ceux du Cap?...
—Des Cap... des Cap... des Capons.

100 cartes en aluminium. Son action automatique retient fixement les cartes jusqu'à ce que la dernière soit employée. Bonne grandeur 3 1/2 x 5 pouces. Nous garantissons que vous recevrez y compris, soigneusement emballé avec 100 cartes de visite de la meilleure qualité pour seulement 25 cts. Envoyez votre nom et adresse à: Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

Madame F. PELLETIER de QUEBEC

Torturée de longues années par la Maladie—Aucun Remède ne peut la soulager.—Son cas considéré incurable.—Ses Médecins l'abandonnent.

ELLE DESIRE LA MORT.

Guérie par les **"PILULES CARDINALES"** du Dr ED. MORIN.

Voici une guérison qui tient du prodige. Madame F. PELLETIER, de Québec, a souffert pendant des années de débilité générale, faiblesse féminine, douleurs dans l'estomac et les reins, ayant toujours les mains et les pieds froids, éprouvant toujours des frissons ou des chaleurs partout le corps. Les années aggravèrent sa condition malheureuse, apportant un surcroît de souffrances, de misères et de découragement. Elle avait épuisé la liste de Remèdes Patentes applicables à ses maux. Aucun ne lui avait apporté de soulagement notable. Plus tard survint une complication sérieuse qui l'obligea de garder le lit presque tous les jours. Les maux que souffrait Madame PELLETIER, étaient presque insupportables, les tortures qu'elle endurait lui faisaient désirer la mort. Le médecin considérant le cas de sa cliente incurable, crut de son devoir de lui épargner des dépenses inutiles, et l'avertit que, ne pouvant plus rien faire pour elle, il ne voyait pas la nécessité de revenir. Une amie vint lui faire visite et lui proposa avec instance de prendre les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed MORIN. Madame Pelletier se laissa si bien convaincre de l'efficacité de ces Pilules qu'elle voulut les essayer. Grands furent son étonnement et sa joie lorsque, après quelques semaines d'usage de cet excellent remède, elle vit disparaître tous ses maux; sentant ses forces revenir. Toute heureuse elle peut quitter le lit, vaquer à ses travaux du ménage et rendre visite à cette amie qui lui avait si fortement recommandé les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed MORIN.

SE VENDENT PARTOUT

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon:

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.



Madame ERNEST BELANGER
No 55 Rue Dufresne, Montréal.

Dit: "Quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr. Coderre j'étais dans un délabrement de santé complet. Je souffrais de débilité générale, gros maux de tête, pas d'appétit, mauvaise digestion, je souffrais aussi de leucorrhée, j'étais nerveuse et pas de sommeil. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ont été pour moi vraiment miraculeuses. Maintenant, je suis plus forte et je suis en parfaite santé."

PILULES ROUGES DU DR. CODERRE POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 h. à 4 h. jusqu'à 6 h. p.m. Dimanches exceptés. Envoyez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre doit être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes les Tablettes Purgatives 25c la boîte, chez tous les pharmaciens Ou par la malle

Vous pouvez aller consulter nos médecins, soit au No. 271 rue St-Denis Montréal soit au No. 66 rue St-Jean Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

ORIGINAUX BRITANNIQUES

A côté des *Christian Scientists*, qui ne veulent demander qu'à la seule prière la guérison de leurs maux, il s'est fondé à Londres une secte nouvelle, également dédaigneuse de la médecine, mais pour d'autres raisons. Ses adeptes se nomment eux-mêmes *the Peculiar People*. Dans le langage usuel, cela veut dire "les Originaux"; mais dans le langage archaïque, cela veut dire "les Privilégiés", et c'est évidemment ainsi qu'il faut l'entendre. Les *Peculiar People* se considèrent, en effet, comme placés spécialement sous la protection de Dieu et, en conséquence lorsqu'un d'eux est malade, estiment tout à fait inutile de faire venir le médecin. Les *Christian Scientists* ont déjà eu plusieurs fois maille à partir avec la justice: les *Peculiar People* viennent d'avoir leur tour en la personne des époux Norman, condamnés hier par le juge Ridley pour avoir laissé mourir, faute de soins, leur fille Grace, âgée de cinq ans. Devant le juge, M. Anderson, le doyen de la secte, s'est efforcé d'établir et a d'ailleurs prouvé que à cela près que leur loi leur défendait d'appeler le médecin, les *Peculiar People* ne négligeaient rien pour sauver leurs enfants. Le dialogue suivant s'est alors engagé entre le jury, le juge et le témoin.

Un juré: "Que feriez-vous si un de vos adhérents se cassait la jambe?" — M. Anderson: "J'appellerais un chirurgien." — M. le juge Ridley: "Vous croyez donc que le Seigneur ne peut pas réduire une fracture?" — M. Anderson: "Je crois que le Seigneur préserve ses fidèles. Car je ne connais pas de fractures chez les *Peculiar People*." — M. le juge Ridley: "Je suppose qu'un enfant soit écrasé. Vous pensez que, s'il appartient aux *Peculiar People*, sa jambe ne sera pas brisée?" — M. Anderson: "Elle sera brisée si le Seigneur ne protège pas l'enfant." — L'accusé Norman, au doyen Anderson: "Pensez-vous que la protection de Dieu s'étende aussi à nos enfants?" — M. Anderson: "Oui." — Le juge Ridley: "Mais moi, j'en suis exclu? Et le jury, et tout le monde, à l'exception des *Peculiar People*? C'est une bien singulière croyance!" — Après une longue délibération, le jury tout en recommandant les époux Norman à l'indulgence du juge, les a déclarés coupables. Le juge Ridley a condamné le mari à six semaines, la

femme à un mois de prison et, sans vouloir entamer avec eux une discussion théologique, s'est efforcé pourtant de les convaincre que le christianisme n'exige pas qu'on laisse souffrir les enfants.

Mais allez donc faire entrer même cette vérité dans une cervelle de semblables fous.

— On vient de fonder à Pékin une école de médecine. Le professeur d'anatomie est un Français. On lui livre, pour ses études de dissection, les cadavres des condamnés à Mort. Dernièrement, il voulut demander au fameux vice-roi Li-Hung-Tchang qu'on lui abandonnât, comme en Europe, les corps des inconnus décedés à l'hôpital. — Mais, observa le vice-roi, on vous donne déjà les restes des condamnés à mort. — Sans doute, répondit le médecin, mais c'est insuffisant: je n'en ai pas assez pour bien enseigner. — Soit, fait le mandarin. Nous ferons couper la tête à bien plus de gens!

Le monde n'est que le titre d'un livre, et ce livre ne contient rien.

UNE PROPHEÉTIE

Sans être un grand prophète, on peut dire ceci: Le XXIème siècle saura gré au XIXème siècle de lui avoir transmis le Baume Rhumal.



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus complet. Fait l'ivoire végétal. E est entièrement au-delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'amusement sur la route. Envoyé franco par la poste pour 10 cts.

Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Le Rhumatisme et la Nervosité

Sont guéris par nos bains turcs et électriques suivis d'un massage électrique et manuel. Ce traitement surpassé tous les autres.

OUVERT JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Confiance...

Les gens ont confiance dans notre vente de Janvier. Ils peuvent constater par eux-mêmes qu'ils obtiendront les escomptes annoncés, car toutes les étiquettes contenant le prix primitif (marqué en chiffre lisible) apparaissent à côté des étiquettes en couleurs qui indiquent l'escompte.

Vous calculez l'escompte vous-même.

- Etiquettes Blanches 10 p. c. d'escompte.
- Etiquettes Jaunes 20 p. c. d'escompte.
- Etiquettes Rouges 30 p. c. d'escompte.
- Etiquettes Roses 40 p. c. d'escompte.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

HOMMES FAIBLES

Pour tous les cas de faiblesses débilitantes—résultat des excès dans l'âge mûr ou des indiscretions de la jeunesse—j'ai trouvé que la meilleure manière d'appliquer le courant électrique est de le faire partir des régions lombaires dans le bas du dos et passer à travers les rognons, l'estomac, le foie, la glande prostatée, etc., jusqu'à un endroit avancé vis-à-vis les organes. Tel est le mode d'appliquer ma



CEINTURE ELECTRIQUE

avec suspensoirs pour hommes, un appareil connu et employé dans toutes les parties du monde civilisé.

C'est un traitement populaire parce qu'il est efficace. J'ai annoncé cette Ceinture pendant vingt-cinq ans—pas dans son perfectionnement actuel—et au cours de cette période je lui ai gagné des centaines de milliers d'amis. C'est un plaisir de la recommander. Elle supprime toute médication et tout empoisonnement de l'estomac.

Elle supprime tout stimulant, parce que, de sa nature, l'Electricité NE PEUT PAS stimuler; son rôle est de tonifier et de renforcer. Ma Ceinture Electrique est un idéal de traitement chez-soi. Vous la mettez autour de votre corps quand vous vous mettez au lit—vous sentez immédiatement les courants—et le lendemain matin vous l'enlevez. Agissez ainsi pendant deux ou trois mois et notez ce que devient votre santé générale. Ne faites pas de dissipation; c'est tout ce que je demande.

Venez au bureau et consultez-moi—gratuitement—ou demandez par la maille ma Brochure—gratuite—qui explique tout; elle est envoyée sous enveloppe cachetée.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal, Que.

Heures de Bureau: la semaine, de 9 h. à 6 h. Le dimanche, de 11 h. à 1 h.

QUARTIER ST-LOUIS

Salles de Comités de

M. L'ECHEVIN PAQUETTE

Les comités de M. l'échevin Paquette se tiendront aux endroits suivants:

- COMITE CENTRAL, 1807 rue Ste-Catherine. Tel. Bell: East 1674.
- AUTRES COMITES, 53 Rue Prince-Arthur. Coin des Rues Drolet et Roy. Coin des Rues Napoléon et St-Dominique.

Toutes les personnes qui voudront donner des informations en faveur de M. Paquette sont priées de faire rapport aux comités.

Les amis qui voudront bien fournir des voitures sont aussi priés d'en donner avis le plus tôt possible.



Longueur 24 pouces, fortement nickelés, plaquée en argent. Contient \$5.00 en pièces de 10c. Le registre montre le contenu de la banque qui s'ouvre d'elle-même quand elle est pleine. Par la poste 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto.

La louange est souvent une aumône, la vérité est toujours un hommage.

Vieilles... Argenteries

Remises à Neuf

.. Par la..

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE St-LAMBERT Montréal

Téléphone Bell: Main 1387



COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

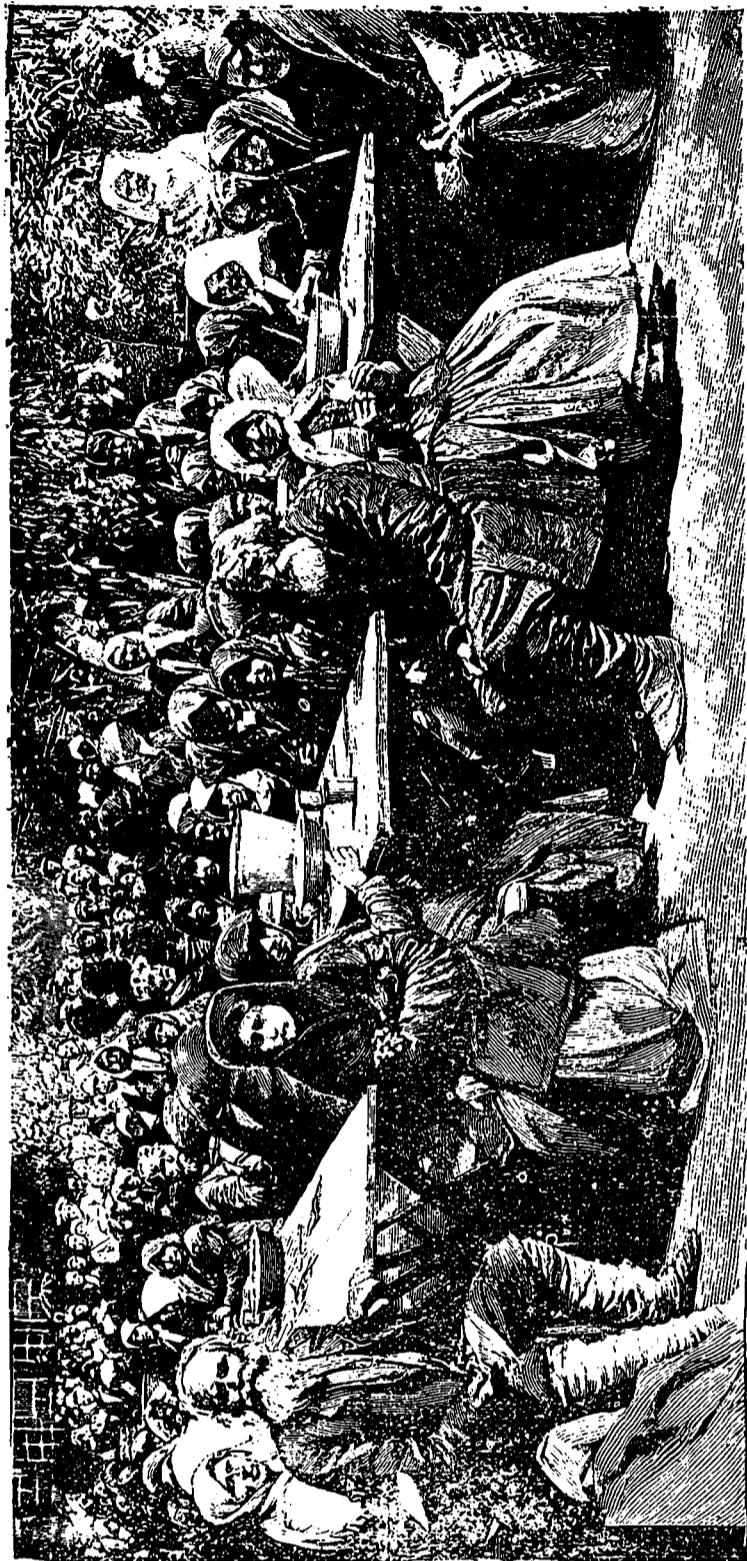
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 217



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

On a trouvé la solution juste : Mmes A Bayard, F Brulé, E Chapleau, S Cléroux, J B Dagenais, N Boutet, Capt E Labello, H Lucas, S Lajeunesse, E Lamoureux, J Laplante, A Laurent, N Lefebvre, E Matte, L Paiville, A Raymond, J C Renaud, J Rivest, P Vigneault, Milles Allard, A Aubertin, P Audette, B Barrette, D Boyer, E Carrière, M L Chauvin, G Crevier, H Desrosiers, B Goyette, R Hallé, A Jobin, J Labonté, E Laurin, L Major, A Métié, G Oulmet, A Picard, B Poirier, B Roch, V Tourangeau, A Vallée, A Venderbergh, MM J Arcand, A Aumont, L Beauchamp, A Bellefeuille, E Benoit, A Boucher, A Boucher, E Brousseau, J Cardinal, H Cadieux, J H Carrière, J Charpentier, E Charest, N Chayer, D Chevalier, O Cholette, D Côté, D Demers, C Dumontier, H Filiatrault, P Francoeur, J Gagnier, A Gauthier, L Labello, J Lafortune, A Lamy, E Langevin, P Lavigne, A Lebrun, J Leclerc, N Lefebvre, J A Marchand, Q Marchand, C Marcotte, L Morancy, A Morissette, N Paquin, E Perron, M Petrus, A Phaneuf, J Picard, E J Riché, J A Porriance, P O Richard, V Roch, H Rodier, C Rousseau, A Roy, A Smith, A Thérien, J Thoin, W Tremblay, H Turcot, P Valières, N Villemare, Montréal : M A Blanchette, Arthaba kaville ; Mme H Martel, Aston ; Mlle L Côté, Bagotville ; Mme A Primeau, Beauharnois ; Mlle A Côté, Bic ; M Audet, Bordeaux ; Mlle F Chénier, Buckingham ; Mlle M J Légaré, Charlesbourg ; A Demouchel, Chateauguay Village ; E Robert, Contrecoeur ; H Hébert, Coaticook ; Mlle P Clusiau, Coteau Station ; Mils J O'Bready, A

Côté, E Côté, R A Darche, V Paquette, MM A Bazin, E Pinsonnault, Danville ; J P Alain, D'Israël ; A Morin, Emile Ville (St Pie) ; J E Duquette, East Sherbrooke ; Mlle H Philis, M E Bessette, Farnham ; Mils C Durocher, M Joannette, L Morin, Hull ; O Mercier, Hintonburg, Ont ; Mlle L Barron, J N Barrière, Iperville ; E A J Itoy, Kingsbury Junction ; Mme R Richard, Labelle ; Mme L McGee, Mlle E Page, M J A Michaud, Laprairie ; Mlle M Amand, L'Épiphanie ; MM C Gosselin, J Leblond, Lévis ; Mmes E Desourdy, F X Lavigne, D Smith, Longue Pointe ; Mlle C Marceau, Lyster Station ; Mme O Lépine, M D Langlois, Magog ; Mme J B A Quintal, Maisonneuve ; C Saucier, Pont Maskinongé ; J B A Renault, Montmagny ; G Chicoine, Mont St Hilaire ; Mmes J A Champion, V Martel, Mils B Bureau, R D'Auray, B Dunn, B Folsy, M A Hudon, A Lemieux, F Philbert, M M E Boulay, D Jennery, J L Lavoie, A Leframbois, A Lebeau, E Lefebvre, J Legendre, T J Lemay, L Moffat, Ottawa ; J F Fortier, E Huard, Plessisville ; D L Shoener, Pierreville ; Mlle A Larivée, Pointe aux Trembles ; Mme J A Jocas, Pont Etchemin ; Mlle A Côté, A Fournier, D Grenier, C Hébert, H Poliquin, MM J Allaire, L Amyot, L Bertin, E L'Allemand, A Masingy, K Patry, A Sanfacion, Québec ; Mlle M L Fournier, Rimouski ; Cha Fortier, Rivière du Loup Station ; Mlle E Cauchon, Sault Montmoroney ; Mlle D Fournier, Sault Montmoroney, Village ; Mme J Bergeron, MM E J Gelle, L P Genest, P Leblanc, Sherbrooke ; Mils G Falardeau, G Laddouache, A Rondeau, MM A Cartier, H Chapedaine, F X Cournoyer, N Francoeur, N Labos-

HENRY MORGAN & CO.

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

La vente à Bon Marché se continuera jusqu'à la fin de janvier. Les mêmes escomptes

10 a 50 pour cent

et d'autres plus élevés sont offerts. Les gros escomptes donnés et la haute classe de marchandises rendent tous commentaires inutiles.

Le public est invité à voir et à juger par lui-même.

A NOTER : — En plus de ces escomptes, le 5% pour achats d'une piastre ou plus, au comptant, est toujours donné.

Commandes par la malle exécutées promptement.

... Echantillons envoyés sur demande ...

HENRY MORGAN & Co., MONTREAL

rière, A Laperle, Sorel ; O Mercier, Ste Agathe, Lotbinière ; E Coulombe, St Angèle, Laval ; M J Gauthier, Ste Anne de Belloc ; Mlle A Godin, Ste Anne de la Pérade ; Mme V E P Hudon, Ste Anne de la Pocatière ; Mlle I Sénécal, St Césaire ; Mme E Pilon, Mils I A Amyot, D Charbonneau, R A Renaud, A Schofagne, E St Hilaire, MM J A Blain, J Boyer, Ste Cunégonde ; Mlle D Landry, St David de l'Auberivière ; H Duguay, St François de Sales ; Mlle M Lavoie, St Gabriel de Brandon ; Mlle J Bergeron, St Grégoire ; Mme P Ballargeon, MM A Charland, A Armand, St Henri ; A de troille, St Henri, Lévis ; Mme J Church, St-Hilaire ; Mmes Chs Cusson, R A Dubuc, Mils Dubrouil, M L Laliberté, F Morin, A Paulet, M Savarin, M E Phaneuf, V Valin, W Valin, O Grégoire, St-Hyacinthe ; Mme O Royal, St-Jérôme ; L A Caron, Ste Julie, Mégantic ; Mme J H Godbout, Mlle N Beland, Ste-Julie de Somerset ; M J Binet, St Laurent ; G J Côté, Ste-Luce, Rimouski ; Mlle A Gagnon, Ste-Marie, Beauce ; Mlle L McGowan, Ste-Martin, Chateauguay ; Mlle F Mouchamp, St-Michel, Napieroville ; Mme J A Frigon, St-Narcisse, Champlain ; Mlle L Gosselin, St-Oilon ; Mlle A Perrault, St-Pierre les Becquets ; Mils B, Arel, B Bédard, B Bergeron, C Emond, E Fillion, A Poliquin, MM A Gagnon, A Huard, E R Larochelle, F Patry, A Robert, St-Roch, Québec ; Mils M L Blais, M Couture, MM J T Collin, L Duperré, P Kelly, St-Romuald ; Mlle A Gagnon, Ste-Rose, Laval ; Mlle R Fortin, Ste-Rose de Dégéle ; Mmes C Blouin, P Cloutier, G Dion, Nolet, A Perrault, L Plante, MM A Bertrand, L Boivin, D Gagné, St-Sauveur, Québec ; Mlle M T Ethier, Ste-Scholastique ; Mme A Paradis, St-Sébastien, Beauce ; A Lafresnière, St-Simon, Bagot ; Mils M Davidson, C Guillemette, Ste-Thécle ; Mme P C Dupuis, St-Thomas, Montmagny ; Mlle U Lacoursière, Ste-Tite ; J A Goudreau, W Lefebvre, W Marin, L Trudel, St-Zéphirin de Courval ; A R Shehyn, Trois-Rivières ; Mils A Laberge, E Amyot, MM T Doray, A Grenon, Valleyfield ; Mlle L Sri, Vaudreuil Station ; Mlle E Gagnon, Verner, Ont ; Mme N Brunneau, Village, Tarcotte, J Schout, Arctic Centre, R I ; Mlle D Fortin, Auburn, Me ; Mme L Jolicœur, Mils M Lévassour, A Itoussau, L Petit, W Jolicœur, V Lamontagne, Augusta, Me ; Mme A Belair, Baltic, Conn ; C Guimond, Berlin, N H ; Mlle M Lavertu, Berlin Falls, N H ; O Gelinias, Berlin Mills, N H ; Mils E Aubert, L Bouchard, MM J Cusseau, P Decolte, J Parent, Biddeford, Me ; Mmes A Bélanger, U Bernier, Mlle A Desbiens, A Tondreau, N O Lapointe, E Thérberge, Brunswick, Maine ; Mme H St-George, Mlle F Lefebvre, M J Allard Central Falls, R I ; Mlle M Mollour, M P Chabot, Cohoes, N Y ; N Goudreau, Dover, N H ; J Rioux, East Barre, Vermont ; W Mayer, Easthampton, Mass ; Mmes W E Paronreau, J Proulx, Mils A Chouinard, P Côté, E Dega-

gné, MM E Brodeur, E Boucher, N Lafranco, J Pinault, A Plante, C Rochefort, T Sirois, Fall River, Mass ; Mlle A Landry, Fisherville, Mass ; Mlle A Couture, Haverhill, Mass ; Mme J Martineau, Mils G Maigret, D A Aubry-Ménard, E Tremblay, MM A P Barré, J E Lajoie, J Lebrun, R Valiquot ; Mmes A Lavigne, W Teller, Mils R Holbuc, A Bourassa, E Bourbeau, C Label, MM J Caron, H Label, W Mackenzie, A Paré, W Picard, A St-Laurent, Lawrence, Mass ; Mmes A Fournier, A Perreault, Mils F Campagno, L Jolicœur, L Morau, M St-Hilaire, MM C Roberge, J Plourde, Lewiston, Me ; MM B Lajeunesse, J Lambert, Mils C Caron, J Hamel, L Lafond, M Tarcotte, M P Ducharme, O Lévasseur, F Vigeant, Lowell, Mass ; Mlle J Guillemette, MM T Mailloux, A Martel, G Quinn, Lynn, Mass ; Mmes M L Bussières, L Chassé, Mils C Guerin, Léa Lambert, MM H Boisvert, A Duval, A Gelinias, E Geoffrion, E Lacerte, F Lavallee, L Mailloux, Manchester, N H ; Mmes J Zinet, P Cournoyer, R Côté, M H Raymond, Manville, R I ; Mme O Desmarais, Mlle A Beauchamp, Marlboro, Mass ; Mme A Caron, Mlle E Desoteau, MM A Chaput, A Dupont, L Oncllet, Nashua, N H ; C Lapointe, New Auburn, Me ; Mmes F Lacroix, W Robillard, Mils M L Guimont, R Guimont, R Lacroix, J Lapiere, M J Z Allard dit Longpré, New Bedford, Mass ; W Pinguette, North Attleboro ; H Gobeille, North Bridge, Mass ; Mmes B Duran, J Matteu, F Noury, J Vandier, Mils S Payan, MM E Andrey, H Dellande, A Joffre, A Langlois, E Marandet, Nouvelle-Orléans, La ; P Drolet, Pawtucket, R I ; P Dubé, Saco, Me ; J A Roger, Salem, Mass ; Mlle A Fortin, Sanford, Me ; Mme L Marin, Somersworth, N H ; Dello E Marin, MM J H Marin, A C Beaulac, Spencer, Mass ; Mlle R Kiroume, South Fitchburg, Mass ; Mme D Bernier, Taftville ; E Fournier, Torrington, Ct ; Mme G Lefebvre, M A Gervais, Three Rivers, Mass ; L Côté, P Fontaine, G Tardif, Worcester ; Mme A Chenette, Mlle E Bélaïr, MM A R Belleure, E Donovan, P V Latour, Provancher, A Tremblay, Woonsocket ; Mils L Lebrun, F Vanier, H Riley, MM J Lavoisier, J Marconin, Montréal ; Mlle A Maillé, Longue-Pointe ; A Lovasseur, Chavaler, Ont ; Un inconnu.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle G Oulmet, 137 Montcalm (Montréal) ; Mlle P Clusiau (Coteau Station, Q) ; L A Caron (St-Julie de Mégantic, Q) ; Mlle S Maigret (Holyoke, Mass) ; Mme A Fournier (Lewiston, Me).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.



On ne peut pas le distinguer d'un autre. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Durera des années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Echantillon de Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

Les cages sont faites pour les oiseaux, mais les oiseaux ne sont pas faits pour les cages.

Le génie crée, le talent met en œuvre, et le goût met en place.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



